Digitized by the Internet Archive
in 2010 with funding from
Research Library, The Getty Research Institute

http://www.archive.org/details/familieresdemwin01winc

LETTRES
FAMILIERES
DE
M. WINCKELMANN.

Avec les Oeuvres de M. le Chevalier MENGS.

TOME PREMIER,

Contenant la premiere partie des Lettres.

YVERDON.

M. DCC. LXXXIV.

PRÉFACE

DU TRADUCTEUR.

RIEN de ce qui vient de M. Winckelmann ne peut être indifférent aux amateurs des beaux-arts & de l'antiquité. Les lettres de ce ſavant célebre dont nous donnons la traduction, outre pluſieurs particularités intéreſſantes touchant les arts, les artiſtes & les monumens anciens découverts pendant ſon ſéjour à Rome, nous offrent des détails curieux ſur ſa vie également propres à nous faire connoître ſon caractere, & à nous tracer la marche qu'il a tenue pour parvenir à ce degré de ſavoir & de goût qui font l'étonnement de tous ceux qui étudient véritablement ſes ouvrages. Ces détails ſont d'autant plus précieux qu'ils peuvent ſervir à encourager ceux qui, tourmentés du beſoin de s'inſtruire & de parvenir à la connoiſſance du beau, ſe trouvent arrêtés dans leur carriere par la fortune & par les circonſtances. On verra dans ces lettres M. Winckelmann combattant tous les obſtacles qui s'oppoſoient à

ſon avancement ; méditer Homere & Sophocle dans le ſilence de la nuit, après avoir paſſé toute la journée à remplir le rebutant emploi de maître d'école, ou à copier de vieux titres & de vieilles chroniques ; on le verra ſans ſecours, ſans appui, ſans enſeignement, parvenir, dans un âge déja avancé, à un point qui le met au-deſſus de tous ſes prédéceſſeurs, & qui peut-être fera le déſeſpoir de tous ceux qui tâcheront de le ſuivre dans la même carriere.

La premiere partie de ces lettres, contenant celles que M. Winckelmann a écrites à ſes amis en Allemagne, a été publiée par les ſoins de M. Daſſdorf, bibliothécaire de la bibliothéque électorale à Dreſde, qui les a enrichies de pluſieurs notes curieuſes & ſavantes. La ſeconde partie, qui renferme celles à ſes amis en Suiſſe, parut en 1778 *à Zurich, chez les MM. Orell, Geſſner, Fuesſlin & Compagnie. Nous avons eu le bonheur d'en découvrir quelques autres qui n'avoient pas encore paru, & que les perſonnes à qui elles ſont adreſſées ont bien voulu nous communiquer ; préſent dont le public ne peut que leur ſavoir gré ; car ces lettres, qui forment la fin de la ſeconde partie, ne ſont ſans doute pas les moins intéreſſan-*

tes de ce recueil. La lettre à M. L. R. V. H., qui se trouve à la page 241 de la premiere partie, est tirée de la Bibliothéque des Beaux-Arts *qui s'imprime en allemand à Leipsig. C'est dans ce même ouvrage périodique que nous avons pris les* Remarques sur l'architecture de l'ancien Temple de Girgenti en Sicile, *qui forment la fin de la premiere partie de ces lettres.*

Nous avons cru faire plaisir au lecteur de finir la seconde partie par l'Extrait traduit d'une lettre de M. H. Fuesli au traducteur Allemand des Recherches sur les Beautés de la peinture de M. Webb; *morceau qui nous a paru d'autant mieux placé ici, qu'il peut servir de suite à la Notice de M. Winckelmann sur ce qu'il y a de plus curieux à voir à Rome, qui le précede; & que Fuesli a porté dans l'examen & la description des ouvrages de l'Art le même esprit que M. Winckelmann, qui avoit la plus haute estime pour la personne & pour les talens de ce savant Zuricois.*

Nous nous sommes procuré aussi l'Eloge de M. Winckelmann fait par le célebre M. Heyne, professeur d'éloquence & de poésie à Gottingue, l'ami de notre auteur & son digne Emule tant dans la

connoiſſance des langues ſavantes que dans celle de l'antiquité.

Il ne nous reſte plus qu'à faire obſerver que nous avons cru devoir rejetter une trentaine de lettres & retrancher quelques paſſages des autres, afin d'épargner au lecteur des répétitions inutiles & des faits particuliers qui n'offroient aucun intérêt.

Si ce Recueil eſt reçu favorablement du public, comme nous avons lieu de l'eſpérer, nous nous occuperons à en donner une troiſieme partie. Nous nous propoſons auſſi de publier ſous peu un petit ouvrage de M. Winckelmann intitulé : Remarques ſur l'Architecture des anciens, *qui nous a paru du plus grand intérêt ; ainſi que la ſeconde* Lettre ſur les découvertes d'Herculanum, *laquelle, ſuivant l'auteur même, eſt infiniment plus curieuſe que la premiere, dont la traduction a paru il y a quelques années.*

M. Winckelmann étoit né à Stendal dans la vieille Marche de Brandebourg. Après avoir été pendant ſept ans profeſſeur au collége de Seehauſen près de Salſwedel, il paſſa en Saxe, où il fit un ſéjour de ſept autres années, & fut le bibliothécaire de M. le comte de Bünau à Nothenitz. C'eſt dans ce temple des Mu-

ſes que M. Winckelmann, né avec toutes les qualités d'un excellent bibliothécaire, acquit des connoiſſances très-étendues en tout genre de littérature.

Ayant quitté en 1754 *le ſéjour de Nothenitz, M. Winckelmann ſe rendit à Dreſde, où il ſe lia avec les plus habiles artiſtes & particuliérement avec M. Oëſer, peintre excellent & l'un des plus grands deſſinateurs de nos jours.*

Ce fut cette même année 1754 *que M. Winckelmann abjura le Luthéraniſme pour embraſſer la religion Catholique Romaine. En Septembre de* 1755, *il partit pour l'Italie, & arriva à Rome le* 7 *Décembre de la même année. Son principal but en faiſant ce voyage étoit de voir la bibliothéque du Vatican & d'examiner les ruines d'Herculanum.*

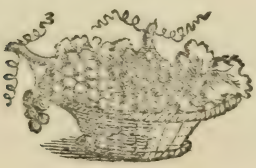
Depuis cette époque il ſera facile au lecteur de ſuivre lui-même, dans ces lettres la vie ſimple & laborieuſe de M. Winckelmann, & ſes differentes excurſions littéraires à Naples, à Florence, &c.

En Avril 1768 *M. Winckelmann quitta Rome pour ſe rendre avec M. Cavacceppi en Allemagne & en Suiſſe. Arrivé à Vienne, M. Winckelmann, ſenſible à l'accueil gracieux qu'il reçut dans cette*

capitale, & comblé d'honneurs & de préſens, s'y arrêta plus long-tems qu'il ne ſe l'étoit propoſé. Saiſi tout-à-coup d'une inquiétude ſecrete & d'une envie extraordinaire de retourner à Rome, il reprit le chemin de l'Italie, en remettant à un autre tems le projet de voir ſes amis d'Allemagne. Mais, hélas! ils n'ont pas joui de ce bonheur. En paſſant par Trieſte M. Winckelmann y fut aſſaſſiné le 8 *Juin* 1768 *par un ſcélérat nommé Arcangeli, natif de Campiglio, ville du territoire de Piſtoia, dont il avoit fait la connoiſſance en route. Nous n'entrerons point ici dans les details de cette triſte cataſtrophe, & nous nous contenterons de dire qu'au milieu de la plus violente douleur, cauſée par cinq coups de couteau qu'il avoit reçus, M. Winckelmann conſerva toute la fermeté d'un héros & toute la réſignation d'un Chrétien; & qu'il lui reſta encore aſſez de force pour recevoir tous les ſecours ſpirituels & pour dicter ſon teſtament, par lequel il nomma le cardinal Alexandre Albani ſon légataire univerſel. Quelques-uns de ſes manuſcrits paſſerent à Vienne, où l'on annonça dès-lors l'édition refondue de ſon* Hiſtoire de l'Art,

Le projet de M. Winckelmann, en ſe rendant en Allemagne, étoit de faire tra-

duire cet ouvrage en françois à Berlin, par M. Touſſaint, auteur du livre des Mœurs, pour le faire imprimer ſous ſes yeux à Rome. Sa mort empêcha l'exécution de ce projet. Nous allons être dédommagés de cette perte par la traduction que M. Huber, ſi avantageuſement connu dans la république des lettres, doit nous donner en trois volumes in-quarto *de l'*Hiſtoire de l'Art, *avec des vignettes & des culs-de-lamps exécutés ſur les deſſins de M. Oeſer. Cette édition, qu'on ne peut trop encourager, devoit déja paroître à Pâques. On vient de publier à Milan une traduction italienne de cet ouvrage, faite par une ſociété de gens de lettres.*



ÉLOGE

DE

M. WINCKELMANN

PAR M. HEYNE,

Conseiller intime de la Cour Electorale de Brunswic et Professeur d'Eloquence et de Poésie a Gottingue, qui a remporté le Prix proposé par la Société des Antiquaires de Hesse-Cassel.

Et dubitamus adhuc virtutem extendere factis.

TRADUIT DE L'ALLEMAND.

ÉLOGE

DE

M. WINCKELMANN.

La demande qu'on a faite en proposant l'éloge de M. Winckelmann, qu'on y répondit en même-tems à cette question : où & à quel degré ce savant trouva-t-il l'étude de l'antiquité ? & à quel point laissa-t-il lui-même cette science ? nous fait connoître avec plaisir que l'objet principal de cette illustre société est de déterminer quel est le mérite auquel M. Winckelman est parvenu dans la connoissance de l'antiquité, & quelle influence il a eue par-là sur son siecle. Sous ce point de vue l'éloge de M. Winckelman peut devenir très-utile & de la plus grande importance pour l'étude de l'antiquité en général. Car il n'est que trop connu que jusqu'à présent on s'étoit peu soucié de savoir quel doit être le vrai but de cette étude, ou à quel

point elle a été portée, & quel chemin il nous reste encore à y faire. C'est à cette double question que je tâcherai de satisfaire, en m'occupant plutôt à suivre M. Winckelmann comme un scrutateur de l'antiquité & comme un connoisseur de l'art chez les anciens, qu'à faire l'histoire de sa vie; en rapportant tout à l'étude de l'art & à l'influence qu'il y a eue & qu'il peut encore y avoir. Je ne prendrai donc point le ton de panégyriste; je ne chercherai point à flatter l'oreille: l'utilité seule sera le but que je me proposerai.

L'étude de l'antiquité, & particuliérement celle des anciens ouvrages de l'art, exige la combinaison d'une infinité de connoissances, une grande force d'esprit & des circonstances heureuses qui se trouvent rarement ensemble. De même que le naturaliste doit connoître & avoir présent à sa mémoire, dans un ordre méthodique, tous les objets que présente la nature, & que le littérateur doit embrasser d'un coup-d'œil toutes les productions du genre de littérature auquel il se consacre; de même l'antiquaire doit avoir une connoissance parfaite de tous les monumens de l'antiquité, suivant les différens degrés de leur importance; à laquelle il doit joindre l'aptitude d'expliquer tous

ces objets & de déterminer l'art, le ſiecle, l'authenticité & le mérite de chacun en particulier. Quelles études immenſes ne demande point cette connoiſſance? Il faut que l'antiquaire poſſéde l'hiſtoire ancienne en général, & celle de Rome & de la Grece en particulier; il doit avoir fouillé dans la nuit des ſiecles les plus reculés; être pénétré des idées & des mœurs des tems héroïques; ne rien ignorer de tout ce qui tient aux différentes parties de la fable & de la mythologie; après quoi il faut qu'il paſſe à l'hiſtoire de l'art, des artiſtes & des ouvrages de l'art dans toute ſon étendue; & comme il ſe voit ſouvent forcé de tirer des éclairciſſemens des médailles & des inſcriptions, dont la connoiſſance tient d'ailleurs ſi intimement à celle de la ſculpture, il ne peut ſe paſſer d'en faire une étude profonde. Pour parvenir dans toutes ces ſciences à un certain degré de perfection, il doit préalablement avoir fait une lecture immenſe & raiſonnée des meilleurs auteurs anciens Grecs & Latins, & particuliérement des poëtes; & pour tirer quelque fruit de cette lecture, il eſt néceſſaire qu'il ſoit doué d'une critique éclairée dans les langues ſavantes & d'une grande familiarité à les expliquer. Mais à cette vaſte connoiſſance de la littérature

ancienne, il doit joindre encore celle des principes de la peinture, de la ſculpture & de l'architecture, & la partie méchanique de ces arts ne doit même pas lui être tout-à-fait étrangere. Il faut enfin qu'il ait beaucoup vu, qu'il ſe ſoit formé des idées juſtes par la contemplation des meilleurs ouvrages de l'art, tant anciens que modernes, & qu'il n'ignore rien de tout ce qui a été penſé & dit ſur ce ſujet.

Au milieu de cette mer de ſciences ſon eſprit doit conſerver toute ſon énergie & toute ſa fraîcheur, pour examiner, comparer & juger; & le ſentiment du beau, du vrai & du grand doit s'être épuré chez lui par la nature, par l'étude & par une longue méditation. Un coup-d'œil juſte & ſûr, une imagination ardente & prompte à s'enflammer, mais accoutumée à obéir à l'eſprit, une mémoire vaſte & heureuſe, jointe au don de diſtinguer facilement l'analogie & le rapport des choſes, & d'en aſſigner les différences, un goût délicat & épuré, qui dans chaque ſiecle & dans chaque ſtyle reſte fidele à la nature, au vrai & au beau: voilà quelles ſont les qualités caractériſtiques d'un eſprit que la nature a deſtiné à être un antiquaire.

Il faut de plus qu'une étoile propice y

ait joint encore d'autres avantages. On trouve bien partout les anciens monumens épars ; mais on ne les voit jamais tous raſſemblés dans un même lieu. Ce n'eſt pas l'Italie ſeule, mais l'Angleterre, l'Eſpagne, la France, l'Allemagne, que l'amateur qui veut tout voir doit viſiter ; & alors même beaucoup de choſes lui reſteront encore inconnues. Cependant l'antiquaire, tel que nous le concevons ici, doit au moins avoir vu & étudié les plus beaux ouvrages de l'art, & s'être formé des autres une connoiſſance hiſtorique qu'il peut acquérir par les deſſins, les gravures, les copies, les pâtes & les deſcriptions.

De toutes ces qualités que peuvent donner la nature, l'amour de ſavoir & des circonſtances heureuſes, M. Winckelmann en poſſédoit peut-être plus que n'en a jamais eu aucun antiquaire. La littérature grecque & latine, ainſi que la critique grammaticale des langues lui étoient devenues plus familieres qu'elles ne l'avoient été juſqu'alors aux amateurs de l'antiquité, tant par ſes études comme diſciple que par les enſeignemens publics qu'il donna lui-même comme profeſſeur ; car la littérature grecque, qui eſt l'ame & le flambeau de la ſcience de l'antiquité,

eſt rarement le partage de ceux qui ſe piquent de l'étudier. Ce ſeul avantage ſuffiſoit déja pour diſtinguer en pluſieurs occaſions M. Winckelmann des antiquaires de l'Italie. Il avoit lu les meilleurs auteurs anciens, il avoit formé ſon goût ſur celui des grands modeles de la Grece, il s'étoit rempli l'imagination des tableaux d'Homere & de Platon, il avoit accumulé un tréſor de connoiſſances mythologiques, hiſtoriques & poétiques, même avant qu'il eût ſongé à les appliquer aux ouvrages de l'art des anciens. Le loiſir dont il jouit enſuite dans une grande & belle bibliothéque ſervit à lui donner une profonde érudition même dans les ouvrages de pluſieurs langues modernes; & la ſolitude, la beauté du lieu qu'il habitoit, les rêveries platoniciennes dont il nourriſſoit ſon eſprit; tout ſervit à préparer ſon ame à l'enthouſiaſme que lui inſpira la vue des chefs-d'œuvres de l'art, & à le guider dans l'étude qu'il en fit. Ses premiers pas dans cette carriere annoncerent un homme de génie; mais quel concours de circonſtances ne fallut-il pas pour développer le germe qui repoſoit en lui? La magnifique galerie de tableaux de Dreſde & le cabinet d'antiques de cette ville; la converſation des artiſtes & des amateurs,

enſuite ſon voyage à Rome, le ſéjour qu'il y fit, l'amitié de Mengs, ſa demeure dans les palais & les maiſons de campagne du cardinal Alexandre Albani, ſa place même de *Scrittore* au Vatican & celle du préſident des antiquités, furent autant d'avantages qui ſervirent à lui procurer des matériaux ou à lui en faciliter l'uſage pour l'exécution du projet dont ſon eſprit laborieux étoit alors uniquement occupé. Maître abſolu de ſon tems, il vivoit dans une entiere indépendance qui eſt la vraie ſource du génie, en ſe contentant d'une vie frugale & réglée, & ne connoiſſant d'autres paſſions que celles qui pouvoient enflammer davantage ſon eſprit ardent. Une ambition active l'aiguillonnoit ſans ceſſe, quoiqu'il cherchât quelquefois à la couvrir d'une apathie ſtoïque. S'il falloit ici faire connoître le caractere moral de M. Winckelmann, il ſeroit peut-être facile de tirer de ce que nous venons de dire, ainſi que de ſes premiers pas dans le monde, de l'influence de l'étude & des différentes circonſtances où il ſe trouva, une entiere ſolution des qualités extraordinaires de ce grand homme. Mais nous ne devons nous arrêter pour le moment qu'à ce qui tient uniquement à l'antiquaire & à ce qui le caractériſe. — Une imagina-

tion prompte & active jointe à une excellente mémoire, lui firent tirer de grands fruits de son étude des ouvrages des anciens ; & un zele soutenu & infatigable le conduisit naturellement à des découvertes que personne n'avoit encore faites avant lui.

De la maniere dont on avoit dirigé en général jusqu'alors l'étude de l'antiquité, il étoit impossible de donner à cette science une forme réguliere & d'en composer un tout. Après la renaissance des lettres, on commença d'abord par s'occuper de la topographie de Rome, & pendant longtems les inscriptions firent la seule ou du moins la principale occupation des savans. D'autres se bornerent à la connoissance des médailles ; d'autres encore n'eurent pour objet que les vases & les ustensiles, ou bien les mœurs & les usages des anciens ; souvent on se contentoit d'une nomenclature latine des choses les plus communes ; & lors même qu'on commença à songer au véritable antique, c'est-à-dire, aux ouvrages de l'art des anciens, on ne pensa pas au tout, mais on s'arrêta seulement à quelques objets particuliers. Il seroit naturel de croire que les Italiens auroient été les premiers à étudier & à décrire les grands & magnifi-

ques ouvrages qu'ils ont chez eux, tels que le Laocoon, l'Apollon, la Niobé, &c., mais c'eſt ce qu'ils n'ont pas fait. Ils nous ont donné des diſſertations auſſi longues qu'ennuyeuſes de petites figures & d'idoles de bronze qui n'offrent pas le moindre intérêt. Les explications & les éclairciſſemens même que nous avons d'eux combien ne s'écartent-ils point preſque tous du but & du goût qui marquent un connoiſſeur éclairé? La premiere regle de la ſcience de l'antique doit être de juger les anciens ouvrages de l'art avec l'eſprit & dans l'idée que les anciens artiſtes ont exécuté ces ouvrages. Il faut donc chercher à ſe tranſporter dans le ſiecle & parmi les contemporains de ces artiſtes, à ſe pénétrer de leur eſprit & de leur talent, & tâcher de connoître, autant qu'il eſt poſſible, le but qu'ils ſe ſont propoſé; en regardant, par exemple, d'un œil différent un ouvrage particulier & un monument public, une copie & un original, une production des premiers tems & un chef-d'œuvre des beaux ſiecles de l'art. La connoiſſance de l'art, de ſon origine & de la maniere de le traiter eſt donc la premiere choſe que doit poſſéder un antiquaire, lorſqu'il veut examiner & éclaircir quelqu'ancien monument. Il faut

auſſi qu'il ait préſent à ſa mémoire toute la fable, c'eſt-à-dire, qu'il ſache ſaiſir l'idée des ſujets que les artiſtes aiment à repréſenter; & ſi cela ne ſuffit pas, il doit conſulter les autres mythologies, les différens cultes religieux & l'hiſtoire, pour tâcher d'y découvrir l'éclairciſſement du ſujet qui l'occupe; & lorſqu'il a trouvé ce qu'il cherche, il ne doit pas prodiguer plus d'érudition qu'il eſt néceſſaire pour en faciliter l'explication aux autres. S'il ne trouve rien qui ait quelque analogie avec l'idée de l'artiſte, ſans s'étendre alors en diſſertations inutiles, il faut qu'il ſe contente de dire en peu de mots pourquoi il ne peut pas donner cette explication. Mais il en eſt tout autrement de la plupart des antiquaires: ils prennent au hazard quelques penſées qu'ils appliquent bien ou mal à propos au monument dont ils veulent parler, ſuivent les ſyſtêmes reçus de la mythologie & de l'antiquité; copient des citations inutiles ou qui ne prouvent rien; ſans avoir même une connoiſſance aſſez approfondie des langues & de l'antiquité, pour comprendre la penſée des anciens auteurs ou pour ſaiſir l'eſprit des anciens ouvrages de l'art. Le plus ſouvent ils ne diſent pas un mot du mérite que l'art donne à ces ouvrages; ja-

mais ils ne parlent de leur grandeur ni de leur moindre application. Des compilations indigeſtes, ſans ſavoir, ſans goût & ſans jugement, voilà ce qui compoſe la plupart des livres qui parlent de l'antiquité.

M. Winckelmann alluma au milieu de Rome le flambeau de la ſaine étude des ouvrages de l'antiquité. Nourri de l'eſprit des anciens, exercé dans la bonne critique, verſé dans la connoiſſance grammaticale des langues ſavantes, accoutumé à puiſer à la ſource même & à faire une lecture comparée des auteurs Grecs, familiariſé avec les poëtes & avec leurs fables, il lui fut facile de porter plus de certitude dans ſes explications & dans ſes conjectures même. Il renverſa un grand nombre de principes arbitraires & d'anciens préjugés. Son plus grand mérite eſt d'avoir indiqué à l'étude de l'antiquité ſa vraie ſource, qui eſt la connoiſſance de l'art. Comme aucun artiſte n'avoit encore écrit ſur les anciens ouvrages de l'art, mais ſeulement quelques ſavans qui à peine en avoient une connoiſſance ſuperficielle ou un foible ſentiment, on n'avoit juſqu'alors regardé comme digne de conſidération, que quelque particularité de la mythologie, quelque cérémonie ou quel-

que usage inconnu, ou tout au plus l'explication de quelque passage d'un ancien auteur qui y avoit plus ou moins de rapport; sans que le plus savant antiquaire songeât à tourner ses regards sur l'origine de l'art, ni sur la maniere de le traiter & de l'exécuter. M. Winckelmann porta avec lui en Italie le sentiment du beau & de l'art, sentiment qui lui fit d'abord admirer les chefs-d'œuvre du Vatican, & avec lequel il commença à les étudier; de sorte qu'il aggrandit bientôt ses connoissances; & ce ne fut qu'après avoir ainsi épuré son goût & conçu l'idée du beau idéal, avec laquelle il s'éleva jusqu'à l'inspiration, & pénétra dans les plus grands secrets de l'art; ce ne fut qu'alors, dis-je, qu'il commença à penser à la recherche & à l'explication des autres monumens, travail dans lequel il ne pouvoit qu'espérer de se distinguer par sa grande érudition.

Pendant ce même tems un autre savant immortel traitoit de la même maniere, en deçà des Alpes, la science de l'antiquité. Le comte de Caylus avoit une connoissance profonde & étendue des arts, il en possédoit le méchanisme, il dessinoit & gravoit supérieurement bien; talens qui ont donné à tous ses ouvrages un mérite sin-

gulier. M. Winckelmann qui n'étoit point doué de ces avantages, avoit d'un autre côté accumulé une vaſte érudition claſſique que n'avoit point le comte de Caylus; & tandis que celui-ci s'occupoit de petits objets dont il nous a donné de ſi excellentes explications, M. Winckelmann avoit ſans ceſſe ſous les yeux à Rome les plus grands monumens de l'art chez les anciens.

Cette même érudition claſſique qui mettoit M. Winckelmann ſi fort au-deſſus des autres antiquaires, lui facilita les moyens de remplir ſon plan principal, d'écrire l'*Hiſtoire de l'art*. Il chercha longtems avant d'en ſaiſir la juſte idée; & ce ne fut qu'après pluſieurs eſſais qu'il trouva enfin la bonne route, comme on peut le voir par les lettres qu'il a écrites à ſes amis. Il commença d'abord par un petit ouvrage ſur le goût des artiſtes Grecs; tantôt il vouloit donner la deſcription des galeries de Rome & de l'Italie; tantôt celle des ſtatues du Belvedere; enſuite il entreprit de traiter de la corruption du goût dans l'art, de la reſtauration des ſtatues, ou bien de l'éclairciſſement des points les plus difficiles de la mythologie. Tous ces différens eſſais le conduiſirent enfin à faire ſon *Hiſtoire de l'art* & à don-

ner ſes *Monumenti inediti.* Cependant on peut dire que ce premier ouvrage n'a même pas encore dans ſon plan général & dans la diviſion des parties & des objets toute la clarté & toute la préciſion qu'on pourroit deſirer ; quoiqu'il embraſſe d'ailleurs tout ce qui peut être eſſentiel à l'étude de l'antiquité, & qu'il en eſt réſulté le fruit heureux, que les idées, tant des antiquaires que des amateurs de l'antiquité, ſe ſont aggrandies & étendues en même-tems ſur tout ce qui tient à l'art. Une petite pierre gravée de peu d'importance, un magot de bronze, une vieille clef ne fixent plus aujourd'hui toute l'attention d'un ſavant, & ne le conduiſent plus à des conjectures auſſi fauſſes que puériles pour donner à ces bagatelles une valeur qu'elles n'ont point. Chaque morceau de l'antiquité, chaque claſſe, chaque eſpece eſt eſtimé ſuivant ſon importance & ſon utilité : on ne préfere plus ce qui eſt rare à ce qui eſt beau ; les petites choſes ne ſont plus regardées que comme de petites choſes, néanmoins on ſait en tirer quelque avantage à la place qu'elles méritent d'occuper.

La deſcription des pierres gravées & des pâtes du cabinet de Stoſch ne contribua pas peu à étendre les connoiſſances

que M. Winckelmann avoit acquiſes en ce genre. Peu d'hommes jouiſſent de l'avantage d'avoir ſous les yeux d'auſſi grandes collections d'antiquités; quoique les empreintes que Lippert nous a données des pierres gravées, aient facilité aux ſavans & aux amateurs les moyens de mieux connoître & de mieux étudier la beauté des antiques qu'ils n'avoient pu le faire juſqu'ici par de ſimples gravures. Ces empreintes ont ſervi auſſi à étendre & à aggrandir conſidérablement les idées de l'art & du beau, & même l'étude entiere de l'antiquité a reçu par-là un nouveau jour. C'eſt par les pierres gravées qu'on peut parvenir à apprendre la fable des anciens artiſtes, & combien ces artiſtes étoient féconds en idées. Le défaut de la connoiſſance contemplative du beau que doivent ſe donner ceux qui ne peuvent aller viſiter Rome & Florence, ſe trouve en quelque ſorte réparé par les collections d'empreintes ſemblables à celle de Lippert. Le comte de Caylus a connu auſſi le prix de cette eſpece d'art: outre les pierres qu'il avoit dans ſon propre cabinet, il deſſina & grava à l'eau-forte celles du cabinet du roi de France.

C'eſt ſur-tout par ſes *Monumenti inediti* que M. Winckelmann paroît avoir

cherché à mériter l'eſtime des antiquaires. On remarque facilement dans cet ouvrage qu'il s'eſt donné beaucoup de peine à montrer une grande érudition, & à donner l'explication d'anciens monumens & particuliérement de bas-reliefs, dont on avoit regardé juſqu'alors l'éclairciſſement comme impoſſible. Il ſemble qu'il ait voulu s'y conformer au goût des Italiens, en faiſant une plus grande parade de ſavoir qu'il n'étoit néceſſaire. Si la mort ne l'eût pas prévenu, nous aurions un ouvrage qu'on deſire depuis long-tems, ſavoir, une collection auſſi complette qu'il eſt poſſible des bas-reliefs découverts du tems de Santi Bartoli, ainſi que d'autres monumens anciens trouvés dans ces derniers tems, & dont la plupart des principaux appartenoient au cardinal Alexandre Albani.

Je ne m'arrêterai point ici aux petits ouvrages de M. Winckelmann qui tous ont contribué à l'avancement de l'étude de l'antiquité & à la connoiſſance du beau, tant dans les idées que dans leur exécution, & qui ont ſervi en particulier à développer de plus en plus le germe du bon goût en Allemagne, & à y exciter même quelques ſavans à ſe livrer à cette étude. L'enthouſiaſme & la chaleur avec leſquels

il a parlé de la beauté idéale du Torſe, de l'Apollon & d'autres grands ouvrages des anciens, a excité l'attention de notre jeuneſſe & lui a inſpiré le ſentiment du beau. On devoit naturellement s'attendre que ces efforts produiroient beaucoup d'écarts; mais au milieu de ces écarts même, il a paru quelques génies qui ſe ſont élevés d'un vol heureux, & qui ſans cela auroient, comme les autres, rampé ſur la terre.

La mort tragique de M. Winckelmann eſt une perte pour la ſcience de l'antiquité & pour l'art, ainſi que pour l'érudition ancienne en général; perte qui nous arrache encore en ce moment des larmes. Cependant on peut douter ſi ce grand génie étoit deſtiné à jetter dans la ſuite une auſſi grande lumiere ſur l'art qu'il l'avoit fait juſqu'alors. Pendant les dernieres années de ſa vie il avoit appliqué toute la force de ſon eſprit à éclaircir & à expliquer des anciens monumens qu'on avoit regardé comme n'étant ſuſceptibles d'aucune explication, & qui, en effet, ne le ſont pas non plus pour la plus grande partie. Frappé ſans doute par l'influence du climat de l'Italie, comme il paroît par ſes *Monumenti inediti*, il ſe livra dans la ſcience de l'antiquité à l'art

du preſtige & de la devination ; il commença à ne plus expliquer, mais à deviner ; il ne fut plus un commentateur des ouvrages des anciens, mais une eſpece de voyant ou de prophete. Son imagination ardente ne lui permit pas toujours de faire uſage de la réflexion & d'un jugement ſain ; & ce fut cette imagination brillante qui, ſuivant la marche de l'eſprit humain, fit regarder à M. Winckelmann les choſes qu'il n'avoit d'abord que ſoupçonnées ou jugées poſſibles, comme des êtres réels & véritablement exiſtans, auxquels il ne faiſoit qu'appliquer les nouvelles idées qui lui ſurvenoient, parce qu'il les y croyoit analogues. C'eſt de cette maniere qu'il trouva des analogies & des explications que perſonne n'avoit ſoupçonnées avant lui, & des reſſemblances & des beautés que d'autres yeux ne pouvoient découvrir.

Il réſulta encore un plus grand préjudice de cette maniere de voir de M. Winckelmann & de ſon ſéjour en Italie : à meſure qu'il faiſoit des progrès dans la connoiſſance des caracteres de l'art des monumens, il faiſoit des pertes dans la littérature & dans l'érudition claſſique. Le fond de ſes remarques, tirées des anciens & particuliérement des grecs,

étoit en quelque sorte épuisé; il n'avoit plus le tems de lire, & les moyens nécessaires lui en manquoient même; de sorte qu'il fut obligé d'y suppléer par une mémoire trompeuse & par une imagination fantasque. On est surpris en voyant la note des livres classiques dont il a fait usage, combien les bonnes éditions lui ont manqué. Combien la lecture d'un Hérodote, d'un Thucidide ne doit-elle pas lui avoir été pénible? puisqu'il n'avoit point d'autres éditions de ces livres que celles des Etiennes & de Basle, qui souvent même ne sont seulement pas divisées par chapitres. Tandis que d'un autre côté les ouvrages qui paroissoient dans les autres parties de l'Europe sur les arts & sur l'antiquité lui restoient la plûpart inconnus; de sorte qu'il ne lui étoit pas possible de suivre les progrès de la littérature de nos jours. Nulle part ce défaut de moyens nécessairement essentiels est plus frappant que dans la partie historique de son *Histoire de l'art*, laquelle péche continuellement par des anachronismes en tout genre.

Ces remarques me conduisent naturellement au dernier point de la demande, savoir, quel chemin il nous reste encore à faire dans l'étude de l'antiquité? Je di-

viserai cette question en deux membres, dont l'un a un rapport direct à ce qu'a fait M. Winckelmann, & dont l'autre porte plus sur l'objet en général.

Les réflexions que je viens de faire sur la maniere dont M. Winckelmann a traité l'étude des ouvrages anciens, en font naître plusieurs autres sur lesquelles l'attention des savans antiquaires doit nécessairement s'arrêter. Les ouvrages de M. Winckelmann sont des ouvrages classiques, & son *Histoire de l'art* est unique en ce genre. Le sort des écrivains célébres est en général d'être regardés comme des oracles: pendant longtems on ne se permet pas le moindre doute sur ce qu'ils ont dit. Il semble qu'il en est de même des ouvrages de M. Winckelmann; on diroit que toutes les assertions qui y sont avancées, sont autant de vérités imprescriptibles sur lesquelles on ne doit pas se permettre la moindre recherche. Cependant une critique juste & exacte de l'*Histoire de l'art*, & un examen scrupuleux de ce qu'on pourroit tirer de ce livre, me paroît le premier pas qu'il faudroit faire dans l'étude de l'antiquité.

La partie historique de cet ouvrage demande sur-tout à être entiérement revue & corrigée, parce que la plûpart des ju-

gemens de M. Winckelmann ſur les anciens ouvrages de l'art & la maniere dont il en détermine le ſtyle, portent ſur des preuves hiſtoriques qui ſont viſiblement foibles & douteuſes.

Quoique M. Winckelmann nous ait tracé la route pour parvenir à une bonne explication des anciens monumens de l'art; il faut que nous ayons ſoin cependant de ne pas nous laiſſer égarer par ſon enthouſiaſme & par ſon penchant à deviner en matiere d'antiques, au lieu de les expliquer.

D'un autre côté l'étude de l'antiquité offre une critique dont on n'a fait encore que très-peu d'uſage, quoiqu'elle ſoit juſte & néceſſaire. Lorſqu'on conſulte les anciens auteurs ou qu'on veut éclaircir un ouvrage ou bien quelque paſſage difficile, le premier ſoin qu'on prend eſt de ſavoir ſi cet ouvrage eſt authentique ou ſi le paſſage qu'on conſulte n'a pas été altéré & corrompu; il en eſt de même de l'étude des anciens ouvrages de l'art. Avant de faire quelques autres recherches il faut commencer par ſavoir ſi ces ouvrages ſont véritablement anciens, ou ce qu'il y a d'ancien; — quelles ſont les parties qui ont été ajoutées ou reſtaurées. — Cette maniere de procéder n'a pas en-

core été adoptée par-tout, & moins par les antiquaires Italiens que par ceux des autres nations. Ordinairement ils appliquent à un ouvrage antique l'ancien & le moderne tout enſemble ; & ils nous donnent l'idée de l'artiſte moderne qui a reſtauré quelque monument pour celle de l'ouvrage même (1); cependant il y a une grande différence entre l'un & l'autre, particuliérement aux ſtatues. Souvent les anciens ouvrages ont des parties défectueuſes, des attributs abſurdes, un coſtume ſingulier ; & cela par la faute d'un artiſte du ſeixieme ſiecle ou des ſiecles ſuivans, qui a oſé entreprendre de les reſtaurer ſans avoir la moindre connoiſſance du coſtume ou du génie des anciens. On ne peut nier que l'Allégorie ne ſoit un champ fécond & utile pour l'invention, & qui mérite d'être cultivé ſoigneuſement par nos artiſtes. M. Winckelmann nous a auſſi indiqué pour ce travail de nouveaux moyens qu'on ne peut ſuivre qu'avec fruit, en y employant cependant moins d'art & plus de ſimplicité

(1) Cavaceppi a cherché en cela plutôt à tromper les amateurs de l'antiquité qu'à leur donner des notions exactes de l'art.

qu'il

qu'il n'a mis lui-même dans ſes recherches.

Le ſecond point de la demande a pour objet la queſtion en général : quel eſt le chemin qui nous reſte encore à faire dans l'étude de l'antiquité ? Nous nous trouvons déjà, ainſi que je l'ai remarqué, ſur la bonne route pour conſidérer les anciens ouvrages de l'art, comme des ouvrages de l'art. On va déſormais former un tout autre ſyſtême des anciens monumens que nous poſſédons déja & de ceux qu'on pourra encore découvrir. Cependant le nombre des chefs-d'œuvre de l'art qui indiquent un génie créateur & la main du grand maître, eſt très-petit encore & le ſera ſans doute toujours. Le ſort que nous avons éprouvé relativement aux anciens auteurs, dont un ſi petit nombre d'écrits ſont parvenus juſqu'à nous ; de ſorte que nous avons cent mauvaiſes productions modernes pour un ſeul bon ouvrage de la haute antiquité : ce même ſort nous l'éprouvons auſſi relativement aux ouvrages de l'art. Mais cette inégale quantité même de mauvaiſes productions, où l'on ne trouve ni art ni goût, ont une valeur & une utilité qu'on ne peut mettre en doute. Ce ſont ou des copies ou des imitations des plus anciens & des

meilleurs ouvrages qui ne ſont pas parvenus juſqu'à nous; elles nous occupent utilement par la recherche de l'idée de l'artiſte, par l'invention & par l'exécution d'un ſujet autrefois connu; elles nous donnent plus de matiere de comparaiſon; ſervent à étendre nos connoiſſances de l'art & de la fable, & nous aident enfin à parvenir plus facilement à l'intelligence & à l'explication des autres monumens. Quelle lumiere le comte de Caylus n'a-t-il pas ſu tirer pour la partie méchanique de l'art des productions les plus médiocres même! Chaque morceau qui nous reſte de l'antiquité peut donc nous devenir utile; mais il faut que ce ſoit ſuivant le rapport ou l'analogie qu'il peut avoir avec les autres ouvrages de l'art; & rien ne doit paroître abſolument à rejetter pour l'amateur qui ſait obſerver d'un œil attentif & éclairé.

Mais malgré ces divers moyens l'étude de l'antiquité ſera toujours vaſte pour qu'un ſeul homme puiſſe en embraſſer toutes les parties. Les monumens de l'art que le tems a reſpectés, ſont diſperſés à Rome & dans les palais & les maiſons de plaiſance des grandes familles de l'Italie, de la France, de l'Angleterre, de l'Eſpagne & de l'Allemagne; tous les jours

même on en découvre de nouveaux. Dans quelle immenſe quantité de livres ne doit-on pas en chercher les deſcriptions? & cela encore dans des livres dont la plus grande partie ne peuvent être lus ſans ennui & ſans dégoût. Un des premiers ouvrages qu'il ſeroit donc néceſſaire d'entreprendre pour l'avancement de l'étude de l'antiquité, ſeroit une notice ou un répertoire de tous les anciens ouvrages de l'art qui nous ſont connus. Cette notice ne devra d'abord contenir que la partie hiſtorique & littéraire; c'eſt-à-dire, qu'il faudra donner une idée hiſtorique de ce qui eſt connu de chaque monument & du jugement qu'on en a porté; en indiquant l'écrivain chez qui on pourra en trouver la deſcription & le deſſin. Après qu'on aura une fois jetté le premier plan de cette eſpèce de catalogue, on pourra bientôt l'augmenter & en rectifier la critique, en y ajoutant quand on le voudra ou pourra les ſupplémens néceſſaires.

Le ſecond moyen qu'il faudra employer, c'eſt de tracer une bonne introduction à l'étude de l'antiquité & à la connoiſſance des anciens ouvrages de l'art. Cette méthode doit contenir une idée conciſe des anciens monumens, ſuivant leurs différentes claſſes & eſpèces, avec une indica-

tion générale des meilleurs ouvrages, en faisant connoître les raisons pourquoi ils méritent d'être regardés comme tels ; enfin, une méthode pour procéder à l'examen & à l'explication des anciens ouvrages de l'art, les idées les plus nécessaires de l'art même, de la fable, & de la partie méchanique ou de l'exécution, avec une analyse de l'histoire de l'art (1). Déja on a fait les premiers pas dans cette nouvelle route ; les professeurs des académies & des universités d'Allemagne ont commencé à traiter méthodiquement l'étude de la belle antiquité. Il ne reste plus qu'à déterminer avec précision les limites dans lesquelles devront se tenir à l'avenir, suivant leurs différentes vues, les amateurs qui voyagent, les jeunes seigneurs curieux de s'instruire & les savans de profession.

(1) M. le professeur Busching, avantageusement connu par sa géographie, a commencé à nous donner un ouvrage conçu sur ce plan, intitulé : *Histoire & principes des sciences & des beaux-arts.* Nous n'en avons encore vu que la première partie, qui comprend une introduction générale avec l'histoire de la sculpture & celle de l'art de graver les pierres fines. Nous savons même que M. Busching a résolu de refondre entierement ce premier Essai. N. D. T.

Il manque auſſi encore pour l'étude dont nous parlons, des traités ſur les connoiſſances acceſſoires, & ſur-tout un bon ouvrage ſur la fable. Nous avons, à la vérité, beaucoup d'écrits ſur la mythologie ; mais je ne ſais quel mauvais eſprit ſe ſaiſit de tous ceux qui veulent traiter cette matiere. Ils commencent par établir quelque hypotheſe, ſuivant laquelle ils cherchent à dénaturer & à forcer le ſens des anciennes fables ; & aucune de ces hypotheſes n'a pris ſa ſource dans l'eſprit même de l'antiquité. Il nous faut une mythologie qui n'a été inventée que pour être racontée ; — la forme primitive ou ancienne ſous laquelle chaque fable ſe préſente chez les premiers poëtes & ſur les plus anciens monumens ; nous devons connoître auſſi les changemens & les additions que les poëtes & les artiſtes ſuivans y ont fait. La meilleure explication peut ſe tirer de cette méthode & de cette marche de raconter, en partant des tems de la premiere origine des fables & en les ſuivant dans les différens changemens qu'elles ont éprouvées.

Ici, ô immortel Winckelmann ! je me tranſporte ici en eſprit auprès de ta cendre, pour te conſacrer, comme à un héros bienfaiſant, ce diſcours que je ſou-

mets au jugement de cette illuſtre compagnie. J'ai parlé de toi & de ton mérite avec cette liberté que ta belle ame regardoit comme le plus noble privilege de l'homme de lettres. La plus belle couronne qui puiſſe orner ton urne funéraire, ſeroit ſans contredit (ſi le ſouvenir de ta mémoire pouvoit opérer cet heureux effet) que l'étude de l'antiquité prît une forme plus ſage & plus utile : cette étude magnifique, que des pédans ignorans & même des ſavans inſtruits ont ſi cruellement dénaturée ; étude cependant qui non-ſeulement peut ſervir à jetter un plus grand jour ſur l'art de notre ſiecle, à perfectionner le goût & à étendre nos richeſſes dans l'invention ; mais encore à échauffer l'imagination des jeunes artiſtes & à réveiller en eux le ſentiment du beau, du vrai & du grand, tant dans l'art que dans la nature & dans la morale ; étude qui, en la conſidérant ſous un point de vue plus étendu, peut nous conduire même à une connoiſſance plus intime de l'antiquité, à une explication plus préciſe des idées des premiers tems & à l'art de les expoſer, particuliérement pour ce qui regarde les cultes & les uſages religieux, les raiſonnemens philoſophiques ſur la marche de l'eſprit humain, tant dans la

ſpéculation que dans la pratique. C'eſt pour parvenir à ce but louable que S. A. S. Monſeigneur le Landgrave a fait aſſembler une conſidérable collection d'antiques & qu'elle a inſtitué pour l'explication des anciens monumens une ſociété au jugement de laquelle je ſoumets cet écrit.

Et dubitamus adhuc virtutem extendere factis ?

LETTRES

A M. LE COMTE

DE BÜNAU (1).

MONSEIGNEUR,

J'OSE ici faire avancer cette lettre du fond de la pouſſiere d'école devant les yeux éclairés de Votre Excellence. Votre indulgence qui ſe communique aux be-

(1) Cette lettre, dont l'original a été écrit en françois, eſt remplie de fautes de langage. On ne l'a placée ici que pour faire connoître le point où M. Winckelmann ſe trouvoit alors. Encore étoit-ce beaucoup pour un régent de college dans une petite ville d'Allemagne, livré à la ſeule étude des langues anciennes, de n'avoir point entiérement mépriſé la connoiſſance des langues modernes, & d'en avoir appris aſſez, pour raſſembler tant de phraſes, dont une partie au moins prouve que la lecture des bons auteurs lui étoit aſſez familiere.

Note de Me Daſſdorf.

ſoins des gens de lettres m'enhardit, & c'eſt par où je crois juſtifier ma témérité.

Depuis que j'ai étudié cette admirable *Hiſtoire de l'Empire* de Votre Excellence, je n'ai à rien aſpiré qu'à lui témoigner, que je veuille auſſi avoir quelque part à la vénération, que tout le monde a conçu pour un ſavoir ſi vaſte & ſi rare dans une perſonne de ſi haute diſtinction & dans un miniſtre ſi parfait. Heureux qui ſont attachés au ſervice d'un ſi grand génie & plus d'un homme de vertu, & même je me ſuis mis en tête d'ambitionner cette gloire. Je ſuis un homme qui ne deſire qu'à ſe conſacrer aux études, & c'eſt là où ſe bornent mes vœux, ne me laiſſant jamais éblouir par des conditions favorables dans l'égliſe. Dans cette vue je me ſuis abimé depuis cinq ans dans l'école de ma patrie, afin d'y enſeigner les belles-lettres. Mais l'état déplorable de toutes les écoles de nos contrées m'en a tout à fait dégouté & inſpiré en même-tems la penſée à forcer, pour ainſi dire, mon deſtin dans une académie. Je commençai d'y réfléchir mûrement & m'étudier moi-même dans la carriere que j'ai courue juſqu'ici, pour hazarder ma fortune dans un ſiecle métaphyſique où les belles lettres ſont foulées aux pieds. Me voyant

après tout sans ressource & dépourvu des secours étrangers à me pousser, j'ai aussi abandonné ce dessein-ci. On ne compte rien à présent sur la littérature grecque, à laquelle je me suis adonné autant que j'y puis pénétrer dans la cherté & disette des bons livres. Peu de jeunes gens s'appliquent à l'étude de la langue italienne & angloise, & on ne manque pas de maîtres. La langue anglo-saxonne est un champ stérile à labourer. L'histoire ne se peut profiter sans permission, & toutes nos académies fourmillent de jeunes savans qu'on voit paroître sur le théatre avec un port des bras pour établir les principes de la philosophie, revêtus de la dignité du maître, afin qu'on ne s'y peut ingérer. Que reste-t-il à faire? Je ne trouve ressource qu'à avoir recours à la grace d'un des plus grands hommes du siécle, dont l'humanité, qu'il fait éclater de tous les traits de ses écrits immortels, nous inspire une si haute idée qu'on ne se peut dispenser d'en espérer bien. Mon seigneur, je demande pardon d'une ostentation de mon peu de capacité. Disposez-en. Je suis prêt de me sacrifier aux services de V. E. Placez-moi dans un coin de votre bibliotheque, pour copier les rares anecdotes, qui seront publiées, comme on

dit. J'enviſage le rayon d'une efficace protection qui ſe répandra ſur moi & qui fait déja reluire dans mon cœur la douce eſpérance de me familiariſer davantage avec les muſes.

Peut-être deviendrai-je à l'avenir plus utile au public, quand, tiré de l'obſcurité par quelque voye que ce fut, je trouvois de quoi vivre dans la capitale.

J'implore Dieu qu'il veuille jetter un regard gracieux ſur la haute deſtinée de votre excellence & qu'il veuille agréer tous les ſouhaits ardens du public, qui ſoupire après la continuation d'une hiſtoire ſi achevée. Je ſuis.

MONSEIGNEUR,

de Votre Excellence

A Seehauſen dans la vieille Marche de Brandebourg, le 16 *de Juin* 1748. Le très-humble & très-obéiſſant ſerviteur WINCKELMANN.

LETTRE II.

Au même. (1)

ILLUSTRISSIME COMES!

LITTERÆ Tuæ die ſeptimo menſis opportunæ mihi redditæ ſunt. Ad os oppreſſi & ad pectus. Cæperam temeritati jam infenſus eſſe & ambiguus, quo vultu ſuſceptæ forent litteræ, vel potius pudore dejectus ſpe mea, aliud quidvis reſpice-

(1) Hanc Cl. Winckelmanni Epiſtolam, in qua de vitæ ſuæ atque ſtudiorum ratione uberius expoſuit, lectoribus noſtris præcipue gratam atque acceptam fore jure quodam ſperamus. Ipſa quoque dictio latina, quamvis adſperſæ ſint leves maculæ, ſatis nitida eſt atque probabilis, ut & ingenium politum & doctrina non vulgaris appareat. Quam quidem ampliorem doctrinam ab omnibus ejuſmodi oppidulorum Conrectoribus prorsûs exulare vix auſim contendere, cum mihi ipſe innoteſcat Vir doctiſſimus Leſſingius (mei æque ac Celeberrimus ejus frater amantiſſimus) qui per plures jam annos in umbra ſcholæ Pirnenſis modeſte delituit, & de quo in ampliori ſtudiorum campo opportune collocato non amicitiæ ſolum ſed ipſarum litterarum nomine lætarer. N. D. D.

re cogitavi. En nihil ejus ſuſpicantem beaſti admiranda penitus indulgentia, de qua, nec quid cogitem, ne dum eloqui par ſit, ſcio. Non diu animo pependi, quin, quod fauſtum & felix eſſe Deus jubeat, manus dem in conditiones. Non renuam hercle in quemvis me caſum dare, dummodo contingat meis Muſis pendere ex nutu Illuſtriſſimi Muſagetæ, manumque admovere operi adeo digniſſimo. At vero dum rationem ſtudiorum vitæquæ cultum humaniſſime tradere jubes, legem videris imponere, cui qui ſatis fiat, ſine tædioſa prolixitate non video.

Igitur ſic habeto, me antiquitatis & liberarum artium ſtudiis nullo non tempore delectaſſe. Invita vero Minerva ſanctioribus litteris nomen dare compulerunt ii, quorum obſequio refragari religio mihi fuiſſet. Medecina magis placuit. Non quod latera minus firma ſint ad dicendum pro concione, quippe qui corpus quamvis gracile & modice procerum ita induravi, negata ipſi a puero mollitie ſupina, ut vel binæ treſve horæ quieti ſufficiant: ſed quod viam mihi præcluſam viderem, detruſus forte inter diſſitos agreſtes ad parochiam curandam, ad ſpirandi ad commercium cum viris doctis. Halam contendi primo, ſedulo me excuſſi:

pedem ex ſtadio, quod emetiendum erat, retrahere nequivi. Interim reluxit denuo ſtudium Græcarum litterarum, ad quod ſponte Berolini inter præceptores ἀμαθὲς compellabar. Sed parum in *Fridericiana* ſuppetiarum ad manum fuit, Græca auro cariora Hebraïcam linguam non neglexi ibidem. Poſt biennium, cum Cancellarius *de Ludwig* de ordinanda bibliotheca ſua cogitaret, quæ ſitu abducta jacebat, mei apud illum mentione facta, arceſſere juſſit, & probe expiſcatum operi præfecit. Juris feudalis quantulacunque principia hauſi tum ex ore ejus. Ad jus publicum me ita compoſui, ut *Hornium* cum ſingularibus J. P. Cancellarii ejuſdemque Miſcellaneis gnaviter conferrem. Quanta vero crux, cum ingeniis conflictari ejuſmodi! ne quid gravius dicam, & Tanti ceteroquin Viri manibus videar detrahere. Integrum fere ſemeſtre in hac farragine delitui, tandem vero turbis & domeſticis tricis me proripio, & forte fortuna mihi oblata Pædagogi munia capeſſo apud Dn. de *Grollmann* Præfect. Equitum Alæ Bredovianæ. Annum ibi commoratus & liberaliter habitus una cum magiſtro linguarum Gall. & Ital. quem penes me conductum habebat, Jenam contendi, certumque fuit ad Medicinam ani-

mum applicare, & Geometriæ ſublimori inſudare. Opera vero in privatis ibidem commentationibus ad victum quærendum demerſa vix reſpirare me paſſa eſt. Quicquid vero ſit, quod inde fructus deportaverim, totum id acutiſſimo *Hambergero* debere fateor. Antequam vero abitum pararem, totus in addiſcendis rudimentis Italorum & Anglorum idiomatis fui. Berolinum meditabar, & dum Halæ in itinere hæſi aliquot dies, ſatis lautis conditionibus invitabar Hadmerſlebiam abire (quod oppidum cum cœnob. Monach. & Præfectura Eccl. Cathedr. Magd. duo milliaria abeſt Halberſtadio) ut filio adultiori ſuperioris ut ajunt Præfecti *Lambrecht* ab inſtitutione eſſem, quem mecum quoque abduxi, cum poſt annum & dimidium ad Conrectoris munus in Schola Seelauſiana evocarer. Ibi in agro Hadmerſebenſi in campum me hiſtoricum aliis poſthabitis dedi, & fas mihi ſit, non inteſtatam relinquere coram Te, Illuſtriſſime Comes, docti Senis *Lud. ab Hanſes* comitatem, qui ſubminiſtrando nitidiſſimos & majoris molis commentarios Hiſtor. Gallici idiomatis, quos Pariſiis, ubi legato Daniæ regis a ſecretis fuit, coëmerat, ſtudium hoc inſigniter promovit. *Baylii* Dictionarium bis perlegi & vaſtum

inde volumen Miſcellaneorum conſcripſi. Seehuſæ, quam primum appuli, litteras Græcas retractavi, undiquaque conquiſitis libris veterum. Sophoclem, quem vix depono manibus, ex ſcholiis Græcis adhibitis conjecturis infinitis locis emendavi & interpunxi, ut exemplar meum in recudendo hoc Tragico poëta videatur aliquid lucis afferre poſſe. Hiſtoricos optimæ notæ (ABRÉGÉ DE L'HISTOIRE DE FRANCE, *par le P. Daniel*, & ABRÉGÉ DE L'HISTOIRE D'ANGLETERRE, *par Rapin Thoyras*), comparavi, & ſi in recentiora ſecula excurrendum fuit, *Thuanum*, *Grotii* annales aliorumque non contemnendas chartas ſedulo legi. Nec pœnitet, Lexicon Univerſale *Zedlerianum* pervolitaſſe, & quicquid in rem eſſe poſſit, velut aurum ex ſtercore collegiſſe. Penuriam Cod, & Diplom. ſupplevit Codex Juris G. Diplom. *Leibnizii*. Hiſtoriam cum prole equeſtris proſapiæ, cujus unum & alterum ſeorſim in contubernio erudiendum ſumſi, ita pertractavi, ut a Seculo XV. orſus quotidie quinquennium aut minus proponerem & a geſtis in Imp. Germ. rebus omnes dynaſtias percurrerem, naviter inculcato calculo Chronologico & ſerierum & ſtemmatum notitia, adſpergendo non incongruis deflexio-

nibus ut nauseæ & oscitantiæ consulerem. Huic trium sæculorum decursui ad transactionem usque Ultrajectensem annum impendere solitus sum, & ut certis principiis niterer, *Grotii* Jus B. & P. cum *Gronovii* & *Barbeiracii* notis diligenter evolvi. Lectio optimorum poëtarum & prosaïcorum e Gallis, Italis & Britannis reliquas lucubrationes occupavit. Præterea attigi Geometriam, eamque, si qui fuerunt, docui adultiorem ætatem cum principiis philosophiæ. Bibliothecam Regiam Berolinensem & Jenensem, quoties licuit, adii, Dresdendem (1) etiam satis instructam inspexi, quo me contuleram, 1738, in connubiis solemnibus.

Ignosce vero, Illustrissime Comes, si ad umbratilia & summo Viro minus digna descendi, quæ tamen cùm Tua interesset penitius noscere vires & ingenium, quam-

(1) Hanc autem nostram Bibliothecam Dresdensem duplici Bunavianæ & Bruhlianæ accessione postea insigniter auctam fuisse nemo facile ignorabit, post divulgatos nunc eorum librorum, quorum plura exemplaria apud nos extitérunt, Catalogos. Et hoc ipso tempore læta spes nobis affulgat, fore, ut hac instructissima Bibliotheca auctior adhuc fiat atque ornatior.

N. D. D.

vis minuta si probe notentur, inde conjectandi ansam præbent.

Trigesimum annum nunc primum complevi. Mundus corporis, quantum fieri potuit, genio seculi accomodatus est, non equidem vita præsenti inter *βαναυσα* ingenia, qui cum ulterius spectarem, Lipsiæ, quo iter facere fere quotannis consuevi, consarcinare curavi vestimenta modeste tincta, ut non pudeat elegantium hominum ora subire. Quod meminisse duxi, ne frontem scholasticam nigris pannis obvolutam, ut fieri solet a mei ordinis hominibus, ad Te admittere hæsitares. Reliqua sint Tui judicii, nec quid ultra dicere ausim. Deum oro, ut, quam mihi Summi Viri propensionem conciliare voluit, eandem mihi servet, viresque commodet non indignum aliquando videri, Tanto Nomini opellam præstitisse. Vix capio gaudium. Sum,

ILLUSTRISSIME COMES,

Celsissimi Nominis Tui

Devotissimus servus J. WINCKELMANN.

Seehusæ. Pal. March. d. 10 *Jul.* 1748.

LETTRE III.

Au même.

Seehauſen le 28 *Juillet*, 1748.

Monſieur le Comte !

En conſéquence de la gracieuſe lettre de V. E. je me prépare à partir (1); mais avant de me mettre en voyage, j'ai cru devoir lui faire paſſer quelques certificats (2) de ma conduite pendant les cinq an-

(1) M. le comte de Bünau, non moins illuſtre par ſa profonde érudition que par ſa naiſſance & les différentes charges dont il a été revêtu par l'empereur & par la maiſon de Saxe, avoit appellé M. Winckelmann pour avoir, avec M. Franken, l'inſpection de ſa bibliotheque de Nöthenitz, près de Dreſde. En 1749. cette bibliotheque étoit déja eſtimée cent cinquante mille écus d'Allemagne; ce qui fait environ neuf cens mille francs argent de France. Elle s'eſt toujours accrue depuis ce tems. On l'a fait connoître par le catalogue le plus modique & le plus inſtructif qui ait jamais paru. Les journaux de France en ont rendu compte dans le tems.

(2) L'éditeur de ces lettres a actuellement entre les mains les trois certificats dont il eſt ici queſtion; & peut aſſurer qu'ils ſont on ne peut

nées & demie de ma gestion à Seehausen. Le premier est de M. Noltenius surintendant-général (1) de l'ancienne Marche; le second m'a été donné par M. Schnackenburg, inspecteur à Seehausen; & le troisieme par le conseil de cette ville. Rien ne m'oblige à partir d'ici, où je jouis d'un honnête nécessaire, & de la table de quelques bons amis. Mais le desir inexprimable de m'attacher à un ministre aussi respectable & aussi éclairé que V. E. & mon

---

pas plus honorables pour M. Winckelmann, qui y est représenté comme un homme entiérement dévoué à son état. Quel peut donc avoir été le but des mauvaises plaisanteries de l'éditeur de la nouvelle édition allemande de l'Histoire de l'art, quand il dit: (*Préface page* 43.) „ Winckelmann, la tête remplie de grandes „ vues, a dû nécessairement veiller aussi peu „ à ses Disciples de Seehausen, que Jupiter prit „ soin du Ciel, pendant tout le tems qu'il porta „ Minerve dans sa tête ". Cette phrase nous prouve combien certaines personnes aiment à faire de l'esprit, même aux dépends de la vérité, & au hazard de se contredire, comme cela est arrivé à notre éditeur. N. de M. D.

(1) Le titre de Surintendant est chez les protestans une dignité d'église qui répond à celle d'inspecteur-général de toutes les églises d'un certain district.

amour ardent pour les sciences & les beaux arts, l'emportent sur la considération de tous les agrémens que j'ai. Je suis d'ailleurs trop convaincu des intentions généreuses & des bontés de V. E. pour craindre l'avenir. Je compte partir dans un mois. Je suis avec respect, &c.

LETTRE IV.

Au même. (1)

Nothenitz le 22 Janvier 1754.

JE n'ai reçu que le 16 de ce mois l'ordre de V. E. touchant les recherches que demande M. le gouverneur Engel.

Malgré tous les soins imaginables que je me suis donnés, je n'ai pu découvrir aucun indice d'une histoire ancienne de la

(1) Parmi plusieurs lettres que M. Winckelmann a écrites au comte de Bünau, pendant son absence, nous avons choisi celle-ci ; parce qu'elle nous apprend non-seulement que M. Winckelmann a travaillé à la bibliotheque de ce seigneur, mais encore la maniere dont il y a travaillé. Les autres lettres ne contiennent que des détails minutieux sur ce même sujet, & quelques complimens d'usage. N. de M. D.

ville de Biel. Il n'eſt fait, pour ainſi dire, aucune mention de ce lieu, ſi ce n'eſt dans quelques écrivains de la Suiſſe. Il ne ſe trouve non plus, ni dans le *Regeſtis Diplomat.* de Georgiſch, ni dans l'*Index Diplomat. MS.* fait pour V. E., aucun acte qui ſerve à conſtater le rapport de M. Engel, tiré ſans doute des archives de Nuremberg; ou qui puiſſe ſervir à réfuter les prétendus titres de l'évêché de Bâle, leſquels même n'ont probablement pas encore été publiés.

Notre *Index Diplomat. MS.* ne m'a ſervi qu'à chercher l'année indiquée par M. Engel. La table du *Regiſta* de Georgiſch m'a néanmoins fourni l'acte d'un lieu du nom de Biel (comme il eſt énoncé dans le *Spicileg. Eccleſ. Cent. III. pag.* 1226 de Lunig; où ſe trouve cet acte) lequel acte doit néanmoins regarder un autre lieu que la ville de Biel, puiſqu'il y eſt queſtion d'une inveſtiture entre Gérard, comte de Mümpelgard, & Bertholde, évêque de Strasbourg. Il n'eſt nulle part fait mention d'une ville de ce nom, ſi ce n'eſt de celle qui eſt ſituée ſur le lac de Biel ou Bienne. Dans la *Chronique d'Alſace* de Hertzog, on trouve ſeulement le nom de Bihel dans une notice de certains lieux ſitués ſur la Sare. L'acte dont nous avons

parlé pórte : — *Caſtrum noſtrum in Belio cum pertinentiis ſuis & univerſa bona noſtra in valle Valentinay-Viler*, &c. Et l'on trouve auſſi peu ce *Valentinay-Viler*, que le *Caſtrum Belium*. Peut-être eſt-ce aujourd'hui un endroit de peu d'importance dans le comté de Mümpelgard.

Je prie V. E. de me permettre de ſaiſir cette occaſion pour lui rendre compte de mon travail.

J'eſpére enfin avoir mis la derniere main au catalogue des *Scriptor. Hiſt. Germ.*; à l'exception des titres à enregiſtrer des actes publiés dont on ne fera pas l'extrait; ce qui a déja été fait pour toutes les conſtitutions de l'empire de Goldaſt & autres. Ce travail a conſidérablement augmenté depuis la derniere reviſion; en partie par les nouveaux diplomes & les nouveaux actes qui m'ont été remis, & en partie par le titre des *Deduct. deſideratorum* qui ſe trouvent dans Lunig, & qui regardent des différends que je n'avois pu me rappeller pendant mon travail. Ce ſupplément nous a néanmoins obligé de récrire beaucoup de choſes, à cauſe de la longueur des titres; car il n'auroit pas été poſſible d'intercaller de nouvelles feuilles ſans embrouiller la matiere.

Je ſuis occupé depuis long-tems au catalogue

catalogue des *Scriptor. Juris*; mais il n'avance guere, parce que les extraits de tous les grands ouvrages qui y ont rapport, ne sont pas encore faits. Pour gagner du tems, j'ai fait un essai avec les œuvres de Goldast, & j'ai porté à leur place un très-grand nombre de titres des *Decret. Constit.* & autres semblables. Mais cela n'a cependant pas pu se faire avec la plus grande partie, à cause qu'on a été obligé d'en faire l'extrait. J'en ai agi de même avec les *Actis publ.* de Londorp. Mais je n'ai que le titre des pieces qui sont généralement connues. Il me reste encore plusieurs doutes qu'il faudra que V. E. ait la bonté de lever. Le principal regarde les actes qui ont rapport aux traités de paix de Munster & d'Osnabruck; pour ne pas parler de traités de paix auxquels l'empire a eu part.

Quant aux catalogues dont V. E. me parle, & parmi lesquels la *Bibliotheca Jur. publ.* de Hoffmann est le plus important, ils ne peuvent m'être d'aucune utilité. Il regne le plus grand désordre dans ce catalogue de Hoffman, outre qu'il y a peu d'ouvrages qui regardent proprement le droit public Germanique, & qu'ils n'en font pas même pas la cinquantieme partie; car la plupart ne concernent que les

différends des grandes maisons d'Allemagne. Le catalogue de Rink, n'a été fait que pour une vente, & n'est rien moins que complet. Je suis, &c.

LETTRE V.

Nothenitz, le 17 Septembre 1754.

Au même. (1).

JE ne puis ni ne dois laisser ignorer à V. E. que j'ai de nouveau repris mon des-

(1) Cette lettre curieuse contient le récit du changement de religion de M. Winckelmann. Nous laissons au lecteur à juger lui-même, si, comme le prétend l'auteur de la préface de la nouvelle édition de l'Histoire de l'art, faite à Vienne, page 49. „ Si, disons-nous, c'est l'é- „ tude des peres de l'église qui a determiné M. „ Winckelmann à embrasser une religion qu'il „ n'avoit pas professée jusques alors ". Nous sommes de trop bonne foi pour attribuer ce changement à la lecture des peres de l'église, comme le suppose l'éditeur en question, non plus qu'à celle des Payens, si chers à M. Winckelmann, ainsi que semble le craindre M. Paalzou, son ancien collégue à Seehausen. Quiconque lira cette lettre avec attention & connoît le labyrinthe du cœur humain, pourra peut-être en porter un jugement tout-à-fait différent. N. de M. D.

fin, & que j'ai enfin, hélas! franchi le dernier pas.

Oui, M. le comte, je me fuis rendu indigne de l'indulgence que vous avez daigné avoir pour moi jufqu'à préfent. J'oſe néanmoins me flatter que votre cœur, plein de bonté & d'indulgence, voudra bien du moins m'écouter encore une fois. Que le Dieu de tous les hommes, de toutes les nations & de toutes les ſectes faſſe de même miſéricorde à V. E.

A la fin de l'hiver dernier je fus affligé de pluſieurs infirmités corporelles; & mon ancien mal, c'eſt-à-dire des tranſpirations, pour ainſi dire, incroyables pendant la nuit, me reprit avec tant de violence, que je parus menacé d'une entiere conſomption; & depuis j'ai été attaqué de nouveau par des vertiges qui ont duré pluſieurs heures de ſuite.

Ces infirmités m'ont engagé à penſer plus ſérieuſement à mon ſort futur que je ne l'avois fait juſques alors. Je ſens bien que le genre de mes études & de mes occupations actuelles ne convient pas à la foibleſſe de ma ſanté; &, que ce n'eſt que dans la retraite que je puis trouver du repos avec le travail.

D'ailleurs une certaine maniere de peu-

ſer & d'être ne me permet pas de ſuivre la route ordinaire qui pourroit me conduire à la fortune. Je crois m'être expliqué ſur cela à V. E.

Outre ces principes (je dois parler ici à V. E. comme à mon meilleur ami), j'ai appris de bonne heure à regarder l'amitié comme la premiere des vertus humaines & le plus grand bonheur dont l'homme puiſſe jouir. Je ne parle point ici de l'amitié que doivent pratiquer les chrétiens, mais de celle dont l'antiquité nous a fourni quelques exemples, auſſi rares qu'ils ſeront immortels.

Ce bonheur eſt inconnu aux grands de la terre, car il demande un renoncement à tout intérêt perſonnel & à toutes vues particulieres; il faut pour l'obtenir une philoſophie qui oſe braver l'infortune, la pauvreté & la mort même.

Non ille pro caris Amicis
(Aut patria) timidus perire.

Et je n'eſtime point la vie ſans la poſſeſſion d'un ami qui ſoit tout pour moi, & qu'on ne peut acquérir à un trop haut prix. C'eſt ſur ce grand principe que porte mon changement: j'oſe en appeller à la vérité éternelle.

Si quelqu'autre perſonne que mes amis

eût pu apprendre à connoître mes sentimens sur ce point, je suis persuadé qu'elle ne douteroit point de la véracité de ce que je dis; & je desire que V. E., dont les seules bontés m'ont mis en état de mieux atteindre par la suite le bonheur auquel j'aspire, sera de même convaincue de cette vérité, par ce que j'ai à lui dire encore, pour me justifier de la légéreté & de l'ingratitude dont je puis lui paroître coupable.

D'ailleurs la brieveté de la vie & les bornes étroites de nos connoissances sont deux motifs puissans pour un homme qui, comme moi, a passé sa jeunesse dans la pauvreté, & l'âge de la jouissance dans un travail continuel & dans une longue solitude; mais qui enfin a eu le bonheur de connoître des écrits dictés par la saine raison, lesquels, dépourvus du jargon scientifique qui ne sert qu'à l'offusquer, nous enseignent la vraie philosophie de l'homme. Cette double considération, dis-je, doit porter puissamment un homme tel que moi, qui ne se trouve arrêté ni par sa naissance ni par son rang, à songer que la vie est trop courte pour en sacrifier la derniere moitié à former les projets d'un prétendu bonheur à venir; & ce seroit une puérilité punissable que d'occuper

jusques dans la vieillesse l'esprit qui nous a été donné pour un objet plus élevé, à des choses qui ne peuvent servir qu'à exercer notre mémoire. J'ai lieu d'espérer qu'à trente-six ans passés ces réflexions seront regardées comme mures & solides de ma part.

Je prie V. E. de me permettre de lui dire encore quelques mots pour lui expliquer mon véritable projet.

J'ai cherché depuis plusieurs années à cultiver l'amitié de deux personnes dont l'une ou l'autre daignera sans doute m'accueillir dans la suite. D'un côté je fonde cette espérance sur la bonté de V. E., & de l'autre sur une certaine conformité de sentimens, & sur la reconnoissance que j'ai droit, je ne dis pas de reclamer, mais d'attendre.

Peut-être trouverai-je l'occasion d'instruire des jeunes gens de qualité; & par cette voie je faciliterai à mes amis les moyens de pourvoir à mes modiques besoins, au cas qu'aucun de nos autres projets ne doive réussir. Je préférerois ce parti, parce que le monde ne se trouve déja que trop rempli d'écrivains qui ne composent des livres que pour avoir du pain.

Il faut pour cela que je me familiarise

davantage avec les deux langues étrangeres qui ſont aujourd'hui à la mode. La connoiſſance des langues anciennes & particuliérement de la langue grecque ſemble hériſſée de trop de difficultés pour la jeuneſſe, & elle en offre réellement beaucoup.

S'il m'étoit donc poſſible de modérer l'idée trop exaltée que je me ſuis faite de l'amitié; ou bien ſi je voyois mes amis jouir du bonheur qu'ils méritent, je croirois poſſéder par moi-même tout ce dont j'ai beſoin. *Pauperiem ſine dote quæro.* Mais maintenant il faut que je cherche à me tenir préparé aux événemens, tel qu'un homme qui doit dire: *Dextra mihi Deus.*

Le ſoin de ma ſanté demande auſſi que je quitte pour quelque tems le travail & les livres, & que je cherche à me diſſiper davantage.

Quelque tems après les nouvelles attaques auxquelles ma ſanté a été expoſée, je me rendis chez le nonce Archinto que je n'avois pas vu depuis long-tems; mais ce ne fut que dans la ſeule idée de m'excuſer ſur ma rétractation, & pour prendre congé de lui; afin de me tenir, s'il étoit poſſible, une voie ouverte pour Rome, ſans cependant m'engager plus avant.

Il m'accueillit avec plus de bonté que je ne le desirois même, & employa la priere & les promesses pour m'engager à le suivre. En voyant mon corps exténué il dit qu'il n'espéroit de me voir rétablir, qu'en changeant de maniere de vivre & en suspendant mon travail.

Je me refusai ouvertement à sa demande, en lui représentant, comme je le devois, que je ne pouvois pas laisser mon travail imparfait, & que quant à la chose en général, je lui demandois du tems pour y réfléchir. Le départ du nonce fut reculé, & pendant cet intervalle, avant que je me fusse déclaré, je finis en grande partie le catalogue du *Jus publicum*, & je commençai celui des *Histor. Italiæ*, qui est de même à-peu-près achevé. Je demandai en même tems quelques avis à l'un de mes amis, qui ne put alors rien me promettre. Je me déclarai enfin au nonce, mais à condition que je resterois en Saxe jusqu'à Pâque prochaine.

Sa Majesté promit de payer les frais de voyage si je partois: & le pere confesseur me donna de plus l'assurance que je ne manquerois de rien.

Je me mets aux pieds de V. E. Je n'ose me présenter moi-même devant elle; mais je me flatte néanmoins que son cœur plein

d'humanité, qui m'a pardonné tant de fois, voudra bien du moins me juger avec ſa bonté ordinaire. Quel eſt l'homme qui agit toujours avec ſageſſe? les dieux, dit Homere, n'accordent aux hommes qu'une certaine portion de raiſon par jour.

Si l'on conſidére ſous un certain point de vue la démarche que je viens de faire, elle pourra paroître hazardée, peut-être même perverſe & abominable; mais l'œil éclairé avec lequel V. E. embraſſe, comme Dieu même, l'enſemble des choſes, trouvera facilement à m'excuſer.

La honte & le chagrin ne me permettent pas d'en dire davantage. Je crois en une félicité éternelle: qu'elle ſoit la plus grande récompenſe de V. E. C'eſt ici que j'ai commencé à jouir d'une vie heureuſe, & c'eſt ici que je deſire de terminer mes jours dans le ſein de l'amitié: bonheur que je devrai au bienfaiteur que le ciel m'a donné dans la perſonne de V. E. Je ſuis, &c.

LETTRE VI.

Au même.

Dresde, le 5 Juin 1755.

JE prends la liberté d'envoyer à V. E. quelques feuilles (1) de mon travail. Elles n'étoient pas destinées pour cet ouvrage; & je puis dire avec vérité, qu'on me les a, pour ainsi dire, arrachées des mains. Le roi a bien voulu me permettre de lui en adresser l'Epître dédicatoire. On a cependant trouvé bon de n'en faire imprimer que quelques cinquantaines d'exemplaires.

Je m'étois flatté du bonheur de présenter moi-même cette bagatelle à V. E., &

(1) L'ouvrage dont il est question ici, a pour titre : *Réflexions sur l'Imitation des ouvrages des Grecs*, imprimé à Dresde, in-4°. en 1755. Il fut traduit en italien & en françois sur la premiere édition, dont il est parlé ici. La seconde édition augmentée parut in-4°. en 1756. On en trouve une notice honorable dans la *Bibliotheque des sciences & des beaux-arts de Leipsick*, Tome I. Seconde partie, p. 332; ainsi que dans le *Journal étranger*, *Janvier* 1756.

N. de M. D.

de lui témoigner ma reconnoiſſance éternelle ; car il eſt décidé que je partirai d'ici, peut-être dans quinze jours (1).

Je me ſuis délivré de toute eſpece d'obligation, & je dois me rendre avec une penſion très-modique, mais qui ſuffira à mes beſoins, pour deux ans à Rome, pour y vivre tranquillement & y étudier ; avec promeſſe de me laiſſer employer ici à mon retour.

---

(1) Ce fut au commencement du mois de Novembre de l'année 1754, que M. Winckelmann partit de Nothenitz pour ſe rendre à Dreſde, où plein de l'idée favorite de ſon prochain voyage, il exerça ſon œil par la vue des beaux ouvrages qui ſe trouvent dans cette ville, & s'inſtruiſit dans la converſation du ſavant M. Oeſer, chez qui il logea, de pluſieurs connoiſſances utiles dans l'art. N. de M. D.

M. Oeſer dont il eſt parlé ici, eſt né à Presbourg ; il a fréquenté pendant ſept ans l'académie de peinture à Vienne, & y a remporté le prix à l'âge de dix-huit ans. En ſortant de l'académie il a étudié deux ans chez Raphaël Donner, pour allier au talent de la peinture celui de bien modeler, ainſi que l'étude du Coſtume & de l'Antique. En 1739, il s'établit à Dreſde où il a peint divers ſujets hiſtoriques, entr'autres quelques tableaux d'autel qui ſe trouvent dans la nouvelle égliſe catholique & qui ſont eſtimés des connoiſſeurs.

Le petit ouvrage que je fais paſſer à V. E., & lequel, contre toute attente, a joui d'une approbation générale, eſt ce qui a le plus contribué aux arrangemens de mon voyage.

Comme un certificat de la part de V. E. peut m'être fort utile dans pluſieurs occaſions, j'oſe la ſupplier de vouloir bien me l'accorder. Je ſuis, &c.

LETTRE VII.

Au même.

Rome, le 29 Janvier 1756.

JE prie V. E. de recevoir cette lettre comme un reſſouvenir que je dois aux bontés de l'auteur du bonheur dont je jouis. Je me ſerois acquitté de ce devoir dès mon arrivée à Rome, ſi j'avois été plus tranquille & dans une ſituation plus déterminée. On a employé tous les moyens poſſibles pour me ravir ma liberté; aujourd'hui néanmoins je crois être ſûr de moi-même, ayant obtenu quelque aſſurance pour mon entretien.

Il y a maintenant trois mois que je ſuis à Rome, (1) où pour mon grand bon-

(1) M. Winckelman arriva à Rome le 28

heur, j'ai fait la connoissance de M. le chevalier Mengs, premier peintre du roi de Pologne, qui m'a témoigné beaucoup de bonté. Je demeure vis-à-vis de lui dans le quartier le plus sain de Rome; & de ma chambre, ainsi que de toute la maison, je puis voir cette ville entiere. C'est *alla Trinità de' monti*, autrement dit, *al monte Pincio*, anciennement le *Collis Hortulorum*, près de la *villa Medicis* (1), où j'ai la libre entrée.

La connoissance que j'ai faite de plusieurs grands & célebres artistes; l'approbation que mon ouvrage a obtenu ici & en France, où il a été traduit & doit paroître dans le *Journal Etranger*, comme le marque de Paris M. Wille, graveur du roi; tout cela m'engage à faire de ce genre d'étude mon objet principal. Nous avons fait tous deux le plan d'un grand ouvrage: *sur le goût des artistes Grecs*; de sorte que je suis obligé de relire quelques écrivains Grecs, tels que Pausa-

---

Novembre 1755, comme on peut le voir par sa lettre à M. Franken, en date du 7 Décembre.

(1) On sait que, par *Ville* ou *Villa*, on entend en Italie une *Maison de campagne*, mot que nous avons cru pouvoir adopter, comme étant généralement connu des amateurs.

nias, Strabon, &c. Mais comme cet ouvrage demande du tems, je commencerai par rassembler d'abord des matériaux pour un volume, afin de montrer que je ne reste pas oisif. C'est un grand bonheur que les trésors du Capitole soient ouverts aux artistes depuis le matin jusqu'au soir. Il me manque néanmoins l'entrée d'une bibliotheque. Celle des Dominicains *alla Minerva*, & celle de la *Sapienza*, ne peuvent pas me servir. J'ai bien trouvé tout ce que je cherche dans la belle bibliotheque du palais Corsini; mais les armoires en sont fermées avec des treillages de fil d'archal, & il me paroit insupportable de ne pouvoir demander qu'un seul livre à la fois. J'aurois d'ailleurs trois quarts de lieue à faire pour m'y rendre. Elle est dans la maison où a logé autrefois la reine Christine. Ce sont cinq grandes chambres remplies, dont quelques-unes sont ornées de colones de jaune antique. C'est Benoit XIII qui a rassemblé cette bibliotheque.

Quelque tems après mon arrivée j'eus occasion de faire la connoissance de Monsign. Laurenti, premier médecin du pape, à qui il parla de moi; & j'ai obtenu une audience solemnelle de Sa Sainteté, qui a bien voulu m'exempter de lui baiser

le pied : cet honneur coûte au moins un ſéquin ; car un des valets de pieds du pape vient demander pour boire. On ne ſe fait point à Rome une honte de tendre la main, & l'on peut dire que c'eſt ici la grande école des mendians. Sa Sainteté a daigné me promettre qu'elle me feroit donner tous les ſecours que je pourrois deſirer. J'ai demandé à Monſign. Laurenti un libre accès à la bibliotheque des manuſcrits grecs du Vatican, ce que j'eſpére obtenir ; quoique je n'en aie pas beſoin juſqu'à préſent.

Cette préſentation dont je ne voulus pas être redevable à M. le gouverneur, & dont il ne fut même pas inſtruit avant qu'elle eut été faite, eſt en même tems cauſe qu'il n'oſe plus me faire certaines propoſitions. Cependant je n'ai pu me refuſer à être préſenté au cardinal Paſſionei, mais ſeulement dans la vue de m'obtenir l'entrée de ſa bibliotheque. S. E. me reçut comme un étranger ; c'eſt-à-dire, avec cette politeſſe qu'un homme de lettres doit à un autre. Ce cardinal ne ſe ſoumet point dans ſa vie privée au cérémonial en uſage à Rome. Quoique ſa bibliotheque ne ſoit pas publique, il eſt néanmoins défendu à tous ceux qui la fréquentent d'ôter leur chapeau ou de ſe te-

nir la tête découverte lorſqu'il y vient ; & c'eſt ce que S. E. me dit auſſi, lorſqu'elle me conduiſit elle-même à ſa bibliotheque pour me faire voir ſes manuſcrits. Je demandai au cardinal de combien de volumes étoit compoſée la bibliotheque Ciampini quand il l'acheta, comme le dit Lenglet du Freſnoy. Il me répondit qu'il n'en avoit pas fait l'acquiſition, & me demanda à voir le paſſage où cet écrivain avance ce fait dans ſa *Méthode d'étudier*, &c. Il m'en témoigna ſa ſurpriſe, en ajoutant qu'il avoit beaucoup connu du Freſnoy, qui étoit tombé dans ſa cheminée où il avoit été brûlé, faute de ſecours.

Je puis comparer la bibliotheque de ce cardinal à celle de V. E. ſans pouvoir dire laquelle eſt la plus nombreuſe. Il n'y a aucune différence pour la richeſſe de la relieure : la plupart des livres ont été reliés en France. J'ai ici, comme je l'avois à Nöthenitz, la liberté de parcourir tout à mon aiſe, depuis neuf heures du matin juſques à midi ; quelques autres ſavans jouiſſent de la même faveur ; laquelle néanmoins eſt difficile à obtenir, car tout y eſt ouvert juſqu'aux manuſcrits même. Cette bibliotheque a vue ſur *Monte Cavallo*, où demeure le pape. Dans la pre-

miere salle, & il y en a quatre, sont tous les auteurs Grecs & Romains, & quelques mille volumes de mêlanges qui sont des pamphlets reliés ensemble sans suite ni ordre. Le cardinal fait beaucoup de cas du catalogue de V. E., dont les quatre premiers volumes se trouvent dans sa bibliotheque; & S. E. a appris avec plaisir qu'il en avoit paru deux nouveaux volumes, comme je le crois. Il desire que V. E. puisse vivre encore long-tems, pour achever un travail aussi précieux. Que n'ai-je, dit-il, appris l'allemand pour pouvoir lire son histoire!

On dit que M. Mengs recevra ordre de la cour de Dresde de le rendre à Naples, pour y peindre la famille royale. Si cela a lieu je partirai avec lui. Le roi de Prusse qui commence avec beaucoup d'ardeur à former une galerie, a donné des sujets à M. Mengs pour deux grands tableaux, savoir, le jugement de Paris & le combat des Lapithes. On attend ici de nouveau la margrave de Bareith. Ces jours derniers on a trouvé quelques antiquités dans la ville du comte Perucchi; & l'on fait, pour ainsi dire, tous les jours de pareilles découvertes.

Le pape a formé pour lui-même une bibliotheque particuliere, qu'il doit lé-

guer à l'institut de Bologne, & laquelle, à ce qu'on dit, contiendra particuliérement les historiens de l'église.

Peut-être que V. E. manque pour son histoire de quelques renseignemens sur le tombeau d'Otton II; je m'occuperai à les rassembler pour les lui faire passer.

Je suis avec une éternelle reconnoissance & un profond respect, &c.

LETTRE VIII.

Au même.

Rome, le 7 Juillet 1756.

JE prie V. E. de me permettre de lui adresser quelques lignes; je prendrois plus souvent cette liberté, si l'on n'avoit pas défendu à notre ministre, à Rome, de se charger d'autres lettres que de celles qui sont pour le roi ou pour la cour.

Je me porte bien, je suis content, & je jouis, par les soins du pere confesseur du roi, de ce qui m'est nécessaire; je suis par conséquent libre, ce qui vaut mieux que tout le reste. J'emploie mon séjour dans cette ville selon mes moyens, & je préfére mes études à l'exercice des langues & aux avantages que je pourrois re-

tirer des sociétés. On ne manque pas ici d'occasions de se faire connoître, & les trésors de Rome ne sont pas encore épuisés ; mais il me faudroit seulement la bibliotheque de V. E. & la tranquillité dont je jouissois à Nöthenitz, que je ne retrouverai jamais. Que je me croirois heureux si, après avoir fini mon pélérinage, il m'étoit permis de me retirer dans cet heureux séjour. Cependant il me faut deux ans pour remplir les plans que j'ai formés de différens ouvrages ; car il est absolument nécessaire d'écrire sur le lieu même ; & les grandes erreurs des écrivains qui ont parlé de l'antiquité, viennent principalement de ce qu'ils n'ont songé à écrire qu'après avoir quitté l'Italie. J'ai vu quelques galeries plus de dix fois, en faisant toujours mes remarques sur le lieu même ; & cependant je me trouve encore plusieurs fois dans le doute, quand je veux commencer à écrire.

Je compte passer, s'il plaît à Dieu, la plus grande partie de l'automne & de l'hiver prochain à Naples, & l'été à Florence. Mon ouvrage a donné occasion à une correspondance ouverte avec M. de Stosch, qui y demeure ; cette nouvelle connoissance pourra m'être fort utile à Florence.

J'ai jetté sur le papier le plan du premier ouvrage que je fais à Rome, sur la *Restauration des statues antiques*, où l'on trouvera, j'espére, beaucoup de choses nouvelles; & j'ai déja commencé à travailler à un grand ouvrage intitulé: *Du goût des artistes Grecs.* Je me propose en outre de donner une description des galeries de Rome & de l'Italie, dans le goût de celle que nous avons de Richardson, qui n'a fait que parcourir Rome. J'avois aussi intention de prendre quelques anecdotes grecques au Vatican; mais il n'est pas possible d'y parvenir. On communique bien les manuscrits des ouvrages qui ont été publiés, mais il n'est pas possible d'obtenir les autres. J'ai corrigé quelques inscriptions grecques, & voilà tout ce que j'ai pu faire dans ce genre.

Le cardinal Passionei desire beaucoup de recevoir les derniers volumes du catalogue de V. E., je veux dire ceux qui ont paru depuis mon départ. J'ai été trop empressé à lui offrir, la premiere fois que je lui parlai, d'écrire à V. E.; & il m'en a fait ressouvenir il y a quelque tems. Il les auroit déja fait venir, si je ne lui avois pas donné l'espoir de les obtenir de vous même. Il se trouve maintenant à la campagne à Frascati, d'où il doit revenir

dans quinze jours. Sa bibliotheque, qu'il croit être la plus considérable qu'aucun particulier ait au monde, doit néanmoins céder le rang à celle de Nothenitz. Il se peut que sa collection de bibles soit plus considérable. Il regarde comme la plus rare une Bible espagnole de 1553, imprimée à Ferrare en Italie (1). Il se réjouit quand il trouve l'occasion de faire voir qu'il connoît mieux ses livres que son pauvre bibliothécaire, qui est un abbé françois. Il monte par-tout avec moi pour chercher ce que je demande.

Je viens de faire un voyage à Frascati, Tivoli, & autres lieux dans les environs

---

(1) C'est aussi véritablement la plus rare & la plus ancienne de toutes les Bibles espagnoles imprimées. En voici le titre entier: *Biblia en lingua Espannola, traduzida palabra por palabra de la verdad Hebrayca, por muy excelentes Letrados. Vista y examinada por el Officio de la Inquisition, con Privilegio del Illustrissimo Senor Duque de Ferrara. En Ferrara, a costa y despesa de Yom. Tob. Atias hyo de Levi Atias Espanol. en* 14 *de Adar* 5313 (1553) *in-fol.* Cette traduction est si littéralement faite sur le texte hébreu qu'elle en est inintelligible, ainsi que celle d'*Aquila* l'est en grec. L'édition d'Amsterdam de 5371 (1611) est suivie exactement sur celle de Ferrare. N. de M. D.

de cette ville. On n'eſt pas plutôt ſorti du ſéjour triſte & déſert de Rome, qu'on ſe trouve dans les campagnes les plus agréables du monde, mais qui ſont un peu montueuſes. On ſe rend d'un endroit à l'autre par des forêts de lauriers. Les beautés de la nature ne peuvent ſe décrire; mais on y eſt ſi mal ſervi qu'il faut porter avec ſoi des couteaux, des ſerviettes, des draps de lit, &c. pour ne pas mourir de dégoût. La Villa Hadriani eſt ce qu'on peut voir de plus ſurprenant; les ruines s'étendent à trois milles d'Italie. On voit quatre à cinq temples à moitié conſervés, qui s'y trouvoient renfermés. A l'entrée de la Villa on voit ce qu'on appelle le *cento camere*, où l'on croit qu'ont logé les gardes prétoriennes. Ce ſont cent voûtes qui n'ont rien ſouffert par les injures du tems. On ne pouvoit pas paſſer autrefois immédiatement de l'une de ces voûtes à l'autre; ce qui fait croire qu'il a regné une galerie tout du long pour aller à ces chambres; de ſorte qu'une ſeule ſentinelle, placée à l'entrée de cette galerie, pouvoit les garder toutes. Dans des tems poſtérieurs on a percé les murs, de maniere qu'on peut maintenant entrer de l'une de ces chambres dans l'autre. Les jéſuites & le comte Fede poſ-

ſédent la plus grande partie de ces ruines ; & les premiers y recueillent un vin excellent, qui ſe conſerve dans un ancien temple. Le plus extérieur de ces ruines eſt le théatre, dont on peut encore compter tous les gradins. On doit s'y frayer le chemin à travers des ronces & des épines, remplies de ſerpens & de couleuvres. Tivoli m'eſt devenu précieux par quelque choſe qu'on n'y avoit pas encore remarqué. Je ne crois pas qu'on trouve dans l'Italie un plus beau ſang ; & il n'eſt même pas rare d'y voir un profil grec.

Je me recommande à la continuation des bontés de V. E. ; un de mes ſouhaits eſt de lui faire ma cour à mon retour dans la patrie. Je ſuis, &c.

LETTRE IX.

Au même.

Rome, le 29 Janvier 1757.

JE ſaiſis avec empreſſement l'occaſion que m'offre le cardinal Paſſionei de faire partir ma lettrre avec les ſiennes, pour renouveller à V. E. les ſentimens de ma ſincere & éternelle reconnoiſſance. Je me rappelle ſans ceſſe que n'étant rien, c'eſt

au ſervice de V. E. que j'ai commencé à être quelque choſe & que le bonheur dont je jouis actuellement ici, je le dois uniquement à la tranquillité & à la paix que j'ai goûtées à Nothenitz. Le cardinal s'eſt réjoui comme un enfant en recevant les deux volumes du catalogue de V. E. que je n'ai pas encore vus. Lorſqu'il me demandera ce qu'il pourroit vous envoyer en retour, j'aurai ſoin de lui indiquer des livres qui manquent à la bibliothéque de Nothenitz, & qu'on ne peut avoir qu'ici.

Ce cardinal ne paroît pas actuellement trop content de moi. Il voudroit donner le catalogue de ſes manuſcrits, particuliérement des Grecs, & il ſe trouve peu de perſonnes à Rome en état de s'occuper de ce travail. Les connoiſſances de cette nature ſont fort rares. Un profeſſeur de la langue grecque du collége de la Sapience lit, a ce qu'il a dit à l'un de ſes amis, le nouveau teſtament en grec, pour ne pas perdre l'uſage de cette langue. C'eſt ſans doute plus ici que dans aucune autre ville du monde, qu'on peut faire la connoiſſance de perſonnes d'un grand eſprit & de grands talens, mais qui n'aiment pas à ſe fatiguer beaucoup la tête. Le cardinal A. m'a fait connoître à une

ſociété de ſavans qui s'aſſemblent tous les lundi, pour me guérir, dit-il, du prétendu préjugé que je m'étois formé à cet égard ; mais cela n'a ſervi qu'à m'y fortifier davantage.

Enfin un vieux peintre fameux ici (car ce n'eſt que de pareilles gens que j'ai recherchés juſqu'à préſent), m'a fait faire la connoiſſance d'un prélat, en qui j'ai trouvé l'homme qui me convenoit ; & cette connoiſſance m'en a fait faire d'autres. Il ſe nomme Giacomelli, & a été chargé d'écrire un des volumes au ſujet des différends du pape avec la cour de Turin. Il a publié, depuis peu, deux tragédies d'Eſchyle & de Sophocle, avec la traduction italienne & des notes. Il travaille actuellement à une nouvelle édition de *Chryſoſtomi de Sacerdotio.* Il eſt ce qu'on appelle, *Canonico di S. Pietro & Capellano decreto del Papa* de Piſtoja en Toſcane. Nous nous propoſons de mettre enſemble au jour le diſcours grec de *Libanius* qui n'a pas encore été imprimé, ſur deux manuſcrits du Vatican & de la bibliothéque Barberini. Le prélat n'en veut avoir qu'une petite partie pour me laiſſer le reſte. En attendant, je me ſuis chargé de beaucoup de travail. Mon ouvrage ſur la reſtauration des ſtatues an-

ciennes & autres ouvrages de l'antiquité étoit déja prêt à être imprimé; mais je commence à le retravailler de nouveau. Le second ouvrage est la description des plus belles statues qu'il y ait au monde, savoir, celles qui sont au Belvedere, qui a toujours été le principal objet de mon travail; mais il se passera peut-être encore bien du tems avant que je puisse y mettre la derniere main. Je rassemble en même tems des matériaux pour une *Histoire de l'art*; c'est ce qui m'oblige à relire tous les anciens auteurs grecs.

Je desire comme un grand bonheur de voir ici le jeune comte: je me flatte de pouvoir lui rendre le souvenir de Rome agréable pendant toute sa vie. Ce seroit pour moi une occasion de témoigner en quelque sorte ma sincere reconnoissance au bienfaiteur qui m'a tiré de l'obscurité & de la poussiere de l'école. Aucun voyageur n'auroit vu avec plus de profit les trésors de l'antiquité & les chefs-d'œuvres des modernes. Je sais que la plupart de nos seigneurs allemands, ainsi que ceux d'autres pays quittent Rome sans avoir connu le vrai beau & le sublime de l'art, & sans avoir formé leur goût, par la vue des grands modeles.

Je prie V. E. de pardonner la liberté

avec laquelle j'ose écrire à un grand homme & à mon maître. Les dernieres paroles qu'elle daigna m'adresser à Dahlen, où elle me montra tant de bonté, m'enhardissent à lui dire ce que je pense, sans trop mesurer mon style.

Les grands malheurs qui affligent notre patrie me causent beaucoup de chagrin; mais ils n'ont pas encore troublé ma tranquillité extérieure à Rome. Je plains le pauvre pays; mais mon ami & mon protecteur, qui tient sa parole, a soin de moi, & au moment où je m'y attendois le moins, j'ai vu arriver de nouveaux secours. J'ai reçu il y a quelques semaines la troisieme lettre de change de cent écus. Je compte employer le reste de cet argent à aller au mois de Mars à Naples, & si j'ai le bonheur de recevoir encore quelque argent, j'irai alors à Florence; voyage auquel M. de Stosch, qui est devenu mon grand ami, m'invite beaucoup; je crois même qu'il m'offrira sa table.

Dans l'incertitude où je me trouvois, il y a quelque tems, je fis offrir mes services au cardinal Archinto, secrétaire d'Etat; ce prélat m'en témoigna beaucoup de satisfaction, & me proposa un logement dans son grand palais de la chan-

cellerie, qu'il doit occuper après la mort du pape, & où il fera alors placer ſa bibliothéque. Mais comme j'attendois quelque ſervice plus important du pouvoir qu'il a, plus que tout autre, dans le ſacré collége, & que je jouiſſois depuis quelque tems d'un logement & de toutes les commodités poſſibles, ſans qu'il m'en coutât rien, je retirai doucement ma parole; & l'état incertain où ſe trouvoit le pape, donna à ma conduite une apparence moins défavorable. Je n'eus cependant pas plutôt reçu mon argent que je demandai moi-même à occuper l'appartement qu'il m'avoit offert; quoique je me priváſſe par-là de grands avantages, puiſque je n'avois pas eu juſqu'alors beſoin de penſer à ma table. J'ai donc ſoin des livres de ce cardinal & je me trouve libre ſans être à charge à perſonne. Tout eſt à bon marché à Rome, excepté ce qui regarde l'habillement.

Nous aurons ſans doute un conclave au printems prochain. Il eſt bien vrai que le pape ſe trouve un peu mieux, mais il ne peut plus vivre long-tems. On bâtit déja au conclave pour les cardinaux, & le pape deſire d'en voir les préparatifs. S. S. ne peut faire aucun bien à ſes neveux, car le cardinal V***. n'a rien laiſſé;

c'eſt ce qui fait qu'il eſt haï de tous les Romains. Mais le cardinal Archinto gouverne les affaires comme un parfaitement honnête homme, & ſe voit aimé de tout le monde. Je me ſuis beaucoup réjoui d'avoir trouvé dans ſes livres l'*Hiſtoire de l'Empire* de V. E.: daigne le ciel nous accorder que ſa muſe continue un ſi grand ouvrage! Je ſuis, &c.

LETTRE X.

Au même.

Rome, le 12 Mai 1757.

LA gracieuſe réponſe de V. E. m'a été envoyée le premier de ce mois par le cardinal. Il ſe trouvoit alors à ſon hermitage de Fraſcati, ce qui a été cauſe que j'ai reçu cette lettre ſi tard. Le cardinal m'a donné auſſi à lire la lettre que V. E. lui a écrite; & comme après avoir dîné chez S. E., nous avons fait enſemble un tour dans ſa voiture, nous ne nous ſommes entretenus que de la perſonne de V. E. & de ſa magnifique bibliothéque. Ce cardinal m'a donné pour V. E., le grand ouvrage du pape *de Synodo diœceſana*, en grand papier in-folio, bien relié & tiré

de sa bibliothéque ; avec la nouvelle édition de son *Actor. Apost. Helvet.* Il m'a conduit ensuite chez moi avec ces livres. Je lui fis comprendre que V. E. s'étoit informée des ouvrages du pape ; sur quoi S. E. s'offrit de saisir le premier moment, comme il s'exprima, où Sa sainteté seroit d'humeur à obliger, pour les lui demander en présent pour la bibliothéque de Nöthenitz. C'est en général un excellent homme, & un ami sincere de la vérité. Un seul exemple suffira pour vous faire connoître son caractere. Je ne fais aucune difficulté d'écrire ceci à V. E., parce que la chose est vraie, & que j'ai la plus grande vénération pour ce prélat. En sortant nous rencontrâmes un cardinal dans sa voiture. „ Connoissez-vous cet „ homme, me demanda-t-il ? — Oui, „ de vue, lui répondis-je. Monsieur, „ continua S. E., il faut apprendre à „ connoître les gens à fond. Ce cardinal „ est un misérable..... &c..... N'est-„ il pas vrai, Monsieur, que ce discours „ vous surprend ? C'est ainsi qu'on parle „ à Rome, ajouta-t-il, le seul endroit „ au monde où il soit permis d'exprimer „ si librement sa pensée ; comme je puis „ l'assurer avec certitude, parce que j'ai „ passé quelque tems dans toutes les ré-

„ publiques de l'Europe. Votre Emi-
„ nence, répondis-je, oublie pour le
„ moment la sainte inquisition. Ne m'en
„ parlez pas, reprit-il. Mais vous de-
„ vez savoir, continua-t-il, qu'à moins
„ de dresser une chaise dans la place d'Es-
„ pagne à Rome, pour y enseigner pu-
„ bliquement que le pape est l'Antechrist,
„ on n'a rien à craindre ici de ce tribu-
„ nal. Pour le reste on peut dire ce qu'on
„ juge à propos sans être inquiété par qui
„ que ce soit. Les tems de Pie V ne sont
„ plus, & l'esprit de la tolérance chré-
„ tienne est devenu plus général ici". —
Si ce prélat avoit plus d'ambition qu'il n'en a, on ne doute point qu'il ne parvint un jour au pontificat, étant généralement craint & estimé. Je le desire beaucoup; car quoiqu'il m'ait d'abord reçu avec beaucoup de froideur, je me vois maintenant assuré de sa protection; & je pourrois me flatter de grands avantages, s'il rempliſſoit la premiere dignité de l'église. L'estime qu'il me témoigne, a un peu intrigué le cardinal A. Je travaille pour lui sans exiger aucun salaire, & dans la ferme résolution de ne rien accepter qu'à la derniere nécessité. Je ne me fais jamais voir dans son antichambre; & comme il m'y fit attendre pendant quel-

ques heures, il y a environ quatre mois, je commençai à faire une grande mercuriale. J'étois, disois-je, un homme qui savoit apprécier le seul bien dont les êtres raisonnables fussent maîtres, c'est-à-dire le tems; & qu'il étoit indigne de moi de compter ainsi les carreaux de l'antichambre; tandis que j'étois peut-être la seule personne qui ne demandât rien au cardinal A. oui, le seul qui n'acceptât rien de lui. Le cardinal parut enfin, & me demanda si j'avois quelque chose de particulier à lui dire? Rien, répondis-je. S. E. resta un moment pensif, & comme elle vit que je ne voulois rien ajouter, elle continua son chemin. Pourquoi n'avez-vous pas parlé maintenant, me demanderent des abbés & d'autres personnes de cette espece? Je leur répondis, que la maniere d'interroger du cardinal ne m'avoit pas donné envie d'en dire davantage. Mais je m'apperçois que j'abuse de la patience de V. E. en l'entretenant de ces bagatelles; ce n'est que pour lui faire connoître que je n'ai pas encore dégénéré. En attendant j'ai trouvé dans le cardinal un honnête homme, qui ne demande qu'à m'être utile, sans en trouver les moyens. Je mettrai toujours ma liberté à un très-haut prix à Rome.

Quoique le prince électoral m'offre de nouveau une lettre pour la reine de Sicile, & me demande ma derniere réſolution concernant mon voyage de Naples; je ne puis cependant pas encore le faire, parce que les moyens de ſubvenir aux frais me manquent. Je travaille à faire publier ici, ainſi qu'en Allemagne, un petit ouvrage, c'eſt-à-dire, un eſſai ſur l'Hiſtoire de l'art. Je crois qu'il eſt néceſſaire de commencer par là, parce que le traité de la reſtauration & de la réintégration des ouvrages des anciens, & ce que j'ai encore entre les mains, ſeroit ſans ce a inintelligible pour une grande partie des lecteurs. Ces recherches ſur l'art des anciens, qui offrent un champ encore inculte, ne me permettent pas de jouir des tréſors, après leſquels les ſavans étrangers ſoupirent tant. J'ai à ma diſpoſition tout ce qui ſe trouve au Vatican, & je n'ai qu'a demander la clef des manuſcrits des jéſuites pour l'obtenir. Je vais faire connoître à V. E. un livre qui n'eſt peut-être pas connu en Allemagne, & qu'on regarde ici comme le plus rare après le *Chriſtianiſmo* de *Servet*; (1) ſavoir:

(1) Le titre de ce livre de Servet eſt: *Chriſtianiſmi Reſtitutio*, &c. 1553 in-8°. Ce livre

l'*Architettura Militare* de Franc Marchi (1).

est très-rare ; & c'est le même qui fut brûlé publiquement à Geneve avec Servet. Mosheim, qui dans son *Historia Serveti* a discuté cette affaire avec la plus grande impartialité, a aussi porté un jugement équitable sur ce livre.

N. de M. D.

(1) Ce livre est à tous égards fort curieux ; mais il n'étoit pas aussi inconnu en Allemagne que le croyoit M. Winckelmann ; du moins y en avoit-il un exemplaire dans la bibliothéque électorale de Dresde. Il a été imprimé à *Brescia* en 1599, grand in-folio, avec beaucoup de planches. Pour savoir s'il y avoit d'autres éditions de ce précieux livre, je consultai *P. Orlandi, Scrittori Bolog. & Haym, Notizia de' libri. rari.* Le premier en indique une édition de 1577, dont Hayn parle aussi, de même que d'une autre de 1600, toutes deux faites à Venise. Mais il n'est point parlé dans ces deux auteurs de la nôtre de 1599 à Brescia, dont il est fait mention dans le *Catalogo Bibliothecæ Barberinæ*. Je fus étonné qu'un livre dont il y a eu trois éditions, pût être aussi rare ; & je fus plus surpris encore de ce que Vauban eût pu trouver le moyen de les acheter toutes les trois. Cela me fit penser, ou que les indications d'Orlandi & de Hayn devoient être fausses, ou bien que Vauban n'avoit pas connu les trois différentes éditions. J'ouvris encore Fontanini, chez qui je trouvai aussi l'édition de Venise, & j'appris en même-tems qu'il y avoit encore d'autres édi-

Il n'y en a que deux exemplaires à Rome, dont le Vatican en poſſéde un, qui lui a été légué, il y a quelques années. On dit que Vauban a pris ce qu'il a fait de mieux dans cet ouvrage, & qu'il en faiſoit acheter tous les exemplaires qu'il pouvoit trouver. On en a offert un pour cinquante ducats au cardinal Paſſionei.

Le digne cardinal Alexandre Albani, aura ſans doute une grande prépondérance au prochain conclave, mais qui ne ſe tiendra pas encore de ſi-tôt. Je deſire beaucoup ce changement, parce que ce

---

tions de ce livre, mais moins eſtimées. Enfin Apoſtolo Zeno, l'éditeur le plus moderne & le plus ſavant de ce livre, a éclairci tous mes doutes & juſtifié mes ſoupçons contre Orlandi & Hayn. Dans une note ſavante *page 396 ſiqq.* il dit expreſſément, qu'Orlandi & Hayn ſe ſont trompés & qu'il n'y a de cet ouvrage admirable qu'une ſeule édition, ſavoir celle de Breſcia 1599, qui contient & le texte & les planches. Il indique en même-tems la raiſon, pourquoi on a fauſſement cru qu'il y en avoit pluſieurs éditions, qui eſt, que quelques années auparavant on avoit vendu les planches ſeules ſans le texte. On peut trouver à la page indiquée, ce que *Zeno* dit de la rareté de ce livre, & de l'adreſſe qu'ont eue quelques ingenieurs françois de s'attribuer le travail du ſavant Bolonois. N. de M. D.

cardinal veut être mon protecteur. En attendant on ne manque pas de moyens de m'être utile. Il y a ici un nombre infini de pensions pour les nouveaux convertis, qui la plupart sont données à des personnes qui en sont indignes. Leo Allarius est toujours pour moi un exemple qui me décourage beaucoup. Il est peu connu, quoiqu'il faudroit qu'il le fût généralement, pour faire sentir l'ingratitude que les plus illustres savans ont éprouvée de leur siecle, que ce grand homme est parvenu à l'âge de soixante quinze ans à n'avoir que sept écus de pension, quoique admiré de Rome & du monde entier. C'est à cet âge aussi qu'on lui donna seulement la place de *Custode* du Vatican. J'ai appris ces détails & plusieurs autres plus circonstanciés dans les lettres écrites de sa propre main, qui n'ont pas encore été imprimées.

J'en reviens à ce qui me regarde personnellement, car il faut que je dise tout à mon généreux bienfaiteur. Je ne pourrai pas être plus long-tems à la charge du pere confesseur, qui jusqu'à présent m'a prêté si amicalement du secours. Je desire cependant beaucoup pouvoir rester à Rome, jusqu'à ce qu'il arrive quelque changement dans le gouvernement, auquel mes amis me renvoyent. Si alors on ne

penſe pas à moi, j'ai réſolu de me mettre dans quelque ordre inſtruit, où l'on me diſpenſe des offices du chœur, pour goûter le repos & n'avoir plus beſoin de qui que ce ſoit; car la malheureuſe guerre de Saxe ne me permet plus de rien eſpérer de ce côté là.

Je garderai chez moi le préſent du cardinal, en attendant la bonne humeur du pape. J'y joindrai alors la ſavante édition du *Chriſoſtomi*, *de Sacerdotio* de mon ami, Mſg. Giacomelli, pour en diſpoſer ſuivant les ordres de V. E. Je ſuis, &c.

A M. FRANKEN.

LETTRE I.

Rome, le 7 Décembre 1755.

JOIE & ſanté à mon ami! Après un voyage de deux mois, je ſuis arrivé à Rome le 18 Novembre joyeux & en bonne ſanté. La partie la plus agréable de mon voyage a été dans le Tyrol, & dans le canton de Baviere que j'ai eu à traverſer depuis Augsbourg. J'ai été plus content dans un village ſitué au milieu des montagnes couvertes de neige, que dans l'Italie même. On n'a rien vu de ſingulier & d'étonnant,

quand on n'a pas vu ce pays avec l'œil obſervateur dont je l'ai conſidéré. On trouve ſur les plus hautes montagnes des chemins auſſi commodes que dans une chambre. Les payſans du Tyrol, armés de marteaux de fer, abattent les pierres de taille pour les réduire en gravier. Toutes les demi-lieues on trouve au pied des montagnes d'une beauté agreſte, de grandes auberges, même dans les endroits où il n'y a point de village, où regnent la propreté & l'abondance. Les lits ne manquent nulle part, & l'on eſt par-tout ſervi en argenterie. Nous nous ſommes quelquefois trouvés vingt perſonnes à table ſans que les couverts manquaſſent. Mais à peine eſt-on entré dans le Trentin, que la malpropreté & la miſere ſuccédent à ces commodités. Il y a néanmoins partout de belles perſonnes, & toutes les filles que j'ai vues à Bolſano étoient jolies, je puis même dire belles. Dans le Trentin & en entrant ſur le territoire de Veniſe, les chemins dans les montagnes ſont ſi mauvais, que nous avons mis un jour entier pour faire deux milles d'Allemagne.

Veniſe eſt une ville dont l'aſpect étonne au premier abord, mais cette ſurpriſe ceſſe bientôt. Les plus belles maiſons ſont

pour la plupart situées sur le grand canal, & il faut prendre une gondole pour les voir. Les autres rues sont, en général, si étroites, qu'on ne peut y marcher que deux ou tout au plus trois personnes de front; & les maisons sont hautes, mais fort mal bâties. Le climat de Venise me parut trop froid, ce qui me fit quitter cette ville plutôt que je ne me l'étois proposé. Je n'ai pas vu la bibliothéque de S. Marc. Zanetti étoit à la campagne. Il y a à Venise quelques églises qui sont plus belles que celles de Rome. On n'en voit aucune a Rome dont le portail soit de marbre, comme on en remarque à Venise. Les églises de Rome ne sont pas non plus si riches en tableaux. J'étois logé *allo scudo di Francia*, où le margrave de Bareith avoit resté, & qui passe pour la plus grande auberge de la ville. L'hôte est Allemand. Je n'ai quitté Bologne qu'à regret. J'ai resté cinq jours dans la maison de M. Bianconi; mais j'ai été obligé de profiter d'une occasion favorable. Tout étoit encore verd jusqu'à Bologne, & les orangers étoient même en fleurs dans les jardins. J'y ai vu deux belles bibliothéques: celle de S. Salvador qui est un trésor d'anciens manuscrits, parmi lesquels se trouve le *Codex Lactantii* qui a plus de

1200 ans. L'autre eſt celle du couvent des Franciſcains, mais qui ne conſiſte qu'en livres imprimés. De Bologne j'ai pris par Ancone & par Lorette, & j'ai reſté onze jours en voyage, que j'ai paſſés avec beaucoup d'agrément. Il étoit ſeulement dommage que mon compagnon de voyage, bourgeois de Bologne, ne parlât que ſon patois que je ne pouvois comprendre. J'ai plus dormi que veillé pendant toute la route. Il faut ſavoir ſurmonter toute eſpece de dégoût quand on voyage dans ce pays. Les derniers jours nous marchâmes preſque toujours cinq voitures de compagnie, de ſorte que nous nous trouvions le ſoir quatorze perſonnes à table. Il y avoit dans la compagnie un Carme de Bohême, qui jouoit fort bien du violon, de ſorte que nous danſions quand le vin étoit bon. En approchant de la campagne de Rome, nous nous apperçumes de la mauvaiſe qualité de l'air. Deux perſonnes de la compagnie eurent la bouche tellement enflée pendant la nuit & ſouffrirent tant, qu'elles furent obligées de garder le viſage emmailloté pendant toute la matinée. A trente & quelques lieues d'Italie (dont cinq ou ſix font le mille d'Allemagne) de Rome, où commence la *Via Conſularis Flamina*, cette belle ſcene ſe

change en un triſte ſpectacle. C'eſt un véritable déſert où l'on voit à peine un arbre. Par-ci par-là quelques ſarmens de vigne ſe trainent ſpontanément ſur les champs; mais on n'apperçoit pas un ſeul habitant. Cette ſolitude dure juſqu'à ce qu'on arrive aux maiſons de campagne de Rome. On m'a ſaiſi pluſieurs livres à la douane de cette ville, qu'on m'a néanmoins rendu quelques jours après, aux Œuvres de Voltaire près, que je n'ai pas encore de retour: je ne crains cependant rien; mais je ne veux avoir aucune obligation au gouverneur de Rome.

Mon plus grand bonheur eſt d'avoir été chargé d'une lettre pour M. Mengs, qui m'a rendu & qui me rend encore tous les ſervices d'un vrai ami. Sa maiſon me ſert d'azile, & je ne ſuis nulle part plus content que chez lui. Je me vois libre juſqu'à préſent, & j'eſpére de reſter libre. Je ſuis toujours habillé de même, & je vis en artiſte; je paſſe même pour tel dans les endroits où l'on permet aux jeunes artiſtes d'étudier, tel que le Capitole, où eſt le vrai tréſor des antiquités de Rome en ſtatues, ſarcophages, buſtes, inſcriptions, &c.; & l'on peut y paſſer en toute liberté la journée. On va par-tout à Rome ſans cérémonie, car c'eſt la mode. Je

ne dîne qu'avec des artiſtes françois & allemands, mais je regrette beaucoup la cuiſine allemande. Le matin & l'après midi on ſe rend dans un café public où la taſſe de café ſe vend ſix pfenning de Saxe. On peut facilement ſe paſſer de feu ici, & mes fenêtres ſont ouvertes toute la journée; mais comme je ne dors pas bien & que je me leve de bonne heure, je fais du feu & prends mon thé.

Quoique je ne faſſe que parcourir Rome depuis quinze jours que j'y ſuis, je n'ai pas encore vu la moitié de ce qu'il y a à voir, & entr'autres aucune bibliothéque. Comme le tems eſt toujours à la pluie ici pendant l'hiver on ne ſort qu'avec un grand parapluie, qu'on porte même ſous le bras quand il fait beau.

L'expérience m'a appris qu'on ne raiſonne que fort mal des ouvrages des anciens d'après les livres; & je me ſuis déja apperçu de pluſieurs erreurs que j'ai commiſes. Je déſirerois d'entendre un jugement impartial ſur mes deux ouvrages qui ont été publiés, à ce que je crois. Je n'ai reçu aucune lettre depuis que je ſuis parti de Dreſde. J'ai vu le pape; j'avois preſque oublié de vous dire cette

nouvelle importante. Je ſuis pour la vie.

Votre fidele ami
WINCKELMANN.

Pittore Saſſone di nazione,

Comme il eſt dit dans la permiſſion que j'ai obtenue pour voir le Capitole.

LETTRE II.

Au même,

Rome, le 29 Janvier 1756.

VOUS avez ſans doute reçu la premiere lettre que je vous ai écrite de Rome. Elle eſt partie, autant que je m'en ſouviens, ſous l'enveloppe de M. Bianconi. Il y a environ huit jours que j'ai reçu une ſeule lettre du pere confeſſeur (le pere Rauch), datée du 15 Décembre. J'étois fort inquiet avant la réception de cette lettre, dans laquelle on me promet de pourvoir à mon entretien. Mais j'aurois deſiré recevoir en même-tems des nouvelles & de vous & de notre cher Oëſer. J'eſpérois qu'on m'auroit envoyé auſſi quelques exemplaires de mes ouvrages;

je crains fort maintenant de ne pas obtenir l'approbation du public. J'aurois peut-être mieux fait de ne plus écrire. Je tâcherai néanmoins de réparer cela par un autre ouvrage auquel je travaille actuellement, & qui n'eſt qu'un eſſai d'un grand ouvrage que M. Mengs & moi avons projetté de faire enſemble. Je n'ai pas encore trouvé de bibliothéque plus utile à mes recherches que celle du palais Corſini raſſemblée par le pape Benoit XIII; il eſt fâcheux ſeulement que j'aye trois quarts de lieue à faire pour y aller, & autant pour revenir. Elle eſt dans la maiſon où a demeuré autrefois la reine Chriſtine. Il n'y a ici aucune bibliothéque publique qui approche de celle de M. le comte de Bünau; & il me paroît fort dur de ne pouvoir demander qu'un ſeul livre à la fois, parce que toutes les armoires ſont fermées avec des portes de fil d'archal. Je devois cependant être content, parce que je n'eſpérois pas trouver mieux ailleurs (car je n'ai pas encore vu la bibliothéque Impériale ni celle de Barberini); lorſque par une lettre de M. Bianconi je fis la connoiſſance du premier médecin du pape. Ce digne vieillard (M. Laurenti) me fit ſavoir, ſans que je m'y attendiſſe, qu'il m'avoit obtenu une audience du Saint

pere. Il y a douze jours qu'elle a eu lieu. Sa Sainteté m'assura de sa protection, & promit de favoriser toutes mes recherches. Elle me dispensa de lui baiser le pied. J'ai cherché à profiter de cette bonne disposition, en priant M. Laurenti de me faire avoir l'entrée de la bibliothéque des manuscrits au Vatican; ce qu'il m'a fait espérer. Cet événement a donné une nouvelle tournure à mes affaires. On doit me ménager, parce qu'on ignore ce qui s'est passé à mon audience, & ce que Sa Sainteté a pu me promettre. Quoique je me fusse déclaré contre toute espece d'engagement, j'ai permis néanmoins qu'on me présentât au cardinal Passionei, qui m'a reçu avec une politesse extraordinaire. Il m'a conduit lui-même dans sa bibliothéque; & comme un abbé qui y écrivoit vouloit ôter son chapeau, & que le cardinal refusa de s'avancer avant qu'il ne se fut couvert; S. E. me dit qu'on devoit bannir tous complimens de la république des lettres; & pour mieux me prouver cette liberté, il parla long-tems avec le jeune homme sans que celui-ci osât toucher à son chapeau. Il faut que vous sachiez, mon cher ami, qu'il est d'usage ici de se couvrir, même dans la chambre de ceux à qui l'on rend visite,

Ce cardinal m'a accordé pleine liberté dans ſa bibliothéque, où rien n'eſt fermé, & j'y ſuis autant à mon aiſe qu'à Nöthenitz même. Elle n'eſt pas fort éloignée de mon appartement, & ſe trouve ouverte tous les matins depuis neuf heures juſqu'à midi. C'eſt un abbé françois qui en eſt bibliothécaire. Le cardinal ne paroît point aimer les Romains. —— Il me montra un catalogue commencé de ſes manuſcrits, qu'il avoit fait faire par un pere des écoles pieuſes qui eſt actuellement à Naples, & cet ouvrage m'étoit deſtiné : mais je crains les Grecs, dit Hector. La bibliothéque de S. E. paroît auſſi conſidérable que celle de Nöthenitz, & elle ne lui céde en rien pour la beauté des reliures qui ont été faites en France. L'arrangement & la diſpoſition ſont les mêmes que dans la bibliothéque de M. le comte de Bünau. Le cardinal n'a ceſſé de me parler de ſon catalogue, dont il a les quatre premiers volumes, & il a été charmé d'apprendre qu'il y en ait de nouveau paru deux volumes. J'eſpére maintenant obtenir l'entrée aux tréſors du Vatican, mais je n'ai pas encore le tems d'en jouir. Je ſuis de nouveau à l'attache ici comme je l'étois à Dreſde ; & je ne prends ordinairement que le dimanche pour voir Rome. Je le

fais dans la compagnie de quelques artiſtes françois & allemands, avec qui je viſite preſque toujours deux galeries. Il a entr'autres un certain M. Harper, payſagiſte de Berlin, qui eſt depuis environ trois ans à Rome, & en qui j'ai trouvé un bon ami. Je paſſe, pour ainſi dire, toute la journée chez M. Mengs; je dine du moins chez lui tous les jours maigres. Je ne prends le café que dans ſa maiſon, & j'ai même mes livres & mes ouvrages dans ſa chambre.

Mon ouvrage (1) a été traduit à Paris, & doit paroître dans le *Journal Etranger*, s'il n'y eſt déja. M. Wille, graveur du roi, vient d'écrire à une perſonne de ma connoiſſance pour s'informer à lui d'un ſavant appellé Winckelmann; en lui diſant qu'il a part à cette traduction, dont le manuſcrit a mérité l'approbation de toutes les perſonnes qui l'ont lu. Je lui ai écrit pour le prier de faire imprimer cet ouvrage ſéparément, afin de le faire connoître ici.

Je dois vous dire auſſi que'que choſe du tems. L'hiver eſt ici fort doux, &

(1) Réflexions ſur l'imitation des ouvrages des Grecs, &c.

l'on croiroit être au printems. Je n'ai encore apperçu de la neige que sur les montagnes du côté de Naples. Il a gelé un peu pendant deux nuits, mais vers le midi il fait si chaud qu'on sue. On voit dans plusieurs jardins les oranges pendues aux arbres. C'est vers le milieu de Février que les fleurs commencent ordinairement à paroître ici. Tous les jardins sont remplis de lauriers, d'orangers, de cyprès, &c. On a du bon vin à 5 bajocchi ou 18 pfenning la mesure. Il y a un certain vin qui croit dans les environs de Genzano, qui a un goût & un parfum d'ambre & d'herbes aromatiques, dont les deux mesures de Saxe se vendent à peu-près 15 bajocchi. Ce qui me fait le plus de plaisir ce sont les broccoli, qui sont une espece de choux rouges quant à la couleur, mais la plante en ressemble au chou-fleur. On les mange bouillis avec de l'huile & du vinaigre. Une autre fois je vous en dirai davantage.

LETTRE III.

Au même.

Rome, le 20 Mars 1756.

J'AI formé le plan d'un grand ouvrage sur le goût des artistes Grecs. Comme ce travail demandera quelques années, & que je devrai relire de nouveau plusieurs anciens auteurs, ce que j'ai déja commencé à faire par Pausanias. J'essayerai d'abord par un volume, pour parler des statues du Belvedere. Le commencement en est déja fait. Cet ouvrage m'occupe tellement, que j'y pense par-tout où je suis. J'ai payé, comme il est d'usage, une certaine somme d'argent, pour voir, quand je le voudrois, l'Apollon, le Laocoon, &c., afin de donner plus d'essor à mon esprit, par la vue de ces ouvrages. Le Belvedere est à un grand quart de lieue de ma maison. Je ne pourrai néanmoins en tirer aucun résultat certain, avant d'avoir fait le voyage de Naples; car ce ne sera sans doute que par la comparaison des monumens d'Herculanum, que je pourrai déterminer le tems auquel ces statues ont été faites. Les occupations que

je me suis données, sont cause que je passe de nouveau mon tems dans des méditations solitaires, & que je dois me priver de toute société. La description de l'Apollon demande le style le plus sublime, & une élévation d'esprit au-dessus de tout ce qui tient à l'homme. Il est impossible de vous dire quelle sensation produit la vue de cet ouvrage. Je n'aurois jamais pensé à écrire sur rien, si M. Mengs & d'autres amis ne m'y eussent engagé; je ne l'ai même fait d'abord qu'avec répugnance. D'ailleurs il n'est pas possible de voir les choses d'un œil attentif à Rome, quand on ne pense qu'à s'instruire soi-même. Je parlerai entr'autres dans la préface de cet ouvrage, du sort qu'ont eu ces statues dans le saccagement de Rome. On trouve dans un petit dialogue de Lud. Docle, qu'en 1527 les soldats firent du feu dans la loge de Raphael, ce qui a gâté beaucoup de choses. Je vous prie de remarquer pour moi, par occasion, dans les livres qui parlent de la prise de Rome en 1527, ce qui y est dit de ces statues & du dégat causé au Belvedere, nommé alors *il Torre di Vento.* Je ne puis pour le moment vous parler de littérature. Je ne connois, pour ainsi dire, personne, & mon peu de facilité à parler

me retient. Je perds ſans cela beaucoup de tems, ſi c'eſt le perdre que de ne pas l'employer à mon objet principal. Il m'échappe ſouvent de petits détails, ou bien après les avoir obſervés, il me vient quelque doute qui ne me permet pas d'être tranquille avant de m'en être éclairci de nouveau.

Pour voir une ville ou un palais il en coute toujours juſqu'à douze gros; il faut donc que je profite de certaines occaſions. Je pourrois remplir ſans peine pluſieurs feuilles de ce que j'ai obſervé en général à Rome; mais je veux conſerver cela juſqu'à ce que j'aie fait, s'il eſt poſſible, quelque choſe qui ſoit digne de la poſtérité: j'y péſerai tous mes termes.

LETTRE IV.

Au même.

Rome, le 5 Mai 1756.

Il faut que je cherche à me mettre ſur un pied à ne plus dépendre de perſonne à l'avenir, & à ne vivre que du fruit de mon travail: j'ai formé pour cela différens plans. Je vois bien qu'on ne peut écrire ſur les ouvrages des anciens ſans

avoir été à Rome, & sans avoir l'esprit libre de tout autre objet. C'est un bonheur dont je jouis, grace à mon unique bienfaiteur; les espérances que d'autres m'ont données de leur protection, & de me nommer leur agent, n'ont été que pures fanfaronades italiennes. — Le cardinal Passionei, m'a demandé des nouvelles des deux derniers volumes de votre catalogue. Il m'est indifférent par quelle voie il les obtienne. Vous seriez étonné de la différence qu'il y a entre un cardinal & la plupart des..... allemands. Ceux-ci se gonflent d'orgueil comme la grenouille de la fable; tandis que je puis parler à celui-là le chapeau sur la tête. C'est le plus aimable homme du monde; bien entendu néanmoins qu'il faut être libre.

Nous sommes maintenant dans la saison d'aller voir les jardins de Rome & des environs. Mon ami! je ne puis vous exprimer combien la nature est belle ici. On s'y promene à l'ombre des forêts de laurier, dans des allées de grands ciprès & sous des berceaux d'orangers, qui ont plus d'un quart de lieue de long dans quelques villes, particuliérement dans la ville Borgheſe. Plus on apprend à connoître Rome, plus on y trouve de beautés. Je ne cesse de faire des vœux de pouvoir

finir mes jours ici ; mais il faudroit en même tems que j'y trouvaſſe un ſort aſſuré, ou que je puſſe reſter toujours libre. En général un homme qui ne demande rien, ou qui n'oſe rien demander eſt mieux reçu à Rome que le prélat le plus hupé. Ecrivez-moi ſincerement, je vous prie, ce qu'on dit de mes ouvrages. J'ai toujours été dans la crainte, & j'y ſuis même encore ; car je n'ai pas eu aſſez de tems pour bien digerer mes idées. Je ne puis rien dire de certain de mon voyage à Naples avec M. Mengs. Si le grand tableau d'autel (1) eſt achevé dans deux mois d'ici, nous partirons alors au commencement de Juillet ; ſi non je devrai remettre ce voyage au mois de Novembre, à cauſe des dangers qu'on a à craindre de la chaleur. Il ne ſeroit pas prudent à moi d'y aller ſeul. Le plus grand bonheur dont je jouiſſe à Rome, eſt d'avoir fait la connoiſſance de M. Mengs.

(1) C'eſt le tableau d'autel qu'on voit à Dreſde, & qui eſt d'une beauté admirable.

LETTRE V.

Au même (1).

Rome, ce 23 Septembre 1756.

JE penſai aller à Naples vers la fin du mois prochain & y reſter juſqu'au printems; mais les triſtes ſituations de la Saxe ont dérangé tous mes deſſeins. Souvenez-vous des petites recherches touchant le Vatican & le Belvedere. Je marche à grands pas pour achever cet ouvrage où j'en ai beſoin. Le premier dont je vous ai donné quelque idée, a pris, ce me ſemble, la premiere forme, mais je veux le laiſſer meurir.

Nonum prematur in annum.

Le critique de Paris aura une réponſe, du côté où il le croit le moins. Naples m'en fournira les moyens.

Je fais toutes ſortes de découvertes. La ſemaine paſſée j'ai déterré des noms d'artiſtes Grecs ſur des ſtatues mêmes, qui ne ſont encore remarqués par perſonne.

---

(1) Cette lettre a été écrite en françois par M. *Winckelmann*.

LETTRE VI.

Au même.

Rome.

MON cher ami ! tout va bien à Rome au sommeil près. O ! que n'ai-je des aîles d'aigle pour aller passer deux mois avec vous. Que de choses n'aurois-je pas à vous dire ! que de choses n'entendriez-vous pas ! ce qui ne se trouve pas dans les livres, & ce que Richardson a ignoré. C'est encore le meilleur entre tous quoiqu'il ait beaucoup péché. Le petit ouvrage dont j'ai formé le plan à Rome (*De la restauration des anciennes statues*), a pris sa premiere forme. Je ne pourrai cependant y mettre la derniere main qu'après avoir été à Naples & à Florence. Mon ouvrage m'a procuré une correspondance très-amicale, avec le baron de Stosch, qui demeure à Florence ; & je suis plein d'impatience de voir cette ville. Ce voyage ne pourra néanmoins pas avoir lieu avant l'été prochain ; car il s'en faut de beaucoup que j'aie fini mon travail à Rome ; & je compte passer l'hiver à Naples. On a de nouveau trouvé beaucoup de statues, mais je n'en ai rien appris de parti-

culier. Plusieurs de mes connoissances & entr'autres un essaim entier de jeunes Anglois y ont été depuis peu ; mais il ne faut pas vous imaginer que les artistes voyent toujours bien les choses. Il y en a quelques-uns qui ont la vue bonne ; les autres sont aveugles comme des taupes. Il y a ici des premiers peintres de quelques princes d'Allemagne, qui tous ——.

J'ai déja reçu une lettre de recommandation pour le confesseur de la reine de Sicile, & cette lettre étoit accompagnée d'une lettre de change de cent écus. Je vous mande ceci pour que vous preniez part à ma joie. Je me suis donné quelques livres, tels que le *Franc. Junius*, *de Pictura Veterum. Item*: *Scholia græca in VII. Euripidis Tragœdiæ*, *Basil. Per Jo. Heruagium*, 1544, 8, qui ne se trouve sans doute point dans votre bibliothéque. *Aeschyli*, *Trag. per Turnebum*, *Paris. Xiphilinus*, & un *Aristophanes sine ver.. lat. Comed. XI*, *ex Offic. Plantin. apud Raphelenq.* 1600. *in*-12. qui n'est pas non plus à Nöthenitz. Tout ce qui regarde la littérature grecque est couvert de ténebres à Rome. On m'avoit beaucoup parlé d'un jésuite françois ; mais en m'entretenant avec lui, j'ai trouvé que c'est un pauvre ignorant. Cette na-

tion n'eſt pas du tout faite pour s'appliquer au ſolide. Les rues & les places publiques ſont toute la journée remplies d'abbés qui s'amuſent à voir les paſſans. Il y en a par centaines, déguenillés & preſque nuds. Cela eſt cauſe que j'ai cherché à me diſtinguer de cette foule par mes habits.

Vous n'avez donc rien trouvé pour moi? Je le crois bien. Quel eſt l'écrivain qui ſe ſoit jamais inquieté d'anciennes ſtatues? On s'eſt encore plutôt occupé d'inſcriptions; les plus rares ſont celles qui ont été imprimées, elles ont été briſées & employées pour bâtir. J'en citerai par occaſion quelques-unes qui offrent des particularités intéreſſantes, & qui ne ſont plus à Rome. Un certain *Reſtauratore di ſtatue* (1) en a acheté plus de cent, qu'on a trouvées dans une cave;

(1) C'eſt probablement M. Cavaceppi ſculpteur Romain, avec lequel M. Winckelmann entreprit quelques années après ſon malheureux voyage pour l'Allemagne, & qui dans la ſuite a publié un magnifique ouvrage intitulé: *Raccolta d'antiche Statue, Buſti, Baſſirilievi ed altre Sculpture, reſtaurate da Bartolomeo Cavaceppi, Scultore Romano, in Roma, Vol. I* 1768. *Vol. II* 1769. *fol. con figure.* N. de M. D.

mais ce ne sont que des inscriptions de famille, qui d'ailleurs n'ont rien d'intéressant pour l'antiquité. Je ne puis rien faire de plus de cette nature ; car personne ne peut parvenir à voir les manuscrits du Vatican qui n'ont pas encore été publiés. On n'y voit que des armoires fermées. On parvient, à la vérité, à voir, & cela sans en avoir obligation à personne, quelques ouvrages rares, tels que le *Virgile*, &c. que tous les voyageurs ont cité. Le médailler, dont Venuti a donné la description, est mauvais. C'est une petite cassette de bois d'ébene ; ce qui joint à une chambre remplie de petites antiquailles, est tout ce qu'on montre. Il y a trop loin pour y aller étudier ; car il me faut une heure pour m'y rendre. On perd le courage à Rome par la chaleur qu'il y fait. Ce qu'il y a de meilleur, c'est qu'on n'a besoin d'aucune recommandation pour voir les trésors de cette ville ; on n'en est quitte que pour payer. Je fus ces jours derniers voir une statue dans un jardin ; aussi-tôt un des domestiques vint avec un balai pour en ôter les toiles d'araignée, & me demanda pour boire. Peu s'en est fallu que je n'aye trouvé, il y a deux mois, mon tombeau sous une ancienne statue. Je fus dans la villa Ludovise, où

l'on ne peut entrer sans une permission particuliere du prince. Je montai sur le piedestal d'une statue, pour voir de plus près le travail de la tête, croyant que cette statue étoit retenue par des fers, comme cela se pratique ordinairement. En descendant la statue tomba par terre & se brisa. Vous vous imaginez bien l'inquiétude où je dûs me trouver. Il n'étoit pas possible de m'en aller tout de suite, parce que j'avois dit au garde qu'en revenant je verrois la galerie, & qu'il eut soin de tout ouvrir. De quelle maniere que je m'y fusse pris, le soupçon ne pouvoit tomber que sur moi: il étoit d'ailleurs à craindre qu'un des ouvriers n'eût vu le malheur que je venois de faire, & qu'il ne vînt le dire pendant que je serois dans la galerie. Je fus donc obligé de chercher à fermer la bouche de cet homme, en lui donnant quelques ducats. Jamais je n'ai été dans de pareilles transes. Par bonheur pour moi, cette affaire n'a pas eu de suite. Je vous parlerai une autrefois de la villa Hadriani, qui a trois milles d'Italie de longueur. C'est une véritable merveille à voir. Les cent voutes où les gardes prétoriennes ont logé, sont en aussi bon état que si ces gardes ne faisoient que d'en sortir.

LETTRE VII.

Au même.

Rome, en Mars 1757.

COMME je dois répondre à Walther, je profite de cette occasion pour écrire quelques lignes à mon cher ami de Nöthenitz, avec qui j'ai passé tant de tems dans une longue & agréable solitude. Si, comme le prétendent les nouveaux faiseurs de contes, les hommes peuvent être visibles en deux différens endroits à la fois, ma figure doit certainement être présente à vos yeux. Au milieu des ruines des temples & du palais des Césars, je m'oublie moi-même quand je pense à Nöthenitz, & dans le Vatican même je desire d'être avec vous. Tu partagerois à présent, me dis-je, les malheurs de ta véritable patrie & de tes compatriotes, plaints du monde entier, & chez qui tu as goûté le bonheur. Je ne suis pas le seul qui pense ainsi, plus d'un Romain même, en qui coule encore un reste du sang de ses ancêtres, donneroit avec plaisir sa tête, si le sacrifice de la vie d'un homme pouvoit sauver une nation.

Mon ami & mon pere (le pere Rauch, confeſſeur du roi), qui tient ſa promeſſe, ne me laiſſe pas partager ici les malheurs de la Saxe; il me donne même l'aſſurance de ne pas m'abandonner, & le roi m'a fait promettre ſa bienveillance. Je ſais que c'eſt par ſes bontés que je puis voir ce beau pays, dont je jouirois mieux encore ſi je pouvois modérer le deſir que j'ai de m'inſtruire. Je me ſuis chargé de tant d'ouvrage que je me vois forcé de renoncer à pluſieurs amuſemens. Ce que j'avois voulu publier le premier eſt de nouveau tout bouleverſé; car je ſuis devenu extraordinairement craintif après les erreurs que j'ai commiſes. Comme je veux que mes ouvrages obtiennent auſſi des approbateurs à Rome, je traduits tout à fur & à meſure, & le fais corriger par des gens inſtruits. Outre mon premier traité *de la Reſtauration des ſtatues* & autres ouvrages des anciens, je travaille auſſi à une deſcription des ſtatues du Belvédere; mais je n'ai fait encore que l'ébaucher. J'ai réfléchi plus de trois mois à la deſcription poëtique du Torſe d'Apollonius, j'ai raſſemblé auſſi beaucoup de matériaux ſur les villa & les galeries de Rome; de ſorte que dans la ſuite je pourrai bien donner une deſcription de cette ville en forme

de lettres, car j'ai des anecdotes très-curieuses pour cela. Tout ce travail va néanmoins fort lentement, parce que je perds beaucoup de tems par les visites que je fais pour m'instruire dans la compagnie des savans ; mais sur-tout à cause que j'ai voulu relire tous les anciens auteurs grecs & autres ; tant pour l'ouvrage dont je vous ai déja parlé, que pour un autre plus considérable, savoir, une *Histoire de l'art* jusqu'aux tems modernes exclusivement. La collection de Junius n'est pas complette ; d'ailleurs comme cet écrivain n'avoit pas vu Rome & que l'art n'étoit pas son objet principal, il y a beaucoup de choses qu'il n'a pas comprises & d'autres dont il ne parle pas. Il y a, par exemple, un passage au commencement de Petrone : *Sed Ægyptiorum audacia tam magnæ artis compendiariam*, &c., que personne n'a pu éclaircir jusqu'à présent. Vous savez que Pierre Burmann a avoué son ignorance. Je crois que je pourrai en développer l'énigme par un bas-relief de la villa du cardinal Alexandre Albani. Dans la préface du premier volume je dirai beaucoup de choses qu'on n'a pas encore dites & qu'on ne s'est pas encore imaginé de dire. En lisant les auteurs anciens, j'ai soin de faire

en même-tems des remarques sur la langue ; parce que je me prépare à publier, avec une traduction, les discours de Libanius qui n'ont pas encore été imprimés, & dont les manuscrits se trouvent au Vatican & à la bibliothéque Barberini. A cela il faut joindre la lecture des meilleurs auteurs italiens, qu'il est absolument nécessaire que je connoisse à fond. J'ai donc fait un emploi de plusieurs années. Peu-à-peu je comparerai les passages qui concernent les arts avec les manuscrits du Vatican. Je connois l'abbé Mariani qui a écrit l'*Etruria Metropoli*. Il est du petit nombre des personnes qui savent le grec, & ce qu'on appelle ici *Scriptor græcus*, dont il y en a douze au Vatican pour les différentes langues. Je commencerai mon travail par collationner Pausanias. Suivant Montfaucon cet écrivain n'est point au Vatican ; mais il faut observer que ce pere a tout parcouru à la hâte, comme un vrai François, tant ici qu'ailleurs. Son *Antiquité expliquée* fourmille d'erreurs grossieres. J'en citerai quelques-unes dans mon premier ouvrage. Mais avant de finir l'un & de commencer l'autre, je dois avoir vu Naples, où je compte aller le samedi après Pâques ; non-seulement pour voir les antiquités,

mais pour faire la connoiſſance du plus ſavant homme de notre ſiecle dans la littérature grecque, ſavoir, le chanoine Mazocchi, âgé de quatre-vingt ans, dans la compagnie duquel je pourrai beaucoup m'inſtruire. Vous ſerez ſurpris lorſque vous verrez un jour ſon commentaire ſur deux tables de bronze en écriture dorique. Il n'a été imprimé de cet ouvrage que le premier volume; & le roi veut qu'il ne paroiſſe que lorſque le ſecond ſera achevé. Il n'y en a à Rome qu'un ſeul exemplaire que poſſéde le cardinal Spinelli, archevêque de Naples, que j'ai eu pendant quelques jours chez moi. Mazocchi prouve à Pauſanias, à Strabon & à Polybe qu'ils ſe ſont trompés.

Je demeure maintenant au palais de la chancellerie, où le cardinal Archinto m'a donné un appartement. Je n'ai voulu accepter que les quatre murs, les meubles ſont à moi, afin de reſter libre. J'ai pour cela quelque ſoin de ſes livres. Juſqu'ici j'avois vécu pendant quelques mois très-content avec un jeune ſculpteur danois; & comme je ne manquois pas d'occaſion d'emprunter des livres, je n'aurois pas changé de demeure, ſi je n'avois pas cherché à m'éloigner du quartier des étran-

gers, & d'être plus proche de deux de mes meilleurs amis. L'un, âgé de soixante-dix ans, est peintre, sculpteur & homme de lettres de beaucoup de savoir & d'expérience, & d'ailleurs un vieillard très-aimable. Cette gaieté n'est pas rare ici dans les personnes de cet âge, & le cardinal Passionei croit qu'il pourroit encore sauter par dessus une chaise. L'autre est sans contredit le plus profond savant qu'il y ait à Rome; c'est Mgr. Giacomelli, Toscan de nation, chanoine de St. Pierre & chapelain particulier du pape, grand mathématicien, physicien, poëte & grec, à qui je dois céder le pas dans cette partie. Un volume des mémoires sur les différends du pape avec la cour de Turin est de lui, & il s'est fait connoître ici par son édition du Promethée d'Eschyle, de l'Electre de Sophocle & de *St. Chrysostomi de Sacerdotio.* Il est le maître qui me lit & m'explique le Dante. J'ai fait la connoissance de ce dernier par le premier, & je vais voir ordinairement l'un le matin & l'autre le soir. Mais comme Giacomelli méprise les recherches sur les antiquités, de la maniere qu'elles ont été faites jusqu'à présent, j'ai pour consulter sur cette matiere deux autres personnes: un pere franciscain, vicaire de son ordre, nommé

Pierre Bianchi, qui poſſéde un grand médailler raſſemblé principalement en Egypte & en Aſie. L'autre eſt un prélat d'un grand ſavoir, Mgr. Baldani, de qui je dois la connoiſſance au cardinal Alexandre Albani, qui me veut beaucoup de bien ſur la recommandation de M. de Stoſch de Florence. C'eſt un de ces génies comme on en trouve tant en Italie, c'eſt-à-dire, qui n'ont aucune démangeaiſon d'écrire. Il eſt content qu'on ſache qu'il eſt en état de faire de grandes choſes, & n'a d'ailleurs aucun beſoin d'être auteur, ayant cent ducats à dépenſer par mois, avec la table & une voiture que lui donne le cardinal. Au reſte, je vais tantôt dans une bibliothéque, tantôt dans une autre, mais particuliérement dans celle du cardinal Paſſionei, où perſonne n'a plus de liberté que moi. Peu d'étrangers ont comme moi l'occaſion de voir & de jouir de Rome. Car quoi qu'il ſoit facile dans ce pays de faire la connoiſſance de perſonnes inſtruites, on n'obtient qu'avec beaucoup de peine d'eux cette amitié qui ſe communique ſans réſerve; & comme ils connoiſſent la ſupériorité dont jouit, ſans contredit, leur nation, ils ont une indifférence marquée pour tous les étrangers qui n'ont pas un mérite particulier.

Si je puis être appuyé dans la ſuite, Rome ſera pour moi un vrai paradis terreſtre, que je ne quitterai que les larmes à l'œil; c'eſt à quoi ma ſanté ne contribue pas peu, quand je ne mange pas trop, ce qui ne m'arrive que lorſque je dîne ſeul, parce qu'alors je ne me donne pas le tems de faire la maſtication néceſſaire. Les excès dans le boire, comme il m'arrive ſouvent d'en faire, me ſervent de médecine.

Le cardinal Albani eſt occupé à faire bâtir ſa villa qui paroît à tous les yeux un chef-d'œuvre de l'art. Que ne pouvez-vous le voir, ou que ne puis-je vous le dépeindre! Ce cardinal eſt le plus grand antiquaire qu'il y ait au monde; il produit au jour ce qui étoit enſeveli dans les ténebres, & le paye avec la généroſité digne d'un roi. Si nous obtenons pour pape un amateur des antiquités, nous découvrirons ſans doute par les ſoins de ce cardinal (qui ne peut parvenir au St. ſiege, parce qu'il n'eſt pas dans les ordres) des tréſors plus grands encore que ceux que nous poſſédons déja: car on connoît les endroits où il faudra fouiller.

Voulez vous lire quelque choſe de ſublime en poéſie italienne, procurez-vous les poéſies d'Alexandre Guidi, & liſez ſon Endimion & quelques autres de ſes ou-

vrages. On a déja publié neuf volumes du *Prodromo Ercolan*, de Bayardi, & un volume grand *in-folio* du catalogue de toutes les choſes qu'on y a découvertes. J'ai maintenant entre les mains un Plutarque avec les notes manuſcrites de Grotius, de la bibliothéque de la reine Chriſtine.

LETTRE VIII.

Au même.

Rome, le 4 Février 1758.

J'AI tardé à vous répondre, afin de pouvoir vous mander le tems précis de mon départ pour Naples, où je compte aller dans huit jours, c'eſt-à-dire, le premier ſamedi de Carême. Mon ami! ce voyage eſt pour moi une démarche de la plus grande importance, & de laquelle dépend peut-être mon bonheur, tant ici qu'à Naples. J'ai un grand avantage en ma faveur, c'eſt que j'y vais avec une certaine conſidération, qui m'y aura déja précédée. J'ai paſſé plus d'un an à Rome avant de pouvoir y parvenir. Les préparatifs de ce voyage me coutent déja près de cent écus, dépenſes que la con-

tinuation des libéralités du roi, & les bontés du cardinal m'ont mis en état de faire. J'aurai des lettres de recommandation qui me mettront, je crois, dans le cas de dîner dans les plus grandes maisons. Le prince électoral m'a déja recommandé pour la seconde fois à la reine. Je vous écrirai de Portici; car après avoir resté environ quinze jours à Naples, où je dois loger dans un couvent d'Augustins, je me rendrai à Portici, pour y étudier pendant quelques semaines les antiquités. J'ai la fortune pour moi, que le ciel daigne m'accorder l'intelligence! Peut-être s'offrira-t-il quelque chose pour moi à Naples.

Je vais maintenant vous parler de ma situation à Rome, sans choix, sans suite des matieres & sans craindre que vous m'accusiez de vanité. Comme je cherche mon bonheur dans la tranquillité & dans l'étude, je dois me croire heureux; car je jouis du repos & de toutes les occasions possibles que peut avoir un étranger pour s'instruire. Je suis dans le palais de la chancellerie au milieu de Rome, comme à la campagne; car ce bâtiment est si vaste qu'on n'entend rien du fracas de la ville, qui est aujourd'hui beaucoup plus grand que du tems de Juvenal, qu'il n'y

avoit pas des carroſſes. Tous les tréfors de la littérature & du ſavoir me ſont, pour ainſi dire, ouverts, à l'exception de la bibliothéque du Vatican. Car malgré toute la bonne volonté du cardinal Paſſionei, je ne puis parvenir à ce que je deſire, c'eſt-à-dire, à faire moi-même des recherches dans les manuſcrits. Si le pape ne ſe trouvoit pas dans un état qui fait craindre à chaque moment pour ſa vie, je pourrois obtenir cette faveur par le moyen du cardinal Archinto, qui me feroit donner un ordre de Sa Sainteté. Après la bibliothéque du cardinal Paſſionei, j'ai celle des jéſuites qui eſt extraordinairement nombreuſe, & où l'on me confie la clef de tous les manuſcrits. Elle eſt compoſée entr'autres de toute la bibliothéque d'Antoine Muret. Le pere Lazerri a publié trois volumes d'*Anecdotes* touchant cette bibliothéque. Le pere Contucci (1) de ce même couvent de jéſuites

(1) C'eſt de ce ſavant P. Contucci dont M. Winckelman a dit dans ſes *Monumenti Antichi, Vol. II, page* 50, qu'il eſt le véritable auteur d'un ouvrage intitulé: *Franc de' Ficoroni, Maſchere Sceniche e figure comiche de' antichi Romani, Rom.* 1736, *in*-4*to. & Latine, ebid.* 1750, *in*-4*to.* N. de M. D.

& directeur du *Muſeum Antiquitatum curioſorum artificialium*, &c., lequel eſt peut-être le plus grand qu'il y ait, eſt un de mes meilleurs amis. C'eſt un homme de ſoixante-dix ans, d'un grand ſavoir, mais qui, comme le plus grand nombre d'Italiens, a ſur les autres nations l'avantage de n'avoir pas la manie d'être auteur, & qui ſe contente de communiquer tout ce qu'il a & tout ce qu'il ſait. La connoiſſance de ce ſavant jéſuite ne m'eſt pas ſeulement avantageuſe, mais honorable; car il a, depuis pluſieurs années, tous les dimanches au ſoir, entrevue avec un certain prélat Baldani, qui paſſe pour être le plus grand eſprit qu'il y ait à Rome. Cela prouve beaucoup en ſa faveur. Leur entretien roule uniquement ſur les antiquités, & rien de ce qui ſe dit entr'eux n'a juſqu'ici tranſpiré en public. J'ai été admis depuis peu à leur converſation par un libre choix de ces prélats, qui m'ont dit: „ mon ami, vous ferez, „ quand il vous plaira, notre troiſieme ". Je dois cette connoiſſance au cher défunt Stoſch de Florence. Je ſuis donc lié d'amitié avec Giacomelli, qui paſſe pour être le plus profond ſavant de Rome, & avec Baldani, qu'on dit avoir le plus d'eſprit.

Quant à ma maniere de vivre elle eſt la

même qu'à Nöthenitz: je me retire & me couche de bonne heure, & je me leve de grand matin. Mon esprit d'ordre va même si loin que je ne vois ni comédie ni opéra, ce qui ne me coûteroit cependant rien, comme étant attaché à la cour. On m'envoye régulièrement les billets, que je donne à d'autres. Le cardinal Archinto est celui qui s'est déclaré le dernier publiquement en ma faveur. Après que le cardinal Passionei m'eût honoré pendant six mois de son amitié, il voulut que j'allasse aussi dîner chez lui; ce qui est regardé comme une grande faveur, parce qu'il demeure au palais du pape, & particuliérement à cause qu'il n'admet à sa table que des prélats. Je vais donc, mais seulement une fois par semaine, dîner chez lui. Je mange deux fois par semaine chez le cardinal Passionei; enfin, je me suis tellement arrangé que je ne dîne plus chez moi. Une de mes connoissances dont la compagnie me fait le plus d'honneur, c'est le duc Cerisano, ambassadeur de Sicile, homme de soixante & quelques années, mais de beaucoup d'esprit & de savoir. Il habite le palais François, & comme nous sommes voisins, je vais souvent le voir.

Pour ce qui est de ma santé elle est meilleure

leure que je ſache qu'elle ait jamais été. Je mange quelquefois trop & je bois comme un bon Allemand, c'eſt-à-dire, ſans mettre de l'eau dans mon vin; mais mon eſtomac & ma tête ſe tiennent bien. Je ſuis devenu fort ſenſible au froid, qui me paroît, de même qu'à tous les autres étrangers, beaucoup plus incommode ici que dans le rude climat de notre patrie; je me ſers même de baſſinoire pour mon lit.

Je mettrai la derniere main à mes ouvrages, tant à Naples qu'à mon retour ici; maintenant je m'occupe à faire faire, ſous la direction de mon ami, M. Mengs, quelques deſſins pour des gravures. Si j'ai du tems & de l'argent de reſte, j'irai par eau de Naples à Florence pour voir tout ce qui y reſte de l'art des anciens.

Il eſt néceſſaire que je me faſſe connoître par quelque choſe dans la littérature grecque; je ne trouve néanmoins encore rien qui me convienne. Je lis pour cela de nouveau tous les anciens auteurs grecs, & je fais une table de tous les mots, à ceux qui n'en ont pas encore, comme aux trois poëtes tragiques, par exemple: j'ai déja fini Eſchyle de cette maniere. Dans mon *Hiſtoire de l'art* je ferai connoître pluſieurs anecdotes touchant les poë-

tes grecs, que j'ai trouvés dans des manuscrits ; de même que quelques inscriptions qui ne sont pas encore connues ; mais je ne choisirai que celles qui peuvent servir d'éclaircissement, & qui sont de quelque importance. J'ai commencé, depuis quelque tems, à étudier les médailles, principalement dans la vue de m'en servir pour connoître le style de l'art de chaque époque. Cela a causé beaucoup d'importunité de ma part au cardinal Archinto, pour me procurer l'entrée chez quelques princes Romains d'une humeur bizarre ; & dans ces recherches forcées, j'ai appris que le cabinet de la reine Christine, décrit par Havercamp, & qu'on croit à Rome dans le palais Bracciani, a été vendu en Espagne. Après mon retour de Naples j'enverrai les empreintes des pierres gravées à notre cher ami Lippert. Je n'ai pas pu faire plutôt ces connoissances. Il faut agir dans toutes ses démarches à Rome avec un certain phlegme, sans quoi l'on passe pour François. Je regarde Rome comme la grande école pour toutes sortes de personnes ; & moi-même j'ai été épuré & mis à l'épreuve. Je suis fâché d'être obligé d'aller maintenant à Naples, & de ne pouvoir pas reculer mon voyage ; car il m'échappe une grande

occaſion à Florence. L'héritier univerſel de Stoſch, mon compatriote & bon ami, m'a offert pour ſix mois ſa maiſon & ſa table ; de ſorte que j'aurois pu voir & étudier à mon aiſe le cabinet de ſon oncle qu'on évalue, avec raiſon, à trente mille ducats. Après ce tems le meilleur ſera vendu.

Le cardinal Albani, mon plus zélé protecteur & le plus profond antiquaire qu'il y ait, a fini de faire bâtir ſa villa, & y a produit au jour des ſtatues & d'autres monumens que perſonne n'avoit encore connus juſqu'à préſent. Le palais de cette villa eſt garni d'une ſi grande quantité de colonnes de porphyre, de granit & d'albâtre oriental, qu'elles formoient une eſpèce de forêt avant qu'elles ne fuſſent en place ; car j'ai vu jetter les fondemens de ce palais. On s'y rend vers le ſoir, & l'on s'y promene avec le cardinal comme avec le moindre particulier. Il n'y a pas longtems qu'une princeſſe, qui avoit entendu parler de moi, m'accoſta pour me parler, au moment où j'allois la prévenir : vous voyez par là la maniere dont on vit ici.

Le pere Corſini, général des écoles pieuſes, travaille à une collection d'inſcriptions grecques trouvées en Aſie. Si vous connoiſſiez, comme moi, la mo-

deſtie de ce grand homme & l'oubli total qu'il a de ſes talens, vous reſſentiriez une eſpèce de dégoût & de répugnance pour la plûpart de nos ſavans & de nos profeſſeurs allemands; car ce n'eſt pas chez lui une hypocriſie intéreſſée, laquelle n'eſt, pour ainſi dire, pas connue dans ce pays.

J'ai réſolu de travailler ſur Platon & ſur Plutarque; & j'ai déja relu le premier dans un exemplaire que m'a donné mon ami Giacomelli, pendant un ſéjour que j'ai fait à la maiſon de campagne de Camaldoli, proche de Fraſcati, au mois d'Octobre dernier. Je fais maintenant venir d'Angleterre l'édition de l'Ariſtote de Sylburg, 5 volumes in-4°., qui ne contient que le texte grec, & qui me coûtera trois ducats & demi ou ſept écus romains. Cette édition, que le cardinal Paſſionei a achetée pour deux écus à Paris, doit être fort rare en Allemagne (1),

(1) L'édition de l'Ariſtote de Sylburg eſt, en général, fort rare. On la trouve difficilement complette dans les bibliothéques, par la raiſon que les volumes en ont été imprimés & vendus ſéparément. La bibliothéque électorale de Dreſde poſſéde un exemplaire complet de cette édition de Francfort de 1587, en cinq vol. dont la ſeptieme partie contient les *Problêmes* que Clé-

puiſqu'elle ne ſe trouve pas dans la bibliotheque de Nöthenitz. On fait en Angleterre une nouvelle édition de Démoſthene grand *in*-4°., dont il a déjà paru trois volumes. Il doit y avoir maintenant quatre volumes d'imprimés du Platon de Glaſgow, qui aura neuf volumes avec des caracteres dans le goût du *Plutarchus Bryani.*

Ces jours derniers j'ai lu un certain livre qui eſt devenu rare, parce qu'on n'en a imprimé que deux cents cinquante exemplaires, comme il eſt dit ſur le titre; dont cinquante même ont péri entre Marſeille & Livourne; c'eſt, *Jo. Reinoldi, Hiſtoria litterarum græcarum & latinarum. Etonæ*, 1752 grand *in*-4°. Ce livre m'engagea à examiner de nouveau le fameux *Apothéoſe d'Homere* que Schott & Cuper ont commenté; & j'ai trouvé que comme le premier ne l'a pas aſſez bien examiné pour ce qui regarde l'écriture, les autres ſe ſont tous trompés; de ſorte

---

ment, dans ſa *Bibliotheque curieuſe*, *Tome II*, *page* 97, aſſure ne pas ſe trouver, ni dans l'exemplaire de la bibliotheque du roi, ni dans celui de Bünemann qu'il a néanmoins collationné avec beaucoup d'exactitude. N. de M. D.

qu'une grande partie de ces ouvrages tombe en ruine : c'eſt ce que je ferai voir dans mes écrits. Ces recherches m'ont coûté un demi écu ; & je pourrois fournir un aſſez long mémoire de pareilles dépenſes à mon éditeur futur, ſi je voulois porter en ligne de compte tous les pourboire que j'ai été obligé de donner pour avoir des notions exactes de toutes choſes.

Le premier volume des peintures antiques de Portici a enfin paru en grand infolio avec beaucoup de planches qui ſont aſſez médiocrement gravées. La premiere contient quatre figures avec le nom de l'artiſte : ΑΛΕΞΑΝΔΡΟΣ ΑΘΗΝΑΙΟΣ ΕΓΡΑΦΕΝ. (Je crois que cela doit être ΕΓΡΑΦΕΝ). Je ne puis rien vous dire de plus de cet ouvrage ; car je n'ai fait que l'entrevoir un moment chez le cardinal Paſſionei, de chez qui je vous écris cette lettre. J'ai vu cependant qu'il n'y eſt fait aucune mention de l'art. Bayardi n'a plus rien à faire à cet ouvrage, duquel on a chargé une ſociété de quinze perſonnes, dont le ſavant Mazocchi eſt le chef, & laquelle ſe raſſemble toutes les ſemaines chez M. le marquis Tanuci, miniſtre & ſecretaire d'Etat, & ci-devant profeſſeur à Piſe. Ce miniſtre n'a peut-être pas ſon pareil dans le monde, & c'eſt l'hom-

me que cherchoit Diogene. Avant de finir il faut que je vous dise qu'on n'appelle pas autrement ici notre comte que, *il famoso Buman*. Je voudrois qu'il pût jouir de ses livres, & que je pusse moi-même avoir le bonheur de le voir assis devant son bureau à Nöthenitz, ou plutôt de vous embrasser satisfait à Dresde. Je vous écrirai de nouveau de Naples ou bien de Portici.

LETTRE IX.

Au même.

Florence, le 30 Septembre 1758.

TOUT va bien; je jouis d'une bonne santé, elle est même meilleure que jamais, quoique je n'observe aucune espèce de régime. Mes voyages y contribuent sans doute beaucoup. Je suis parti le 2 de ce mois pour aller passer quelques mois à Florence; en partie pour me dissiper & en partie pour m'instruire, mais principalement pour parcourir toute la Toscane & y voir & examiner par moi-même toutes les antiquités Etrusques. La semaine prochaine je dois aller à Pise & à Livour-

ne; après quoi je passerai quelque tems dans les maisons de plaisance de Florence, tant chez le Nonce Borromeo que chez d'autres seigneurs. Ensuite j'irai à Volterre, & à mon retour je prendrai, de même à cheval, en faisant un grand détour, par Arezzo, Cortone, Montepulciano, Chiusi, Peruge, Fuligno, &c. jusqu'à Rome. Je loge chez mon bon ami, le jeune Baron de Stosch, & quoique je n'aie pas eu le bonheur de connoître personnellement son oncle, j'ai cependant après sa mort entre les mains tous ses trésors. Dans ses derniers momens il a desiré que je fisse un catalogue raisonné de ses pierres gravées, auquel j'ai commencé à travailler. Comme je desirerois de faire un ouvrage qui fit oublier tous ceux qui ont paru, je ne sais pas quand j'aurai fini. Comme il sera en françois, j'ai été obligé de m'exercer dans cette langue. Cette collection seule de pierres gravées ne sera pas vendue au-dessous de 12000 ducats; & il y a de plus le cabinet de Camées; l'Atlas, dont je ne puis vous donner l'idée en peu de mots, est estimé 24000 écus. Le médailler est beau, la collection de dessins de la main de Raphaël, de Michel-Ange, &c., la nombreuse bibliotheque, &c. tout est ma-

gnifique. Vous vous imaginez bien la maniere dont j'examine tout cela. Le soir je vais à l'Opéra, qui se joue tout l'été dans les villes d'Italie. Je crois être à Dresde, car Pilaja chante, & Lenzi & sa femme dansent. Le beau, oui, le très-beau Belli chante à Luques. Si je ne devois pas me rendre à Rome pour voir plusieurs cabinets, afin de finir mon ouvrage, je passerois tout l'hiver ici. Florence est la plus belle ville que j'aie vue & mérite à tous égards la préférence sur Naples. Je puis mieux en juger qu'un autre voyageur; car j'étois à Naples chez le comte de Firmian, ministre impérial, le plus grand & le plus savant d'entre toutes les personnes d'un rang illustre que je connoisse, comme chez moi-même; & j'ai presque toujours diné chez lui ou chez le marquis Galiani, le traducteur de Vitruve; de sorte que je suis de nouveau ici mieux qu'à Rome même. Je récupere le tems perdu, & j'avois aussi droit de le reclamer du Ciel. Ma jeunesse s'est passée trop tristement, & je n'oublierai de la vie ma situation au collége. J'ai déja projetté pour le mois de Mars prochain un voyage en Sicile & dans la Calabre, dans la compagnie d'un jeune peintre écossois, qui possède bien le grec. Vous pouvez conclu-

re de cette vie errante & vagabonde que je suis libre. On a voulu me présenter au pape, à qui l'on avoit beaucoup parlé de moi, mais je l'ai remis jusqu'à mon retour. En revanche je ne jouis d'aucun avantage; mais je veux rester libre; & pour soulager un pauvre savant, j'ai refusé une place au Vatican qui ne pouvoit pas me manquer, le cardinal Archinto étant l'ami le plus intime du pape. Aussi me regarde-t-on comme un homme d'une morale sévere.

LETTRE X.

Au même.

Florence, le 1 Janvier 1759.

LE cabinet de Stosch auroit pu me fournir le moyen d'étendre mon système (*de l'histoire de l'art*); mais ma tête teudesque est trop dure, & ne peut embrasser plusieurs objets à la fois. J'ai besoin de tout mon esprit & de toute mon application pour l'ouvrage dont je suis actuellement occupé, qui est plus pénible que celui que je faisois à Nöthenitz; car rien ne tomboit alors sur mon compte; mais ici, il faut que je fasse bien beaucoup de choses

en peu de tems. Car lorſque j'aurai conçu en gros la deſcription du cabinet, je commencerai à faire fondre en ſoufre pour moi-même les meilleures pierres & pâtes, ce qui demande ma préſence, quoique j'aie déja tout cela en cire d'Eſpagne. La ſeconde cauſe de mon empreſſement, c'eſt la réſolution que j'ai priſe de retourner au mois de Mars à Naples, & d'aller peut-être de là en Grece, dans l'Archipel & à Conſtantinople, dans la compagnie d'un peintre écoſſois. Je me ſuis, à la vérité, de nouveau engagé comme bibliothécaire du cardinal Alexandre Albani & comme directeur de ſon cabinet de deſſeins & d'antiquités; mais comme il veut que je ne ſois avec lui que ſur le pied d'ami, cela ne me gênera en rien. J'eſpére obtenir pour mon voyage le ſecours de quelques amis. Il y a peu de jours que mon ancien ami, (car c'eſt ainſi qu'il me nomme) M. le comte de Firmian, a été nommé grand chancelier du duché de Milan, & gouverneur du duché de Mantoue; je lui ai auſſi déclaré mon projet. Ce ſeigneur eſt un des plus grands, des plus ſages, des plus humains & des plus ſavans hommes que je connoiſſe. (1) Il a ſu obtenir

(1) C'eſt ce que M. le conſeiller Leſſing a

peu-à-peu de moi, par écrit, les meilleurs passages de mon ouvrage. Je crois que si le séjour de Rome pouvoit un jour me déplaire, ce que je ne prévois pas, je pourrois me résoudre à établir ma retraite auprès de lui; car il n'y a pas une grande différence entre nos âges, & il ne se mariera probablement jamais. Je vis ici comme à Nöthenitz; & mes occupations me permettent peu de sortir, si ce n'est quelquefois le soir pour aller à l'Opéra ou à la comédie. Je desirerois seulement voir ici mes anciens amis, pour leur donner au moins un verre de mon meilleur vin, si je ne pouvois pas leur offrir davantage. Mon cher Stosch m'a procuré une provision de vin, dont je ne pourrai pas voir la fin dans six mois, quoique je boive beaucoup & comme un bon allemand. C'est une certaine espèce de vin, qu'on appelle *verdea*, qui se boit avec de l'eau; & qui ne sert qu'aux personnes qui veu-

---

confirmé à son retour d'Italie. Il a fait l'éloge non-seulement des grandes qualités morales de M. le comte de Firmian, mais encore de ses connoissances étendues dans la littérature allemande, & de son amour pour les arts & les sciences, qu'il cherche à étendre de plus en plus dans les lieux de son gouvernement. N. de M. D.

lent conſerver la beauté de leur teint; mais le rouge pourroit tuer un homme qui en boiroit auſſi largement que moi. Je ſais que vous vous ſouciez peu de ſemblables futilités; mais cela eſt beaucoup plus agréable pour moi, que de vous entretenir de grandes choſes.

Si j'en ai le tems, je ferai imprimer quelque choſe en italien, avant de me mettre en voyage. Mais après mon retour je publierai une relation des ouvrages d'Herculanum. En attendant, j'ai perdu pour toujours les ſecours que je recevois de Sion (1). Je ne m'en plains pas, & conſens volontiers à partager le malheur général. Je ſuis pauvre & ne poſſéde rien, mais je jouis d'une noble liberté que j'eſtime plus que tous les tréſors du monde. Je me porte aſſez bien & j'ai le néceſſaire: que puis-je prétendre de plus?

J'ai lu ces jours derniers l'*Alcibiade fanciullo* de l'Arétin, (car c'eſt de ſemblables livres que la bibliotheque du feu baron de Stoſch eſt bien fournie), ouvrage infâme & dégoûtant. Le livre le plus

(1) M. Winckelmann veut parler ici du ſecours qu'il avoit reçu juſqu'alors par les mains du pere Rauch, confeſſeur du roi de Pologne. N. de M. D.

obſcene qu'il y ait, je crois, au monde, eſt intitulé, *Hiſtory of a Woman of pleaſure*; mais il faut avouer qu'il eſt de main de maître & par un génie plein d'idées agréables & élevées; l'on peut même dire qu'il eſt écrit en ſtyle pindarique (1). Si notre ami commun, M. Lippert, eſt encore de ce monde, faites lui mille complimens de ma part. Puiſſe-t-il vivre joyeux. Je lui deſtine une collection d'empreintes en ſoufre que je dois faire faire. Il n'y a point de collection de pierres gravées à Rome, ſi ce n'eſt chez les Jéſuites. Ces barbares d'Anglois achetent tout, & dans leur pays perſonne ne peut parvenir à voir ces tréſors. Le cabinet de pierres antiques gravées de Stoſch, que ſon héritier eſtime dix mille ducats, ainſi que ſon cabinet de médailles antiques, paſſeront ſans doute auſſi en Angleterre; il eſt même probable qu'on les achetera pour le prince de Galles, qui a déja fait acheter

(1) Ce livre eſt plein d'eſprit, mais hélas! qu'il eſt mal employé. On y trouve ſur-tout des images & des ſimilitudes peu communes des plaiſirs des ſens. Il y en a un abrégé en françois, intitulé: *la Fille de Joie, ouvrage quinteſſencié de l'Anglois, à Lampſaque*, 1751, *in*-12. N. de M. D.

pour mille ducats la grande collection d'empreintes de médailles modernes. Je desirerois que M. Lippert eût la grande collection d'empreintes en soufre de toutes les pierres du monde autant qu'on a pu en rassembler : il y en a près de quatorze mille.

LETTRE XI.

Au même.

Rome, le 1 Mai 1762.

JE soupire après mon retour en Saxe, qui auroit même lieu sans que je fusse rappellée (avec la résolution cependant de revenir ici), si le ciel vouloit nous accorder la paix. Mes premiers pas se porteroient à Nöthenitz, où je vous vois maintenant en imagination & les larmes à l'œil. Combien de questions ne vous ferois-je point! combien de choses n'aurois-je pas à vous dire à mon tour! Celui qui pése nos maux & qui compte nos larmes, ne nous rejettera pas entiérement. J'éleve tous les matins les mains vers celui qui m'a fait échapper au malheur & qui m'a conduit dans ce pays, où je jouis non-seulement de la tranquillité, mais en-

core de moi-même ; & où je puis vivre & agir selon ma volonté. Je n'ai rien à faire, si ce n'est d'aller tous les après dîner avec le cardinal à sa magnifique villa, qui surpasse tout ce qui a été fait dans les tems modernes, même par les plus grands rois. Là je laisse S. E. aux personnes qui viennent la voir, pour aller lire & réfléchir.

Vous avez sans doute vu mes *remarques sur l'architecture des anciens* : tout est prêt pour une nouvelle édition augmentée. Je suis maintenant occupé d'un ouvrage en italien, pour éclaircir quelques points difficiles de la Mythologie & des antiquités, que je lis à fur & à mesure au cardinal. Il aura plus de cinquante planches. L'impression (à l'exception des planches) se fait aux dépens de S. E. Un autre ouvrage en latin, intitulé : *Explication des médailles grecques qui ne sont pas connues*, s'augmente aussi de jour en jour ; & je ferai bientôt passer en Angleterre pour l'impression, un *Traité sur le style de la sculpture avant le tems de Phidias*, pareillement en latin. J'ai lu à Naples la *Bibliotheca Arabico-Hispana Escurialis* (1) *opera & studio Mich. Casiri*,

(1) Le second volume de cette *Bibliotheca Arabico-Hispana* a paru en 1770. On a publié

Syro-Maronitæ, *Regis à Bibliotheca*, *tomus I Matriti*, 1760 *in folio.* Ce volume contient un catalogue raisonné des manuscrits arabes de cette bibliotheque; mais il n'y a pas grand chose de bon.

Nous manquons ici de livres anglois; car les Anglois qui voyagent, portent tout au plus avec eux leur poëte. J'ai vu ce qui étoit connu dans cette langue, il y a quatre ans, chez M. le comte de Firmian, lorsqu'il étoit ambassadeur à Naples. Ce seigneur fait venir à la fois d'Angleterre, des caisses de livres de cent quintaux pesant. J'ai commencé à faire moi-même une collection choisie des poëtes Grecs; & j'en ai entr'autres un qui est fort rare, savoir, *Sophocles*, *Paris. Typis regis*, *apud Turnebum*, 1553 *grand* 4° (1).

---

aussi un volume des manuscrits de la même bibliotheque avec ce titre : *Regiæ bibliothecæ Matritensis Codices Græci MSS. Jo. Iriarte recensuit*, *notis*, *indicibus*, *&c. illustravit*, *ibid.* 1769. *fol.* Ces trois volumes composent jusqu'à présent cet ouvrage précieux, imprimé aux dépens du roi, & qui, autant que nous le savons, ne se vend point, mais se donne en présent. N. de M. D.

(1) Ce Sophocle imprimé chez Turneb est fort rare mais n'est pas de 1553, comme le dit

J'attends un ouvrage in-4°. imprimé à Zuric, lequel eſt adreſſé à Jean Winckelmann; l'auteur, qui ne ſe nomme point, eſt M. Antoine Raphaël Mengs, premier peintre du roi d'Eſpagne & du roi de Pologne, lequel eſt parti pour Madrid, avec dix mille écus d'appointemens.

M. Vinckelmann, mais de 1552, ainſi qu'on peut le voir ſur le titre & à la fin du livre. Le *Catalogue des livres imprimés de la bibliotheque du roi*, *Tome I*, *page* 263, porte auſſi l'année 1553. Mais il paroit très-probable que c'eſt une faute d'impreſſion, puiſque l'exemplaire qui ſe trouve dans la bibliotheque électorale de Dreſde, portant 1552, & qui vient de la bibliotheque du Comte de Bruhl, a été à la bibliotheque du roi à Paris, comme on peut le conjecturer par la reliure, où il a ſans doute été marqué comme double ſous une fauſſe année. Cette belle édition de Turneb, que Henri Etienne a beaucoup imitée dans la ſienne, contient auſſi les *Scholies Demetrii de Triclini. Sous le* fleuron de l'imprimeur il y a ces mots : Βασιλεῖ τ' ἀγαθῷ αρατερῷ τ' αἰχμητῇ.

La *Bibliotheque inſtructive* de M. de Bure, N°. 2544, porte de même l'année 1552; cependant l'exemplaire qui eſt à la bibliotheque du roi, eſt de l'année 1553. Il faut donc ou que M. Daſsdorf ſe trompe, ou qu'il y ait deux éditions différentes de ce livre. *Note du traducteur.*

N. de M. D.

On dit que la magnifique bibliotheque du défunt cardinal Paſſionei, ſera achetée pour la modique ſomme de 32, 000 écus, à ce qu'on prétend, par le vieux cardinal Colonne, Camerlingue, qui vient de faire un héritage de plus d'un million & demi d'écus. Mon maître (le cardinal Albani) a ſuccédé au premier dans ſa place de *Bibliothecario della S. R. C.*; de ſorte que j'aurai plus que jamais occaſion de faire des recherches au Vatican. On cherche à m'y donner une place pour la langue hébraïque, que j'ai de nouveau cultivée en Italie. Il n'y a pas d'autre moyen de m'aider que de cette maniere; car j'ai refuſé un canonicat, ne voulant pas me faire tonſurer. Je ſuis né libre & je veux mourir libre.

LETTRE XII.

Au même.

Caſtel Gandolfo, le 26 Juin 1762.

J'AVOIS déja appris, il y a plus d'un mois, par M. Bianconi, la mort douloureuſe de votre maître & le mien (le feu Comte de Bünau), que vous m'annoncez par votre derniere lettre. Je vous

plains, mon ami, du fond de mon ame, d'avoir fait cette perte, laquelle vous sera toujours sensible. Moi-même je perds la douce satisfaction, que je goûtois déja en quelque sorte d'avance, de renouveller de vive voix à cet homme rare & précieux, le fauteur de tout mon bonheur, les sentimens de ma sincere & vive reconnoissance. Je me représentois la visite imprévue que je me proposois de lui faire dans sa retraite; maintenant toutes ces illusions sont évanouies, & qui sait si je pourrai même vous embrasser un jour!

Je songe à lui laisser un monument public de ma reconnoissance éternelle, mais le tems s'avance, & peut-être que mon ame sera réunie à la sienne avant que je puisse remplir ce projet (1).

Il y a quinze jours que je suis à l'une des plus belles maisons de campagne de mon maître; c'est un lieu que la toute puissance & le prototype de la connoissance de la beauté sublime n'auroit pas pu rendre plus merveilleux. Il y a ici une grande compagnie de cardinaux, de prélats & de dames, qui sont même très-belles. Le soir on joue & l'on danse; les plus

(1) Cette crainte de M. Winckelmann a été malheureusement réalisée. N. de M. D.

âgés ſont ſpectateurs, & moi je vais me coucher pour me lever avec le ſoleil. Nous reviendrons ici après avoir été à Rome; moi du moins, à la fin du mois prochain, pour y paſſer tout le mois d'Août dans une paiſible retraite. Le cardinal voudroit pouvoir me faire goûter les joies du paradis, & S. E. veut bien ſe paſſer de ma compagnie, pour me laiſſer à moi-même.

Il y a quelques mois qu'il a paru à Zuric un petit ouvrage, mais fort précieux, intitulé : *Penſées ſur la beauté & ſur le goût dans la peinture*, publié par M. J. C. Fueſsli (1). L'auteur de ce traité, qui m'eſt dédié, eſt le célebre chevalier Mengs. Tâchez de vous le procurer, & vous y trouverez des choſes qui n'ont encore été ni penſées, ni dites. Je connois deux Anglois qui feront parler d'eux; l'un, appelié Adam, eſt un amateur de l'architecture, fort riche, & qui entretient à ſes frais un architecte, un gra-

(1) Cet ouvrage de M. Mengs avec deux autres traités du même auteur, également ſur la peinture, viennent d'être publiés & ſe trouvent en un vol. in-8°. chez Piſſot, Libraire, quai des Auguſtins, & chez Deſenne, libraire, au palais royal.

veur & quelques deſſinateurs. Il publie un magnifique ouvrage ſur le palais de Diocletien à Salone en Dalmatie, & ſe propoſe d'aller voyager dans la Grece, dans tout le Levant & juſques en Egypte. Le ſecond eſt le chevalier Montagu. C'eſt un homme de quarante-ſept ans, lequel dans ſa jeuneſſe a été à Conſtantinople avec ſon pere, qui étoit ambaſſadeur à la Porte Ottomane. Il eſt fort verſé dans les mathématiques, la phyſique, & particuliérement dans les langues orientales. Celui-ci va en Egypte & dans l'Arabie. Voltaire parle de lui dans ſes *Lettres ſur les Anglois*, *ſur l'inoculation*, *&c.* (1). Le croiriez-vous, c'eſt la ſeule nation qui ſoit ſage; quels pauvres & triſtes perſonnages ne ſont pas, en général, nos ſeigneurs allemands qui voyagent, en comparaiſon de ces Anglois. Je fus vivement ſollicité à Naples, par le Lord Granville, ambaſſadeur d'Angleterre, de l'accompagner à Conſtantinople. Au

(1) On trouvera à la fin de la ſeconde partie quelques lettres que Milord Montagu a écrites d'Egypte à M. Winckelmann, & qui nous ont été communiquées par M. Deſmareſts, de l'académie royale des ſciences, qui les tient de la main de M. Winckelmann même.

ſurplus, le deſir d'aller voir la Grece m'eſt tout à fait paſſé. Je deviens vieux, j'aime mes aiſes & je tâcherai de paſſer le reſte de mes jours dans le repos.

On n'a pas encore trouvé d'acheteur pour la célebre & magnifique bibliotheque du cardinal Paſſionei. Le bruit qui avoit couru que le cardinal Colonne devoit en faire l'acquiſition eſt deſtitué de fondement. Si elle doit être réunie à celle du Vatican, on peut la regarder comme enſevelie.

LETTRE XIII.

Au même.

Rome, le 15 Janvier 1763.

J'AI ſervi pendant quelques ſemaines de Cicéron à un certain Milord Baltimore, qui eſt bien l'Anglois le plus ſingulier que j'aie vu. Tout l'ennuie, & il n'y a eu que l'égliſe de St. Pierre & l'Apollon du Vatican qui lui ayent fait quelque plaiſir. Il veut aller à Conſtantinople, & cela par pur déſeſpoir. Il m'étoit devenu tellement à charge, que j'ai été obligé de lui déclarer nettement ma penſée, & de ne plus retourner chez lui. Il a trente mille

livres ſterlings à dépenſer par an, dont il ne ſait pas jouir. L'année derniere nous avons eu ici le duc de Roxborough, qui étoit un homme de la même trempe.

Je voudrois bien, avant de mourir, revoir la Saxe, notre patrie commune; mais je n'en vois pas le moyen. Le prince électoral m'a donné, ſans que je l'aie demandé, la place du conſeiller Richter (1); mais on ne pourra la faire occuper que quelques années après la fin de la guerre, qui ne paroît pas encore prête à ſe terminer. En attendant, je dois chercher à pourvoir ici à mon exiſtence; ce que j'eſpére trouver au Vatican, à la premiere place qui viendra à y vaquer.

Parmi les livres que j'ai reçus depuis peu de Suiſſe, pour ma petite collection, il y en a un intitulé : *De l'origine des loix, des arts, des ſciences. Paris* 1760, 6 *vol. in*-8°. ; c'eſt un des meilleurs ouvrages que j'aie lu. Outre ma petite bibliotheque, j'ai commencé à raſſembler des médailles de cuivre & des ouvrages antiques en marbre & en bronze, parmi leſquels il y en a quelques-uns de rares.

(1) La direction du cabinet royal de médailles à Dreſde.

LETTRE

LETTRE XIV.

Au même.

Rome, le 27 Avril 1763.

JE vous annonce qu'à la mort de l'Abbé Venuti j'ai été nommé à la place de préſident des antiquités de Rome, malgré le grand nombre de competiteurs que j'avois. Cette place, qui ne demande aucun travail, eſt honorable & rapporte 160 écus par an; de ſorte que j'ai ici mon exiſtence aſſurée pour le reſte de ma vie. Car avec le double je ne pourrois pas faire à Dreſde, ce que je fais ici avec cette ſomme. Le cardinal m'en donne autant, ſans compter les autres agrémens dont je jouis. Je ne puis manquer non plus d'obtenir une place de préſident des antiquités du Vatican qu'on doit créer; & ſi par la ſuite je puis parvenir à un *Scritorat* du Vatican, je ne changerois pas mon ſort contre celui d'un conſeiller intime en Allemagne. Car je jouis ici d'une liberté entiere, & perſonne ne s'ingere à me demander ce que je fais. Mon bon protecteur, le cardinal Spinelli, à qui je dois ma place, eſt mort quelques jours après, âgé

de 69 ans ; ce qui me cauſe beaucoup de douleur ; j'ai néanmoins encore pour amis les principales têtes du ſacré collége. Je vais paſſer quelques jours avec le cardinal, à ſa campagne à *Nettuno* près de la mer ; après quoi il ira inaugurer ſa magnifique ville. Mais j'irai y paſſer ſeul les mois de la plus grande chaleur. Voilà quel ſera l'emploi de mon tems juſqu'à l'automne, que je compte faire un voyage à Urbin le long de la mer Adriatique. Je dois remettre juſqu'au printems prochain, mon voyage à Naples. J'ai grande envie d'aller faire enſuite un tour en Suiſſe, & de là en Saxe. J'ai lieu de me flatter maintenant d'être nommé correſpondant de *l'Académie des inſcriptions & belles lettres de Paris.* On a cherché à m'attirer à Berlin, ce à quoi je n'ai pu me réſoudre, & ce que je ferai encore moins aujourd'hui que je me trouve mieux ici que je puis l'être par-tout ailleurs : me faire quitter Rome, c'eſt m'arracher à ce que j'ai de plus cher au monde !

LETTRE XV.

Au même.

Rome, le 24 Septembre 1763.

MA place de préſident des antiquités, ne me prendra pas ſix heures de tems par an, ſi, comme je l'ai fait juſques à préſent, je me repoſe ſur mes deux aſſeſſeurs. C'eſt la plus belle place que j'euſſe pu deſirer ici. Celle au Vatican dont j'eſpere être en pleine poſſeſſion ſous peu, rapporte dix-ſept écus par mois, ſoit qu'on travaille ou qu'on ne travaille point. Perſonne n'a rien à me commander. Je tâcherai néanmoins de faire le catalogue des manuſcrits grecs de la reine Chriſtine, & j'attends pour cela un ordre du pape. Mon maître me donne dix écus par mois, ſans que je faſſe un trait de plume pour lui; il m'accorde de plus un logement; mais je me ſuis meublé moi-même, ce qui m'a beaucoup coûté. Vous voyez donc que je ne ſuis pas à plaindre, & que mon ſort eſt aſſuré, même après la mort du cardinal. C'eſt ſans doute un bonheur extraordinaire, & je ne connois perſonne à Rome, avec qui je vouluſſe changer d'état.

Le duc de Parme a enfin acheté la bibliotheque du comte Pertusati, pour 28000 écus ; & l'on est maintenant occupé à la faire partir. Le Vatican peut être comparé à ces avares qui desirent toujours sans jouir jamais, & l'on peut lui appliquer ce que Platon disoit de Sparte : tous les trésors de la Grece s'y rendent, mais c'est pour n'en plus sortir.

LETTRE XVI.

Au même.

Cette lettre a été reçue le 3 Janvier 1764, & doit par conséquent avoir été écrite dans le courant de Décembre 1763.

PARMI les étrangers qui se trouvent à Rome, il y a un jeune homme de Zuric, appellé Fuesli (1), âgé de vingt ans, qui a beaucoup de connoissances & à une éducation excellente, joint une figure ai-

(1) On trouvera à la fin de la seconde partie, l'extrait d'une lettre de M. Fuesli au traducteur allemand des *Recherches de la beauté de la peinture* de M. Webb ; laquelle contient une description des plus beaux morceaux de peinture & de sculpture qui sont à Rome.

mable ; j'eſpere en faire le plus grand connoiſſeur de l'antiquité qui ſoit au-delà des Alpes. Mon penchant à régenter ſe déclare toujours chez moi, malgré tout mon travail, & je ne puis m'empêcher de donner quelque tems à des inſtructions verbales.

M. le comte de Moltke, fils du maréchal de la cour de Coppenhague, m'a apporté de Leipſick, la *Bibliotheque des beaux arts*, dans laquelle on a imprimé mes bagatelles. Cependant l'extrait de mon ouvrage ſur Herculanum n'a pas été fait avec toute l'exactitude ordinaire. Il eſt dit entr'autres : „ qu'on peut le regarder comme une analyſe des ouvrages ſur Herculanum " ; & c'eſt juſtement le contraire ; car ceux-ci ne parlent que des peintures, & je n'en ai pas fait mention du tout, & cela à deſſein. Que d'erreurs, que de contreſens n'aura-t-on pas tirés de mon *Hiſtoire de l'art !* J'apprends qu'on m'a critiqué ſur deux paſſages de l'écrit à M. Berg, & qu'on m'a reproché de ne pas être porté en faveur des François. Il eſt ſurprenant qu'un allemand tienne ce langage. — La principale découverte qu'on ait faite depuis peu, c'eſt la porte de la ville enfouie de Pompeii ; car juſques à préſent on ignoroit, ſi l'on fouil-

loit en dedans de cette ville ou en dehors. Peut-être que cette découverte engagera la cour de Naples à augmenter le nombre des ouvriers, car il ſemble qu'on peut ſe flatter maintenant de faire de plus grandes découvertes.

LETTRE XVII.

Au même.

Rome, le 28 Janvier 1764.

JAMAIS aucune lettre que j'ai reçue de vous ne m'a, pour ainſi dire, été plus agréable que votre derniere, du premier jour de cette année, qui m'eſt parvenue le 24; particuliérement par le ſouvenir de l'indifférence qui a régné entre nous, & ſans laquelle le ſéjour de Nöthenitz auroit pu devenir pour nous un paradis terreſtre. Je reconnois en ceci une eſpèce de compenſation dans toutes les choſes de ce monde. Les plus grands talens ſont tombés en partage à la pareſſe; ceux qui ſont nés pour l'amitié & qui goûtent dans ſon ſein le plus grand bonheur dont l'homme puiſſe jouir, comme elle le procure en effet, ſe forment des idées fantaſtiques, pour ne pas trouver dans des ob-

jets matériels le plaiſir ſuprême qu'on ne doit chercher que dans Dieu ſeul. Peut-être ſerois-je encore actuellement à Nöthenitz ; car j'ai beaucoup fait dans ma vie pour me donner un ami fidele, que je puſſe conſerver juſqu'à la fin de mes jours. En attendant je regarde comme un grand avantage de pouvoir me glorifier de votre eſtime ; & comme j'ai renoncé à toute correſpondance au-delà du Danube & du Rhin, je puis vous regarder comme mon plus ancien & mon meilleur ami ; parce que en obtenant mon amitié vous n'avez pas ceſſé de la mériter. Toutes les autres anciennes liaiſons ſe ſont trouvées trop foibles & trop inconſiſtantes ; mais la notre durera juſqu'au tombeau, parce qu'elle eſt pure, dépourvue de toute vue particuliere & éprouvée par une longue expérience. Ce ſentiment m'eſt ſi agréable que je ne vous entretiendrois d'autre choſe, ſi je ne faiſois que ſuivre le mouvement de mon cœur.

J'ai perdu, il y a environ deux mois, le meilleur ami que j'avois à Rome, l'Abbé Conſtantin Ruggieri, bibliothécaire de la bibliotheque impériale, âgé de 56 ans. Il s'eſt tué d'un coup de piſtolet. J'ai été inconſolable de ce malheur, car mon eſprit étoit ſans ceſſe occupé de lui, &

mon ame voloit au devant de la sienne quand je l'appercevois. Une horrible mélancolie l'a conduit à cette funeste résolution. Une autre personne de ma connoissance ici, & je pourrois dire de mes amis, m'a payé d'ingratitude. Il alla sur un pied avantageux à Constantinople, & m'oublia ; ensuite il revint heureusement, & croyant être riche, il se trouva pauvre par un vol qu'on lui avoit fait de tous ses effets précieux. Cet homme avec qui j'avois rompu entiérement, en gardant le silence, a regagné mon amitié par ses malheurs, & je crois même que je pourrois de nouveau lui rendre service. Peut-être ferai-je dans peu un troisieme voyage à Naples, ce qui alors aura lieu vers le 15 d'Avril, & probablement dans la compagnie de D. Camille Paderno, garde du cabinet d'Herculanum, qui se trouve actuellement à Rome. Je compte y rester un mois & jouir du ciel de la Grece. Je suis fâché que ma tête soit trop foible pour boire du vin de *Lacrima*, ainsi que je me l'étois proposé. Pendant mon premier voyage j'en ai bu sans mesure & sans retenue, sans néanmoins en éprouver aucun mauvais effet. Mais aujourd'hui j'ai six ans de plus, & ma cervelle n'est plus construite de même : ma tête est encore

assez folle, quoiqu'elle soit cependant devenue un peu plus raisie. Peut être irai-je aussi à Pestum & à Velia; la patrie de Zénon, d'Eléates & de Parmenide, où l'école philosophique d'Italie a pris naissance & a tenu son siége. Ce dernier endroit est encore jusqu'à présent une terre inconnue.

Le duc d'Yorck est déja depuis deux mois à Gènes, & on l'attend ici. Le pape lui fera rendre tous les honneurs qu'il voudra bien recevoir, & j'ai reçu ordre de proposer quelques anciens ouvrages de l'art dont on veut lui faire présent. Il y a entr'autres une Mosaïque du palais Barberini, représentant Europe, & laquelle est, autant que je puis me le rappeller, fort mal gravée dans Turnbull (1), dont

(1) Turnbull a joint à son livre sur la peinture ancienne (*Treatise on ancient Painting, containing observations on the rise, progress and decline of that art, amongst the Grecks and Romans. London*, 1740, *in-folio*) une collection des ouvrages les plus connus, dessinés par Camille Paderno, & gravés par Mynde; ce qui fait, sans contredit la partie la plus précieuse de ce livre qui est très-cher, à la vérité, mais fort médiocre. M. Winckelmann a déja porté un jugement très-sévere sur cet ouvrage dans ses

l'ouvrage eſt encore plus mauvais. L'emploi de mon tems pendant cette année ſera, d'abord le voyage en queſtion à Naples, lequel eſt fixé au 22 Février; enſuite pluſieurs petits voyages de plaiſir. Mais que deviendra pendant ce tems, direz-vous, le travail au Vatican? Le cardinal qui a été nommé bibliothécaire de Sa ſainteté, m'en diſpenſera; & après tout, ce n'eſt pas le travail qu'on exige. Nous ſommes ici dans un pays d'humanité où chacun fait ce que bon lui ſemble; pourvu qu'on n'aille pas crier dans les rues que le pape eſt l'Antechriſt. Et cela même n'eſt pas un malheur pour un pauvre diable qui n'a rien; car on met un pareil fou à l'inquiſition, où il eſt bien logé, bien nourri. Il y jouit de plus d'un jardin pour ſe promener; & lorſqu'on croit qu'il eſt perſuadé du contraire de ce qu'il a oſé avancer, on lui donne la liberté, *ſub ſigillo ſilentii.* Quant à moi, il ne vient ſeulement pas la moindre penſée du

---

Penſées ſur l'imitation des ouvrages grecs, page 37, où il dit, que les planches qu'on a jointes à cet ouvrage, ſont ce qui ſeul donne quelque valeur au magnifique papier qu'on a ſi mal employé. N. de M. D.

doute ; car j'ai des choſes plus agréables, je veux dire plus eſſentielles, qui m'occupent.

Note de M. Franken ſur cette lettre.

Il eſt eſſentiel pour ma propre ſatisfaction que je donne quelques éclairciſſemens ſur la lettre de M. Winckelmann qu'on vient de lire ; d'autant plus qu'il a été dit dans un certain Journal allemand, que „ M. Winckelmann avoit principale„ ment quitté Nöthenitz, parce qu'il n'a„ voit pu s'accorder avec le bibliothécai„ re, M. Franken „. Voici la vérité du fait. Lorſqu'en 1748 M. Winckelmann arriva à Nöthenitz, & qu'il commença à travailler à la bibliotheque, il affecta tout de ſuite pour moi, je ne ſais à quel ſujet, une réſerve & une froideur qui me firent bientôt connoître qu'il étoit prévenu contre ma perſonne. Je fus de mon côté circonſpect avec lui, & nous vécûmes enſemble avec toute l'humanité convenable, à la vérité, mais ſans la moindre communication ni confiance. Peut-être bien qu'une perſonne tierce, qui travailloit ſous mes ordres à la bibliotheque, avoit contribué à cette indifférence mutuelle. Quoiqu'il en ſoit, nous paſſâmes ainſi quelques années, non comme des enne-

mis, mais sans nous faire aucune amitié réciproque Je n'avois point de raison de me plaindre de la moindre infraction à mes droits; ayant été chargé par M. le comte de Bünau du soin de sa bibliotheque longtems avant l'arrivée de M. Winckelmann, & j'en ai joui de même dans la suite avec l'entiere approbation de ce seigneur. D'ailleurs mes occupations étoient différentes de celles de M. Winckelmann. Je travaillois, avec mon second, au catalogue de la bibliotheque, qu'on publia quelque tems après; & M. Winckelmann étoit chargé de faire des extraits pour l'*Histoire de l'Empire* dont s'occupoit M. le comte de Bünau. Ainsi nous ne pouvions point nous contredire dans notre travail respectif, dont M. de Bünau étoit également satisfait. Enfin, comme cette froide circonspection continuoit toujours à régner entre nous, quoique nous nous entretenions tous les jours de littérature, & que souvent même nous étions tous deux fort gais, je saisis une occasion favorable pour me déclarer à mon ami défunt, & pour lui demander son amitié. Cela fit quelque impression sur son esprit, & nous devinmes plus confians l'un & l'autre; de maniere même qu'il me conta, pour ainsi-dire, toutes les circonstances

de sa vie passée. Il survint dans la suite un petit événement qui sembla, en quelque façon, occasionner une nouvelle rupture entre nous. Nous avions jusqu'alors dîné ensemble dans ma chambre pendant l'absence du comte. Il entra tout-à-coup dans l'esprit de M. Winckelmann, que la viande lui étoit contraire, & il ne voulut plus se nourrir que de légumes & de fruits; il commença dès lors ce genre de régime, & continua pendant longtems à vivre en son particulier, même après qu'il eut quitté sa nouvelle cuisine. Je puis néanmoins assurer que tout cela n'occasionna jamais la moindre altercation entre nous, & que nous vécûmes paisiblement ensemble, quoique toujours avec beaucoup de froideur. Nous ne nous connoissions pas assez, quoique nous fussions véritablement nés l'un pour l'autre; & la lettre qu'on vient de lire prouve combien nous nous sommes aimés par la suite. Puissent les larmes de l'amitié que je répands ici loin du tombeau de ce respectable ami, servir à faire connoître combien il m'étoit cher & précieux!

LETTRE XVIII.

Au même.

Rome, le 4 Mai 1764.

JE ſonge à donner un ouvrage dont le projet roule depuis longtems dans mon eſprit, ſavoir, un *Traité ſur la dépravation du goût dans les arts & les ſciences.*

Il a plu à quelqu'un de m'imputer dans les *Nouvelles lettres de la littérature*, certain écrit intitulé : *Vie & prodiges de Jean Winckelmann de Stendal, &c.*, voilà tout ce que j'en ſais. J'eſpére qu'un de mes amis voudra bien y répondre. On prétend que c'eſt une lettre que j'ai écrite à une perſonne de ma connoiſſance ; ce qui n'eſt pas vrai (1). Si ce ſont des faits qu'on

(1) M. Winckelmann n'avoit ſans doute pas vu cette lettre imprimée dans les *Lettres ſur la littérature moderne.* Peut-être que quelqu'un lui avoit dit, qu'il y étoit fait mention d'une brochure intitulée *Vie & prodiges de Jean Winckelmann de Stendal*; quoique cela ne puiſſe avoir rapport qu'à une phraſe de cette lettre même. Ce titre indiqué parut annoncer à M. Winckelmann une ſatyre contre lui, ce qui le fâcha au point que nous venons de le voir. Com-

a tirés de mes lettres écrites de Rome, cela ne pourra alors que me rendre fort circonspect & fort craintif à répondre aux lettres qu'on m'adreſſera. Je ne crois pas avoir mérité d'être tourné en ridicule par mes compatriotes. Il y a eu certainement des traits plaiſans dans ma vie; mais ils ne préſentent aucun côté qui puiſſe prêter à rire à un bouffon académique. Cela me chagrine à tel point, que j'ai réſolu de ne plus voir de voyageur allemand; & j'ai déja commencé par un baron Saxon, à qui j'en ai fait ſavoir la raiſon. Il ſe préſente, mais encore de loin, une nouvelle occaſion pour moi d'aller dans la Grece & en Aſie, avec un étranger fort opulent. Si j'obtiens dans le tems de la cour de Rome, le pouvoir d'acheter des manuſcrits pour le Vatican, ce qui n'eſt pas impoſſible, je pourrai bien alors me déterminer à ce voyage, ſi le cardinal y conſent.

---

me cette lettre contient un abrégé de ſa vie, & qu'elle paroit véritablement écrite par lui-même, nous ne faiſons aucune difficulté de la donner ici telle qu'elle ſe trouve dans les *Lettres ſur la littérature moderne*, *T. XVI*, *page* 183—188; d'autant plus que ce livre allemand n'eſt pas entre les mains de tout le monde.

N. de M. D.

Rome, le 8 Décembre 1762.

Per tot discrimina rerum
Tendimus in Latium!

MON cher ami & frere!

Toi, qui seul m'est resté & à qui je puis écrire comme à mon frere! Comme nous nous trouvons séparés par des monts & des fleuves, je croyois aussi être oublié de toi, lorsque j'ai reçu ta chere lettre, que j'ai pressée contre mon cœur & contre ma bouche, parce qu'elle me venoit de toi, à qui je me suis attaché par un secret penchant dès l'âge le plus tendre. Je représente comme un tableau à ma mémoire tout le tems de notre jeunesse. Tu desire, mon bon ami, savoir l'histoire de ma vie; elle est très-courte, parce que je la mesure par la jouissance. M. Plaute, le consul, qui soumit l'Illyrie, fit placer sur son tombeau qui se trouvoit à peu de distance de Tivoli, parmi le récit de ses exploits, ces mots: *Vixit Ann. IX.* Moi je dirois: j'ai vécu jusques à ma huitieme année; c'est le tems que j'ai resté à Rome & dans les autres villes d'Italie. C'est ici que j'ai cherché à rappeller

ma jeuneſſe que j'ai paſſée en partie dans la diſſipation & en partie dans le beſoin & dans la miſere ; & je mourrai du moins plus ſatisfait ; car j'ai obtenu tout ce que j'avois deſiré, & même plus que je n'avois eſpéré & mérité. Je ſuis chez le plus grand cardinal qu'il y ait, un neveu du pape Clément XI ; non pour le ſervir, mais ſeulement pour qu'il puiſſe dire que je lui ſuis attaché. Je ſuis ſon bibliothécaire, mais ce n'eſt que pour faire un libre uſage de ſa bibliothéque dont je jouis ſeul. Je ne me trouve chargé d'aucun travail, & mon ſeul devoir eſt de ſortir avec le cardinal. Il ne peut pas y avoir d'amitié plus étroite que celle qui m'attache à lui, & que rien ne pourra rompre que la mort. Je lui ouvre juſqu'au moindre repli de mon cœur, & je jouis de la même confiance de ſa part. Je crois donc être du petit nombre des perſonnes qui ſont parfaitement ſatisfaites, & à qui il ne reſte rien à deſirer. Qu'on trouve un autre homme qui puiſſe dire cela avec vérité ! Juſqu'a préſent j'ai refuſé toutes les places qu'on m'a offertes ici, parce qu'on m'a aſſuré une retraite pour ma vieilleſſe à Dreſde ; car S. A. R. le prince électoral m'a donné, il y a quatre ans, la place honorable & tranquille de directeur de ſon

cabinet, promeſſe qu'il m'a fait renouveller, lorſqu'on a penſé à moi en Angleterre, où j'ai été nommé depuis peu membre de la ſociété royale des ſciences. Et pour me tenir attaché à la cour de Dreſde, je jouis encore d'une partie de ma penſion, qui m'a été payée régulièrement juſqu'ici, par les propres mains du roi; quoique j'y euſſe renoncé librement, lorſque j'obtins, il y a quatre ans, la place que j'occupe. Juſques à ce tems j'avois vécu ſans aucun revenu, & j'ai eu, pendant deux ans, l'inſpection ſur la bibliothéque du cardinal Archinto, ſans recevoir de ſalaire, tant à cauſe que je n'en ai pas eu beſoin auſſi long-tems que j'ai joui de ma penſion entiere, que parce que ce cardinal, qui fut à Dreſde l'inſtrument de ma converſion, n'eſt pas l'homme qui me convient; mais principalement parce que je ne voulois être regardé que comme un penſionnaire du roi. J'ai joui dans le même tems de l'amitié du ſavant cardinal Paſſionei. J'étois admis quand je le voulois à ſa table, & je ſortois tous les jours avec lui, tant à Rome que pour nous rendre à ſa maiſon de campagne; de ſorte que l'amitié de ce prélat m'a fait connoître à Rome & m'a donné du crédit. Sa mort fut une grande perte

pour moi. Il y a quatre ans que j'ai passé neuf mois à Florence, où je fus appellé pour faire la description du cabinet des pierres gravées du baron de Stosch. Six mois auparavant, j'avois été à Naples & de-là jusques à Tarente; l'hiver dernier j'ai fait ce voyage pour la seconde fois avec le comte de Brühl, à qui j'ai dédié ma lettre sur les découvertes d'Herculanum. Le Carême prochain je compte y aller pour la troisieme fois, & y rester jusqu'après Pâques; j'espére y boire, dans une compagnie très-agréable, à ta santé avec le meilleur vin de Syracuse. Je te ferai en peu de mots l'histoire de ma vie, avant le tems dont je viens de te parler. J'ai été pendant sept ans & demi sous-recteur au collége de Seehausen. J'ai occupé pendant un même espace de tems la place de bibliothécaire de M. le comte de Bünau, (ceci est une erreur; car M. W. n'a rempli cette place que pendant six ans) & j'ai resté un an à Dresde avant de partir pour l'Italie. Pendant ce tems, j'ai fait en dix mois deux fois le voyage de Potsdam pour mes affaires particulieres; & l'ami chez qui j'allai ne me donna pas le tems de voir Berlin. Lorsque les affaires seront sur un meilleur pied en Allemagne, je me propose de faire un voyage en Saxe,

en prenant par la Suiſſe ; mais pour retourner à Rome, afin d'y finir ce que j'ai commencé. Mon plus grand ouvrage juſqu'à préſent eſt l'*Hiſtoire de l'art chez les anciens*, & particuliérement de la ſculpture, lequel ſera imprimé cet hiver. J'ai fait auſſi un ouvrage en italien, pour lequel on a gravé plus de cent planches, intitulé : *Eclairciſſemens des points difficiles de la mythologie, &c.*, qui doit paroître ici pour la premiere fois. Cet ouvrage, qui ſera *in-folio*, s'imprime à mes frais ; & je travaille en paſſant à une *Allégorie pour les artiſtes.*

Voilà la vie & les prodiges de Jean Winckelmann, né à Stendal dans l'ancienne Marche de Brandebourg, au commencement de l'année 1718. Mes heures perdues ſont employées à apprendre la langue arabe, & à former une collection d'antiquités, de médailles & d'eſtampes, afin que j'aie dans la ſuite pour m'amuſer, quelques-uns des tréſors qu'on trouve dans ce pays. Je deſire que tu puiſſes jouir de la ſatisfaction que j'ai goûtée ici & que j'y goûte encore. Je ſuis &c.

P. S. On connoît ſans doute chez toi un petit ouvrage ſur la beauté & ſur le goût dans la peinture, que le chevalier Mengs, premier peintre du roi d'Eſpa-

gne, m'a dédié sans le nommer. Il est aujourd'hui à Madrid : Fuesli n'en est que l'éditeur ; ce que je rappelle ici, parce qu'il y a des personnes qui croyent qu'il est l'auteur de cet ouvrage, que d'autres m'attribuent.

LETTRE XIX.

Au même.

Rome, le 18 Août 1764.

IL court un bruit très-mal fondé que le roi de Prusse cherche à m'attirer à Berlin. Il y a plus d'un an qu'une personne m'a écrit qu'elle l'avoit entendu dire dans de bonnes maisons à son passage à Berlin. Je n'y fis alors aucune attention ; mais comme un particulier de Berlin, qui va en Italie, a assuré la même chose à un de mes amis à Bern, qui n'a pu lui persuader le contraire, malgré qu'il lui ait dit les circonstances dans lesquelles je me trouve actuellement ; je vous prie de déclarer de ma part que cela n'est pas vrai, si l'on pouvoit y ajouter foi à Dresde. — Et comment pourrai-je me séparer du meilleur de mes amis, qui m'aime com-

me lui-même, & qui ne desire que de me voir heureux avant sa mort.

Mon portrait a été fait pour un étranger par une personne singuliere : c'est une Demoiselle allemande, qui peint très-bien le portrait à l'huile, & dont le moindre ouvrage se paye trente séquins. Je suis représenté à mi-corps assis ; elle l'a gravé *in-quarto* à l'eau forte, & un autre artiste le fait en maniere noire, pour me faire présent de la planche. La Demoiselle dont je parle est née à Costnitz ; mais elle a été conduite fort jeune en Italie par son pere, qui est aussi peintre ; de sorte que l'italien lui est aussi familier que l'allemand ; quoiqu'elle parle cette derniere langue comme si elle étoit née en Saxe. Elle s'exprime de même avec beaucoup de facilité en françois & en anglois ; ce qui fait qu'elle peint tous les Anglois qui viennent à Rome. On peut dire qu'elle est belle, & peut disputer la palme du chaux à la meilleure Virtuose. Elle s'appelle Angelique Kaufmann (1).

(1) Cette admirable artiste allemand demeure actuellement à Londres, où elle fait l'admiration des connoisseurs de toute l'Europe. A l'exposition annuelle des tableaux de l'académie royale de peinture, ce sont ses ouvrages

On a trouvé une tête de Pallas d'une si grande beauté qu'elle surpasse tout ce que nous avons de plus sublime en ce genre, jusqu'à la Niobé même ; & le marbre en est si dur que rien n'a pu l'endommager. Je demeurai muet & extasié lorsque je la vis pour la premiere fois. Comme je ne permettrai jamais qu'un tel chef-d'œuvre sorte de Rome, j'espére qu'elle me tombera entre les mains.

LETTRE XX.

Au même.

Rome, le 25 Novembre 1765.

Il n'y a pas long-tems que j'ai pensé quitter Rome, même encore avant l'hiver; & peut-être en êtes vous déja instruit; car on en a parlé dans les gazettes angloises. Le roi de Prusse m'a fait offrir, par M. le colonel Quintus Jcilius, la pla-

qui obtiennent toujours le premier rang, suivant l'ordre des plus grands connoisseurs. On trouve une description de ses meilleurs ouvrages dans le neuvieme volume de la *Bibliothéque des belles-lettres & des beaux-arts* qui s'imprime à Leipsick.

ce de bibliothécaire & de directeur de son cabinet de médailles & d'antiquités, vacante par la mort de M. Gautier de la Croze, avec une pension extraordinaire. J'acceptai d'abord cette proposition & j'écrivis en conséquence, en la publiant ici. Il s'offrit cependant une difficulté dans cette affaire; & l'on me témoigna à Rome plus d'égards qu'on n'avoit fait jusqu'alors, & que je n'avois osé espérer. Le pape me fit même faire sous main des offres avantageuses, & le plus digne des prélats, le cardinal Stoppani, y ajouta une pension particuliere de ses propres fonds; de maniere que je resterai où je suis. Il est donc probable que je ne passerai pas les Alpes, & je ferai encore moins le voyage de la Grece, comme on l'avoit dit à quelques-uns de mes amis; car depuis 1759 je n'y ai plus pensé sérieusement. J'apprends qu'on parle beaucoup de moi en Allemagne, & qu'on met sur mon compte bien de choses auxquelles je n'ai jamais songé. Ce qu'il faut sur-tout attribuer aux jeunes voyageurs qui ne m'ont vu qu'une seule fois chez moi, ou peut-être même seulement de loin dans la rue. Si je m'étois rendu à Berlin, j'y aurois fait ce qu'on n'a pas su apprécier en Saxe: c'est-à-dire, que

j'aurois

j'aurois suivi ma vocation naturelle d'enseigner la jeunesse, en y consacrant tout mon tems & tout mon savoir. Ici l'éducation de la jeunesse est entre les mains des ecclésiastiques, ce qui ne me permet par conséquent pas de m'en mêler. Ce penchant naturel & particulier à regenter, se déclare chez moi à toutes les occasions, malgré toute l'ingratitude que j'ai éprouvée; & je ne suis jamais plus content que lorsque je trouve parmi les voyageurs des gens estimables & à mon gré. Il y a peu de tems que j'ai rencontré une personne de cette trempe dans un jeune François : c'est M. le duc de la Rochefoucault, qui est le seigneur le plus doux, le plus honnête & le plus instruit que je connoisse. Il voyage avec deux savans dont l'un est M. Desmarets (1) célebre physicien. Il mene aussi avec lui un peintre. Pendant que je me trouvois avec ce seigneur à la villa du cardinal Albani à Castel-Gandolfo, le prince de Mecklenburg-

(1) Connu par ses *Expériences Physico-Méchaniques*, par ses *Conjectures sur les Tremblemens de terre*, & par plusieurs autres ouvrages précieux. Il a donné aussi plusieurs excellens articles sur la Physique de l'Encyclopédie. N. de M. D.

Strelitz, frere de la reine d'Angleterre, qui étoit arrivé le jour auparavant à Rome, y vint pour me chercher; & j'obtins par le cardinal la permiſſion de m'abſenter du Vatican, pour faire voir Rome à ce prince. C'eſt un ſeigneur de dix-ſept ans, très-aimable, qui vient d'Angleterre par l'Eſpagne & la France, dans l'intention de paſſer un an entier à Rome, M. le comte de Moltke m'a envoyé par ce prince un Homere entierement grec, édition de Glaſgow, en deux volumes petit *in-folio*. On n'a jamais imprimé un plus magnifique ouvrage grec.

LETTRE XXI.

Au même.

Rome, le 18 *Janvier* 1766.

Si je n'écris pas tout d'une haleine, je ne pourrai jamais finir ma lettre. Vous devez donc, mon cher ami, avoir un peu d'indulgence pour moi. Je ſuis l'homme le plus tourmenté qu'il y ait à Rome. Le prince de Mecklenburg ne veut pas ſortir ſans moi. Je dois reſter pendant deux heures à table, tandis que quinze minutes me ſuffiſent pour dîner. Le prince re-

gnant d'Anhalt-Deſſau, qui eſt ici avec ſon frere, veut que je ſorte au moins deux fois par ſemaine avec lui. Ce prince d'Anhalt eſt un des plus grands princes que je connoiſſe; c'eſt un ſage né pour le bonheur de pluſieurs pays, qui du moins fera celui de ſon peuple. Il vint pour la premiere fois le ſoir dans ma chambre, la canne à la main, ſans m'avoir fait avertir & ſans aucune ſuite, pour ne pas être reconnu. Je ſuis de Deſſau, mon cher Winckelman, me dit-il; je viens à Rome pour m'inſtruire, & j'ai beſoin de vous. Il reſta avec moi juſqu'à minuit; & j'ai répandu des larmes de joie, fier de notre nation, & glorieux d'avoir vu ce digne prince. Il eſt accompagné de deux ſeigneurs eſtimables, dont l'un, appellé M. de Barenhorſt, a été adjudant du roi de Pruſſe, dont il a quitté le ſervice; l'autre eſt M. d'Erdmanſdorf, ſeigneur ſaxon, qui avoit déjà voyagé en Italie, mais ſans être venu à Rome.

Mon cher ami, comment pourrai-je répondre à votre lettre pleine de bonté & d'amitié? Je ne veux pas renouveller la douleur que vous a cauſé la perte de votre épouſe. L'éternité doit faire notre conſolation, & cette eſpérance doit être gravée profondément dans notre cœur,

Que nous ſerions heureux ſi nous pouvions en avoir une certitude géométrique! Dieu a voulu la retirer à lui, pour vous priver d'une ſource de bonheur; mais auſſi vous a-t-il peut-être délivré par-là des inquiétudes qu'auroient pu vous cauſer les maladies douloureuſes d'une ſi eſtimable femme. Je n'ai jamais été ennemi du ſexe comme on me l'a reproché; mais ma maniere de vivre m'en a toujours tenu éloigné. J'aurois pu me marier, & peut-être même cela auroit-il eu lieu ſi j'avois pu retourner dans ma patrie, bonheur dont je n'oſe plus me flatter aujourd'hui; mais ſi je m'étois marié, je ne ſerois jamais parvenu au point où je me trouve. Maintenant je n'y penſe, pour ainſi dire, plus; & c'eſt peut-être cette continence qui fait que j'ai pu ſuffire à tant de travail & d'activité. Je ne ſuis immodéré que dans le manger & principalement dans le boire; c'eſt-à-dire, que je bois mon vin ſans eau, ce qui paroît extraordinaire aux Romains. Au reſte je me porte mieux que jamais, & je cours & grimpe à l'envi avec tous les jeunes gens.

M. Walther veut réimprimer la traduction de mon *Hiſtoire de l'art* faite à Paris, ce que je veux bien permettre, à trois

feuilles près qu'il faut supprimer. Il a paru aussi une traduction angloise de cet ouvrage. J'espére que mon *Allégorie* aura le même bonheur; je voudrois bien savoir votre jugement sur cet ouvrage. Je me flatte que mes *Remarques sur l'Histoire de l'art*, seront ce que j'ai encore fait de mieux; car j'ai réflechi pendant quatre ans à cet ouvrage, en jettant à fur & à mesure mes réflexions sur le papier. J'y éclaircirai de nouveau plusieurs passages d'anciens auteurs qui ont été obscurs jusqu'à présent. C'est par cet ouvrage que je prendrai congé de ma patrie.

Le célebre chevalier Worthley Montagu, (1) est revenu de ses voyages en Egypte & en Syrie; & se prépare à partir de Pise où il est actuellement, pour aller faire un second voyage dans le Levant; c'est déja un homme de 56 ans.

---

(1) Ceux qui voudront lire quelques anecdotes curieuses touchant cet homme singulier, peuvent prendre le *Mémorial d'un homme mondain*, page 10 & suivantes; M. Grosley en rapporte aussi quelques-unes dans son livre intitulé: *Londres*. N. de M. D.

LETTRE XXII.

Au même.

Rome, ce Samedi avant la Pentecôte, 1766.

Vous avez raison pour ce qui est du style de l'*Allégorie* (1); mais un ouvrage didactique doit être écrit de cette maniere. C'est le style simple & concis des Aphorismes d'Hippocrate qui en fait le prix. Les *Remarques sur l'Histoire de l'art* seront peut-être plus de votre goût.

Il y a peu de tems que le prince regnant d'Anhalt-Dessau & son frere sont partis pour Florence, après avoir passé cinq mois à Rome. Ce prince doit aller en Angleterre pour parcourir une seconde fois ce royaume, & veut aussi se rendre en Irlande pour y voir les manufactures. Si l'amour de l'humanité donnoit droit à

(1) M. Franken avoit remarqué que le style de l'*Essai d'une Allégorie principalement pour l'art*, imprimé à Dresde en 1766, in-4°. n'étoit pas si agréable ni si vif que celui des autres ouvrages de M. Winckelmann; comme en effet il ne peut pas non plus l'être, à tous égards, dans dans un livre purement didactique. N. de M. D.

l'empire, ce prince mériteroit la couronne. Nous avons lié enſemble une amitié très-étroite; & lorſque mon ouvrage ſera imprimé j'irai en Allemagne, pour paſſer quelque tems avec lui: c'eſt alors que je compte vous embraſſer.

Je viens de refuſer un canonicat fort lucratif à la Rotonde, parce que je veux reſter libre; peut-être même renoncerai-je auſſi au Vatican.

LETTTRE XXIII.

Au même.

Rome, le 10 *Septembre* 1766.

Vous faites des réflexions, mon cher ami, ſur ce que j'imprime à mes frais mon grand ouvrage italien; mais vous n'avez ſans doute pas ſongé qu'il n'y a peut-être pas de libraire en Allemagne qui veuille entreprendre un ouvrage auſſi cher, ſans avoir formé une ſouſcription. Je ſais où placer mon édition, & j'ai partout des amis; de ſorte que j'eſpére ne devoir pas paſſer par les mains des libraires. La plus grande dépenſe eſt faite. Le papier ſeul monte à 2000 écus.

J'ai reçu l'ouvrage de M. Lessing (1); il est bien écrit & avec pénétration; mais il auroit eu besoin de beaucoup d'instruction sur ses doutes & ses découvertes. Qu'il vienne à Rome, & nous causerons ensemble sur le lieu même. Le baron de Stosch, qui probablement a beaucoup de crédit auprès du roi de Prusse, croit toujours qu'il pourra parvenir à me fixer à Berlin. Les deux places qu'on m'avoit destinées ne sont pas encore remplies, que je sache. Je suis néanmoins dans la perplexité. Je chercherai avant tout à faire avec lui un voyage que j'ai projetté; après quoi je tâcherai de me déterminer à l'une ou à l'autre des propositions qu'on me fait pour assurer ma tranquillité à venir.

---

(1) *Laocoon ou Pensées sur les limites de la peinture & de la poésie, par M. G. E. Lessing, Berlin, 1768, in-8vo*, ouvrage dont M. Franken avoit fait, avec raison, l'éloge à son ami, en le prévenant qu'il y trouveroit quelques remarques contre lui, mais exposées avec autant de savoir que d'honnêteté. Les amateurs des beaux-arts ne peuvent qu'attendre avec impatience la nouvelle édition qu'on promet de cet excellent ouvrage, que l'auteur aura sans doute enrichi de plusieurs précieuses remarques nouvelles, qui auront été le fruit de son dernier voyage littéraire. N. de M. D.

Il me reſte peu de tems à vivre : le grand travail a émouſſé mes ſens, & depuis quelques mois j'ai des ſignes certains de l'approche de la vieilleſſe. Me croiriez-vous, ſi je vous diſois que j'ai encore plus travaillé ici qu'à Nothenitz ? Au reſte je me porte bien. M. Von Mecheln, graveur à Zuric, travaille à mon portrait. Il eſt grand & remplit une page *in-folio*. Un autre artiſte l'a gravé en acier, mais en plus petit format ; il n'en a donné que quelques empreintes à ſes amis, parce que je l'ai prié de ne pas le répandre.

LETTRE XXIV.

Au même.

Rome, le 4 Novembre 1766.

IL n'y a pas long-tems que j'ai paſſé quinze jours à me promener avec l'Achille de Brunſwic, le prince héréditaire. Il y a quinze jours qu'il eſt parti pour Naples, & doit encore paſſer autant de tems ici à ſon retour. On lui a rendu tous les honneurs publics qu'il mérite par ſon rang, par ſa naiſſance & par ſes qualités perſonnelles. J'ai formé une connoiſſance

assez étroite avec ce prince; & comme il sembloit aimer à courir, nous avons cherché à nous lasser l'un l'autre; de maniere que la fatigue nous obligeoit quelquefois d'attendre une heure après nos longues courses, avant de pouvoir dîner. J'ai souvent profité de l'occasion pour dire la vérité aux enfans des rois; & ce que je leur ai répété le plus, c'est que je rendois graces au ciel de ne pas être né d'un sang illustre, parce que le vrai bonheur n'est jamais le partage des grands. Combien de fois n'ai-je pas dit à ce digne prince que ce n'est pas moi qui puis être malheureux, mais les personnes de son rang. Une liaison intime avec de pareils seigneurs est la grande école du contentement, si toutefois l'homme peut ou veut être satisfait de son sort.

Mon grand ouvrage italien se trouvera payé à la fin de l'impression. Je ne me soucie pas d'y gagner. Il y a peu d'hommes moins économes que moi & qui en même-tems méprisent autant l'argent. Vous savez que dans ma misere à Dresde j'ai fait imprimer à mes frais mon premier ouvrage, & que je n'en ai fait tirer que le nombre d'exemplaires que je croyois devoir faire présent. J'ai envie maintenant de ne faire tirer que dix exemplaires

d'un petit ouvrage de tous les anciens monumens dessinés à la plume. Vous recevrez mon portrait de Bâle par occasion; mais je ne le placerai pas devant mon ouvrage. Vous vous trompez, si vous croyez que la vente de mon ouvrage m'empêchera de me mettre en voyage. Je partirai comme si je ne laissois rien ici. Il est tems que je jouisse enfin de moi-même & de la vie.

LETTRE XXV.

Au même.

Rome, le 5 Décembre 1767.

Mon voyage à Naples, où j'ai resté deux mois, n'avoit été entrepris que dans l'intention de passer en Sicile sans qu'on le sut ici. Je croyois trouver tout le monde contre moi à Naples (1); & je m'étois fait un nouvel adversaire par deux

(1) A cause de quelques jugemens trop libres qui se trouvent dans sa lettre sur Herculanum, au sujet des recherches & de la publication des monumens antiques de cette ville souterraine. N. de M. D.

remarques sur la traduction de Vitruve de M. le marquis Galiani, que j'ai faites dans le discours préliminaire de mon ouvrage italien, après une offense publique que j'avois reçue de lui. Mais comme j'ai trouvé qu'il ne m'étoit pas difficile de vaincre les difficultés que j'avois craint de rencontrer, dont la principale étoit de ne pas obtenir l'entrée du cabinet & des découvertes de Pompeii, je me suis présenté à la cour où j'ai été gracieusement accueilli; de sorte que je puis dire avoir vu cette fois Naples bien à mon gré. J'ai trouvé beaucoup de choses nouvelles que je publierai en son tems; & la seule irruption du Vesuve suffit pour ne pas me faire regretter ce voyage. Car il n'est pas possible de se former une idée de ce spectacle, d'une beauté vraiment terrible, si on ne l'a pas vu. J'ai passé une nuit sur cette montagne avec M. le baron de Riedesel & le célebre avanturier d'Hancarville (1); nous y avons fait rôtir des pigeons sur le bord d'un fleuve de feu, &

(1) On trouve des anecdotes curieuses sur M. le chevalier d'Hancarville, à la page 116, 117 du *Mémorial d'un mondain*, par M. le comte Lamberg. N. de M. D.

Winckelmann y a soupé nud comme un Cyclope. La même nuit que tout le monde prit la fuite, nous allâmes au-devant du danger, & nous bûmes gaiement sur la place du château de Portici au milieu du tumulte des fuyards; cependant nous n'étions nullement en sûreté dans des maisons qui trembloient & chanceloient continuellement.

Le cinquieme volume du cabinet d'Herculanum vient d'être imprimé, mais il n'a pas encore été publié; excepté un exemplaire que j'ai obtenu pour emporter avec moi à Rome par la faveur de M. le marquis Tanucci. Cependant il me reproche, quoi qu'en riant, en présence de tous les ministres étrangers qui avoient dîné chez lui, ce qu'il y a d'offensant dans ma lettre, & me refusa la continuation de l'ouvrage d'Herculanum. Malgré cela je n'ai pas fait un secret de la critique que ce cinquieme volume avoit à attendre de moi; & que j'ai aussi déja insérée dans mon *Histoire de l'art*. Ce volume contient les têtes & les bustes de bronze, dont chacun est représenté de face & de profil. Le sixieme volume commence par les statues & les figures de bronze; & comme on copie tout ce qu'on peut trouver dans les livres, il restera encore de quoi à transcrire pour nos neveux.

Je travaille toujours conſtamment à finir mon *Hiſtoire de l'art*, dont la traduction françoiſe doit paroître en deux volumes *in-4to.* avec beaucoup de grandes planches, afin de rendre les contrefactions plus difficiles. Je dois prendre ſur moi-même le ſoin pénible d'en faire la traduction, que je commencerai avec la nouvelle année. Je la ferai enſuite relire par pluſieurs perſonnes.

Je vous laiſſe maintenant juger ſi je puis gagner quelque choſe par mes ouvrages allemands, en conſidérant ſeulement mon dernier voyage de Naples, qui m'a plus couté que tout ce que le libraire m'a donné. J'ai été plus de vingt fois à Portici qui eſt à un mille d'Allemagne de Naples. Pompeii en eſt à trois milles de diſtance, & j'y ai été quatre fois; pour ne pas parler de mes voyages à Cumes, à Bayes, à Caſerte, &c. S'il étoit permis de faire des remarques ſur les lieux même, on n'auroit pas beſoin de la moitié du tems; mais il faut tout confier à la mémoire; moi ſur-tout, pour ne pas donner à penſer que je veuille écrire de nouveau; ce que je ne pourrai néanmoins pas laiſſer. Un profeſſeur qui dans ſon cabinet fait des rêves de métaphyſique & de géométrie, peut faire préſent

de ſes productions ; mais c'eſt ce que je ne puis pas faire.

Le roi de Pruſſe m'a fait écrire une lettre fort gracieuſe par M. de Catt ſur mon dernier ouvrage & ſur mes autres écrits, qui lui ont été remis avec une lettre en allemand de ma part. Il s'eſt beaucoup entretenu de moi, tant avec le prince héréditaire de Brunſwic, qu'avec le prince d'Anhalt.

LETTRE XXVI.

Au même.

Rome, le 6 Février 1768.

MON ancien, digne, fidele & très-cher ami !

Je voudrois volontiers répandre toute mon ame ſur le papier en retour de la charmante lettre que j'ai reçue aujourd'hui de votre chere main, & à laquelle je réponds ſur le champ. La plûpart des lettres que je reçois d'Allemagne ſont conçues de maniere qu'on diroit qu'on ne cherche qu'à m'affliger ; voilà pourquoi je les laiſſe ſouvent un jour ou même plus long-tems ſans les ouvrir, parce que je

cherche à conſerver ma gaieté. Mais lorſque j'apperçois les caracteres de mon fidele collégue, mon cœur vole au-devant de lui, & je rappelle tous mes ſens pour jouir de ſon amitié. La douce eſpérance étoit déja au guet de cette lettre, & j'ai voulu vous prévenir pluſieurs fois, parce que je ſuis perſuadé que tout ce qui vient de moi vous eſt cher. Je croyois pouvoir vous dire le tems où je compte vous aller ſurprendre un beau matin à Nothenitz, de même que je l'avois annoncé depuis peu avec trop de confiance au digne prince d'Anhalt. Je retire de même aujourd'hui ma parole auprès de lui ; car le grand duc de Toſcane & ſon épouſe qui ont accompagné la future reine des deux Siciles à Naples, doivent paſſer, à leur retour, quelque tems à Rome, ce qui aura lieu à la fin du mois de Mai : par conſéquent je ne puis pas quitter cette ville. Je commence donc à craindre de ne jamais revoir ma patrie ; d'autant plus qu'il me ſera difficile de quitter pour un an, que demande ce voyage, mon maître & éternel ami, le digne cardinal Albani, au grand âge qu'il a.

De plus, on prévoit la mort du pape laquelle, ſur le pied où les choſes ſont actuellement, doit cauſer un changement

extraordinaire dans tout le ſyſtème politique des puiſſances vis-à-vis de la cour de Rome, particuliérement pour ce qui regarde la religion ; & comme tous les vœux ſont pour l'eſtimable cardinal Stoppani, mon bienfaiteur, je ne puis pas m'éloigner d'ici ſans porter préjudice à mes intérêts.

Je me propoſe de m'en conſoler un peu par un autre petit voyage à Naples, que j'ai réſolu de faire dorénavant deux fois par an, & par mon ſéjour ordinaire à Porto d'Anzio près de la mer, où je ſuivrai dans peu la princeſſe Albani, pour y paſſer le Carême. C'eſt-là le lieu de mes délices ; c'eſt-là, mon ami, que je voudrois vous voir, pour nous promener enſemble, ſans ſouci & ſans inquiétude, le long de la tranquille mer ſur une côte élevée & couverte de myrthes ; où pour la regarder ſans crainte lorſqu'elle eſt en fureur, placés ſous une arcade de l'ancien temple de la Fortune, ou ſur le balcon de ma chambre même. Un mois paſſé dans un pareil ſéjour, & la jouiſſance de la belle nature & de l'art, qui nourrit le cœur & l'eſprit, ſurpaſſent tout ce que l'éclat des cours & leur bruyant tumulte peuvent nous offrir. A Naples j'occupe chez un des plus grands avanturiers qu'il

y ait, ma propre chambre qui eſt ornée de vaſes étruſques qui m'appartiennent, & dont mon hôte augmente le nombre pour moi. C'eſt le chevalier d'Hancarville, auteur & éditeur du magnifique ouvrage qui a paru ſous le titre : d'*Antiquités Etruſques, grecques & Romaines*, formant quatre volumes grand *in-folio* de vaſes peints raſſemblés par M. Hamilton, miniſtre de la Grande-Bretagne à Naples, & des autres plus beaux vaſes qui ſe trouvent dans cette ville. Suivant le proſpectus, cet ouvrage contiendra 468 planches, c'eſt-à-dire 117 dans chaque volume; mais je crois que ſi l'on vouloit bien compter toutes les planches ou gravures on pourroit en trouver 600 au moins. Le premier volume en a paru (1); l'explication de ces planches m'eſt réſervée.

(1) Le titre de cet ouvrage magnifique & unique en ſon eſpece, eſt : *Collection of Etruſcan, Greek and Roman Antiquities, from the Cabinet of the honor. M. Wiliam Hamilton, his Britannich Majeſty's Extraordinary Envoy at the Court of Naples*, 1767, avec un titre françois vis-à-vis de celui-ci. Les deux premiers volumes de cet ouvrage précieux ont paru peu de tems l'un après l'autre à Naples. Le troi-

C'eſt ainſi que je jouis de tout, quelque pauvre que je ſois, excepté de mon eſtomac, qui devient d'autant plus mauvais & plus rebelle, que ma tête travaille davantage. Il ne faut ſans doute pas en être ſurpris, car perſonne ne peut ſe faire une idée des peines que je me donne.

Mais le repos viendra un jour, dans ces lieux où nous nous reverrons pour jouir de notre amitié: ce à quoi je ne puis penſer ſans un plaiſir ſecret & ſans répandre des larmes de joie. Je m'y rendrai comme un leger piéton, tel que je ſuis venu dans ce monde. Je conſacre les larmes que je répands dans ce moment à cette ſublime amitié qui émane du ſein de l'amour éternel & que j'ai eu le bonheur de trouver en vous (1). Que dirai-je des éloges que le ſavant conſeil-

---

ſieme volume a été publié à Paris en 1775. L'impreſſion en eſt auſſi magnifique que celle des deux premiers volumes, étant orné de beaucoup de vignettes & culs de lampe; les planches des vaſes ſont enluminées. N. de M. D.

(1) Cette lettre fut écrite environ quatre mois avant la fin tragique de M. Winckelman. M. Franken a écrit en marge, qu'il n'a jamais lu ce paſſage ſans l'arroſer de ſes larmes. N. de M. D.

ler Cruſius, votre collegue actuel, donne à mes ouvrages imparfaits ? Je vous prie de lui en témoigner ma reconnoiſſance, & de l'aſſurer que ſon approbation ne m'eſt rien moins qu'indifférente, parce que je ſais qu'il peut louer avec connoiſſance de cauſe. Plut au ciel ! que je puiſſe lui montrer, ainſi qu'à vous, mon *Hiſtoire de l'art* entiérement refondue & en état d'être traduite. Je feuillete quelque fois ce livre pour me délecter, car je ſuis parfaitement content de moi-même. Je n'étois pas encore en état d'écrire lorſque je commençai à l'entreprendre ; les idées n'y ſont pas aſſez liées ; il manque ſouvent les tranſitions néceſſaires de l'une à l'autre, ce qui fait la partie eſſentielle de l'art d'écrire ; les preuves n'ont pas toujours toute la force qu'elles pourroient avoir, & j'aurois pu m'exprimer quelquefois avec plus de chaleur. Mon grand ouvrage italien m'a inſtruit de ces défauts ; parce que le théatre où je voulois me montrer étoit plus dangereux ; & le Tout puiſſant a répandu ſur moi ſes bénédictions & ſes faveurs.

Je crois, au reſte, avoir éclairci ou rétabli dans cet ouvrage plus de cent paſſages d'anciens auteurs. J'ai conſervé pour le troiſieme volume des *Monumenti*

inediti des monumens inconnus qui formeront de cette ſcience un ſyſtême tout-à-fait nouveau. Si j'en trouve l'occaſion je vous ferai paſſer cet ouvrage italien.

Pour ce qui eſt de Berlin, je ſuis trop vieux & ſerois trop étranger dans cette ville; je ſuis d'ailleurs plus content en faiſant moi-même mon lit que d'être décoré du titre de conſeiller privé & d'avoir deux laquais pour me ſuivre. Quelques-uns des écrivains célebres que vous me nommez m'étoient déja connus par leurs écrits que j'ai vu par occaſion, particuliérement entre les mains du digne prince d'Anhalt-Deſſau; & les autres ſeulement de nom (1). J'ai fait venir un volume des ouvrages de Mendelſon; j'ai même pris occaſion delà pour lui écrire, mais ſans recevoir de réponſe. Comme ma lettre pour lui eſt partie ſans enveloppe, il ſe peut bien qu'elle ne lui ait pas été remiſe & qu'elle ſe ſoit perdue.

---

(1) M. Franken avoit conſeillé à ſon ami de ne pas oublier entiérement, au milieu de ſes tréſors de l'Italie, ſes compatriotes les ſavans d'Allemagne; & il lui avoit recommandé la lecture des meilleurs ouvrages de MM. Leſſing, Wieland, Mendelſon, Kaſtner, Kemmler, Weiſſe & autres, en donnant à chacun les éloges qu'ils méritent. N. de M. D.

LETTRE XXVII.

Rome, le 23 Mars 1768.

JAMAIS mon ame n'a été plus satisfaite en vous écrivant qu'aujourd'hui, que je jouis du plaisir de vous annoncer ma prochaine arrivée à Nöthenitz, qui aura lieu vers le quinze du mois de Mai, s'il ne me survient aucune maladie pendant ce long voyage. Car je compte partir d'ici au commencement d'Avril, suivant la permission que j'en ai obtenue de mon maître & du pape. Comme je veux diligenter mon voyage jusqu'à mon premier gîte, qui sera chez le digne prince d'Anhalt-Dessau, & que je ne veux passer qu'en courant par Dresde, où je n'ai à voir que vous & M. Walther; je vous prie de tenir mon arrivée parfaitement secrete, si ce n'est pour Walther seul; & de faire savoir chez lui toutes les fois que vous serez à Dresde, afin que je sache où je pourrai vous trouver. A Dessau j'attendrai mon ami Stosch que le prince logera à ma requisition. De-là nous nous rendrons chez le prince héréditaire de Brunswic, pour partir ensuite pour Berlin.

J'aurai pour compagnie le célebre sta-

tuaire romain Cavaceppi, qui entreprend ce voyage tant par amitié pour moi, que pour rétablir sa santé.

O! qui amplexus! & gaudia quanta futura!

J'ai de l'ouvrage jusques par-dessus les yeux, d'autant plus que je dois tailler de la besogne à un graveur & à un dessinateur que je garderai jusqu'à l'automne & même peut-être plus long-tems encore; & mon estomac a été tellement affoibli par le travail forcé pendant cet hiver, que j'aurois quelque maladie à craindre si je ne faisois pas bientôt ce voyage. Je consacre deux jours de la semaine à deux hommes d'un grand esprit, M. Hamilton, ministre de la Grande-Bretagne à Naples, & mylord Stormont, ambassadeur de la même cour à Vienne, qui voit Rome pour la seconde fois. C'est l'homme le plus instruit que j'aie vu pour une personne de son rang; il est même fort versé dans la langue grecque. Il a été marié à une comtesse de Bünau; la mort de cette dame & une mélancolie dans laquelle il étoit tombé, l'ont engagé à faire ce voyage. Mais il a été rétabli dans cet heureux climat, & par la vue des choses rares & instructives qu'on trouve ici.

Lorsque j'irai à Nöthenitz je vous em-

menerai M. Cavaceppi, pour vous faire connoître un Romain parfaitement honnête homme. Je vous embraſſe mille fois en idée & ſuis pour la vie, &c.

A M. LE CONSEILLER HEYNE.

LETTRE I.

Rome, le 22 Décembre 1764.

J'AUROIS dû répondre ſur le champ à une lettre auſſi agréable que celle dont vous venez de m'honorer, ſi je n'avois pas voulu attendre l'occaſion de l'envoi du manuſcrit de mon *Eſſai ſur l'Allégorie*, pour vous faire parvenir celle-ci franche de port. Cet ouvrage pénible qui regarde principalement l'art a rempli pendant pluſieurs années mes heures de loiſir. J'y ai éclairci & rétabli différens paſſages des auteurs grecs. Il doit paroître à Pâques & aura vraiſemblablement vingt-quatre feuilles d'impreſſion. Mon grand ouvrage italien va lentement, parce que mon aſſocié a manqué, de ſorte qu'aujourd'hui tous les frais tombent ſur moi ſeul.

Il

Il auroit fallu, sans doute, que je commençasse ma lettre par vous remercier de l'avis que vous me donnez de l'honneur que m'a fait une société savante & célebre; c'est la premiere marque d'estime que je reçois publiquement dans ma patrie. Je ne pouvois pas attendre cela de B** où regne dans l'académie un despotisme françois. J'accepte avec plaisir votre invitation d'être ici le correspondant de la société; mais je ne pourrai pas communiquer des choses qui ne regardent que la littérature seule, parce que je suis un peu indifférent sur tout ce qui paroit de nouveau en ce genre. Car ce qui est bon ne perd rien dans mon esprit quoique je sois le dernier à l'apprendre. Je ne lis ni gazettes ni journaux littéraires; & comme je n'ai pour ami & pour société que mon maître, qui est le patriarche & l'archimandrite des antiquaires, je n'ai aucune occasion de savoir des nouvelles de la république des lettres. Je les entends, à la vérité, de mes collégues au Vatican, mais j'y prête peu d'attention pour ne m'occuper que de ce que j'ai à faire. En attendant, je vous prie de me dire quel usage on veut faire des nouvelles que je pourrai donner, afin que je puisse me régler en conséquence —.

Vous avez fait choix, mon ami, d'un Grec digne de votre pénétration. Je crois vous avoir dit quelque chose sur un passage de cet auteur, dans une de mes dernieres, mais je ne me rappelle plus ce que c'est ; car comme je dois tout écrire moi-même, je ne puis pas garder copie de mes lettres. Voici une petite indication des manuscrits d'Apollonius qui se trouvent dans la bibliothéque apostolique.

Dans celle de l'ancien Vatican il y a deux manuscrits, savoir: N° 1691
1358

Dans celle de Heydelberg trois, savoir:
N. 150
186
280

Dans celle d'Urbin il n'y en a qu'un seul, savoir: N. 146.

N°. 1691 est un petit *in-folio* écrit fort proprement sur velin avec les scholies, mais il paroît être du quinziéme siecle. N°. 1358 est un *in-quarto* écrit sur papier, mais sans les scholies, qui appartenoit autrefois à Fulvius des Ursins ; il est encore plus moderne que le premier. N°. 150, *in-quarto*, écrit sur papier avec les scholies, ne contient que trois livres, & n'est pas plus ancien que le précédent. N°. 186, petit *in-folio*, écrit sur velin, mais

ſans les ſcholies, & de la même date. N°. 280, *in-quarto* avec les ſcholies, eſt le plus ancien de tous, quoique néanmoins ſeulement du quatorziéme ſiécle, comme il paroît. N°. 146, écrit ſur papier avec les ſcholies, ſemble être du même ſiecle.

Dans le N°. 280, il y a des ſcholies interlignées, mais qui ne ſont de nulle importance. Dans le *liv.* 1, *v.* 35, au-deſſus de αὐτόσχεδον, il y a εὐδέως. v. 45, au-deſſus de δηρὸν, ἐπιπολὺ. v. 88. πηοσύνη, συγγένεια. v. 89. Au-deſſus de εὑρήνεσσιν, καλοπροβάτοις. Au-deſſus de tous les noms propres il y a une ligne horizontale, par exemple: Ἰησων. Πελίην, Ορφευς.

Nous ſommes plus mal fondés dans la littérature grecque en Italie qu'on ne le croit ailleurs. Il n'y a à Rome qu'un ſeul homme *a cui non crocchia il ferro nel greco*, comme dit le proverbe. Les deux profeſſeurs de la langue grecque qui ſont avec moi au Vatican peuvent à peine épeler lentement les peres de l'égliſe. La perſonne dont je veux vous parler s'appelle Giacomelli, il eſt prélat & *Segretario delle lettere ad principes*. C'eſt à lui & à ma connoiſſance dans la langue grecque que je dois les premiers pas que j'ai faits à Rome.

Pour ne pas paroître les mains vuides, & pour vous montrer ma bonne volonté,

je vais vous communiquer deux Inſcriptions qu'on a trouvées, il y a environ un mois, dans une villa, à trois milles ou environ au-delà de Veletri. Elles ſont toutes deux ſur une urne ſépulchrale d'environ ſix palmes de longueur, & toutes deux placées ſur le côté de devant. C'étoit le lieu de ſépulture du pere d'Héliogabale. Je m'y ſuis rendu moi-même, & je les ai copiées pendant qu'il pleuvoit àverſe.

CEΞTΩ OYAPIΩ MAPKEΛΛΩ.
ΕΠΙΤΡΟΠΕΥC ΑΜΠΥΔΑΤΩΝ ΕΠΙΤΡΟΠΕΥ ΑΝΤΕΠΑΡΧΕΙΟΥ ΒΡΙΤΑΥΝΙΕΙΑC ΕΠΙΤΡΟΠΕΥC ΑΝΤΛΟΓΩΝ ΠΡΕΙΒΑΤΗC ΠΙCΤΕΥΘΕΝΤΑ ΜΕΡΗ ΤΩΝ ΕΠΑΡΧΩΝ. ΤΟΥ ΠΡΑΙΤΩΡΙΟΥ. ΚΑΙ ΡΩΜΗC ΛΑΜΗ ΡΩΤΑΤΩ ΑΝΔΡΙ. ΕΠΑΡΤΩ. ΕΠΑΡΙΟΥ CΤΑΤΙΟΤΚΟΥ ΗΓΕΜΟΝΙ ΑΕΓΙΩΝΟC. ΑΥΓΟΥCΤΗC ΑΡΕΑΝΤΕΠΑΡΧΕΙΟΥ. ΝΩΥΜΙΔΙΑC, ΙΟΥΔΙΑ CΟΑΙΜΙΑC. ΒΑΞCΙΑΝΗ. CΥΝΤΟΙC ΤΕΚΝΟΙC ΤΩ ΠΡΟC ΦΙ. ΑΒCΤΑΤΩ. ΑΝΔΡΙ. ΚΑΙ. ΓΑΥΚΥΤΑΤΩ ΠΑΤΡΙ.

Ce qui doit être lu & corrigé ainſi :

Σέξτῳ Οὐαρίῳ, Μαρκέλλῳ, ἐπιτροπεύσαντι ὑδάτων, ἐπιτροπεύσαντι ἐπαρχίᾳ Βριτανείας, ἐπιτροπεύσαντι λόγων πρειβάτης, πιστευθέντι τὰ μέρη τῶν ἐπαρχῶν τοῦ πραι-

τορίου καὶ Ρώμης, λαμπροτάτῳ ἀνδρὶ ἐπάρχῳ ἐραρίου στρατιωτικοῦ, ἡγεμόνι Λεγιῶνος Αὐγούστης, ἄρξαντι ἐπαρχείου Νεμιδίας Ἰουλία Σοαιμιὰς Βασσιάνη σὺν τοῖς τέκνοις, τῷ προφιλεστάτῳ ἀνδρὶ, καὶ γλυκυτάτῳ πατρί.

L'inſcription latine eſt la traduction de celle-là.

SEX. VARIO. MARCELLO. PROC. AQAR. C. PROC. PROV. PRT. CC. PROC. RATIONIS. PRIVAT. CCC. VICE. PRAEF. PR. ET. VRBI FVNCTO. C. V. PRAEF. AERARI. MILITARIS. LEG. LEG. AVG. PRAESIDI. PROV. NVMIDIAE. IVLIA SOAEMIAS BASSIANA C. F. CVM FILIS. MARITO ET. PATRI. AMANTISSIMO.

Ces inſcriptions pourroient fournir matiere à une diſſertation curieuſe & ſavante ; d'autant plus qu'on ne les a communiquées à perſonne & que c'eſt moi ſeul qui les ait. J'ai trouvé dans la même villa une belle tête de Commode, d'ont j'ai fait préſent au cardinal.

Pour concluſion je dois vous dire, que je ſuis le même que vous m'avez connu ; c'eſt-à-dire, que je ſuis convaincu de mon

peu de mérite (σκιᾶς ὄναρ ἄνδρωπος) & que je sais que ce que vous me donnez est infiniment au-dessus de moi. J'écris librement, mais je ne pense, ni ne parle, ni n'agit pas de même.

Je n'ai encore rien appris du Polybe de M. Ernest; j'attends de Suisse son Homere. Je n'envisage un tel homme que la tête renversée en arriere, comme on regarde un temple élevé, & je ne pense ensuite à son mérite que les yeux baissés. Faites-lui une profonde salutation de ma part; mais bien profonde & telle que je pourrois la lui faire moi-même en courbant le dos.

La tanta strepitosa spedizione de' Missionari leterari antiquari Danesi ha fatto naufragio. Un solo è rimasto in vita, e s' è inviato a tornasene a casa per le Indie; gli altri sono morti. Gli soggetti non erana scelti con giudizio, particolarmente quello che guidava la truppa. Un mio amico mi scrive da Constantinopoli che, richiesto dal Residente del Rè di Danimarca alla Porta, di riconnoscere le antichita da questi Missionari raccolte in Egitto, rimase stupito in vedere roba che si trova qui a Roma per un zecchino in Piazza Navona; e questo è persona, che ne può rendere conto. Non basta di aver imparato a stracciare un poco l'Arabo ——

vi vuole altro per riuſcire in tal intrapreſa. Addio.

LETTRE II.

Au même.

Rome, le 30 *Mars* 1765.

MA tête n'eſt pas aſſez fertile en idées pour faire trois différens complimens de remerciment de l'honneur que l'on m'a fait. A vous je puis dire : χάλκεα χρυσείων. Ce que je ne puis faire moi-même, ſera fait par d'autres.

J'ai interprêté au cardinal les témoignages de reſpect dont vous me chargez pour lui, & il m'a dit de vous faire connoître, ainſi qu'aux autres membres de la ſociété, combien il prend part à mon agrégation. J'ai reçu ſur cet honneur les complimens de congratulation d'une nombreuſe aſſemblée de cardinaux, de prélats & de dames qui ſe trouvoient chez S. E. Quel homme eſt-ce donc? direz-vous. C'eſt un homme qui aux grands talens joint le caractere le plus aimable que je connoiſſe. Il a ſoixante-treize ans paſſés ; mais ſa tête eſt celle d'un homme de ſoixante, & il bâtit comme s'il étoit aſſuré

de vivre encore vingt ans. Après l'égliſe de S. Pierre ſa villa ſurpaſſe tout ce qui a été fait dans les tems modernes. Il a créé, pour ainſi dire, le terrein qui lui étoit néceſſaire & en a été lui-même le ſeul architecte. Il a une autre villa à Nettuno près de la mer, ſur les ruines de l'ancien Antium, laquelle eſt bâtie comme Adrien en auroit fait le plan. Une troiſieme villa, qu'il a pareillement bâtie lui-même, eſt ſituée à Caſtello, à peu de diſtance d'Albano. Après pâques nous irons paſſer huit ou quinze jours à Nettuno; & à notre retour commencera la Villagiatura à la villa près de Rome, où nous demeurons, qui durera juſques vers le milieu de Juillet; mais j'ai réſolu de reſter hors de Rome pendant tout l'été. Pluſieurs princes envieroient l'appartement que j'occupe. Je ſuis le favori, ſans qu'on en ſoit jaloux, de la ſuite nombreuſe du cardinal, parmi laquelle ſe trouvent dix ſecretaires, qui ne ceſſent d'être occupés. Mon emploi eſt d'avoir ſoin de la bibliotheque & du cabinet, dont je jouis ſeul. Vous pouvez donc bien vous imaginer que je ſuis tout-à-fait tiré de la ſolitude, & que je n'ai pas eu beſoin pour cela de M. B. . . ; je le cherche cependant autant que je le puis; & comme je ne me ſuis ſoumis à aucune

gène, je vis content & satisfait; car j'ai fait à Rome tout ce qui auroit pu détruire la fortune & le bonheur de tout autre que moi, & tout m'a réussi. B. . . commence à s'appercevoir que Rome est un tout autre pays qu'il ne se l'étoit imaginé le premier mois qu'il y fut. Tout cela ne me permettra seulement pas d'écouter les propositions qu'on pourra me faire ailleurs; d'autant plus que dans deux ans d'ici j'attends de retour d'Espagne mon ami, dans le sein duquel j'espére finir mes jours.

Mes *Monumenti inediti* ont essuyé, à la vérité, un contre tems, mais le travail n'en est pas interrompu, ἀδοκήτων πόρον ευρεν Θεος. C'est un ouvrage qui jettera une lumiere nouvelle sur l'art.

On ne trouve rien au Vatican sur le Tzetzes *Antehomer & Posthomer*; mais bien ἡ μικρὰ Ἰλιάς. A l'ancien Vatican, N. 1701. De plus ὑποθεσεις ἀλληγορικαὶ τῆς Ὁμηρου Ἰλιάδος, ibid. N°. 1759.

Il n'a paru que trois volumes du *Museo Capitolino*. Les dessins en sont faits avec goût & intelligence; il n'y a des défauts que dans quelques petits détails. Msgre. Bottari travaille actuellement au quatrieme volume des bas-reliefs, dont l'explication nous fera connoître quels sont ses talens.

Je ne sais rien de Civita Turchino ; je crois néanmoins que M. Ritter s'est trompé. Les tombeaux étrusques sont près de Corneto à quatre milles de Civita Vecchia, proche de la mer. Comme on ne trouve les Transactions philosophiques dans aucune bibliotheque de Rome, & que je n'en sais moi-même que ce qu'il en a dit, je ne veux rien mander d'inutile sur ce sujet.

Le supplément de Donati n'a pas encore paru ; il ne pourra pas non plus donner tout ce qui m'est connu.

Le Virgile est pitoyable (1), & ce-

(1) Cette édition de Virgile, que M. Winckelmann dit être pitoyable, & laquelle, en effet, est très-mauvaise, parut à Rome en 1763, 1764 & 1765, en trois grands volumes *in-folio*. l'éditeur de cet ouvrage étoit un Jésuite de Florence, appellé Ant. Ambrogi. A le considérer par le luxe typographique, relevé encore par de belles gravures, cet ouvrage peut être regardé comme une des plus magnifiques éditions qu'on ait faite en Italie des auteurs classiques ; mais par la partie littéraire elle vaut à peine les éditions de Junker & de Minelli. On ne trouve par-tout que des réflexions & des éclaircissemens dignes d'un écolier en troisieme: le seul mérite qu'il ait, c'est une traduction en vers italiens qu'on y a jointe ; mais que l'éditeur

pendant il en sort un grand nombre d'Italie. Vous avez vu sans doute le Calimaque (1) & le Nicander (2) de Bandini de Florence, dont l'éditeur ne sait seulement pas lire le grec.

---

avoit déja donnée séparément en quatre vol. in-4°. Rome, 1758, 1762. Et dans cette traduction même il ne paroit pas avoir surpassé Annibal Caro, qu'il critique néanmoins fort librement. Qu'on compare cette édition magnifique de Rome avec celle que nous a donnée M. le conseiller Heyne, & l'on pourra juger du mérite de cette derniere. N. de M. D.

(1) Le Calimaque de Bandini parut à Florence en 1763, in-8°. C'est en vain qu'on y chercheroit quelques bonnes remarques de l'éditeur propres à éclaircir ce poëte; mais il est fort facile de distinguer celles qu'il a faites lui-même, d'avec celles qu'il n'a fait que copier de l'édition de Spanheim. Le seul mérite qu'ait cet ouvrage, c'est la traduction italienne en prose de Ant. Marc. Salvini qui n'avoit jamais paru, & laquelle est véritablement belle & coulante.

N. de M. D.

(2) Il publia le *Theriaca* & l'*Alexipharmaca* de Nicander à Florence, en 1764, in-8°. Il ne faut pas non plus chercher dans ce livre des remarques de l'éditeur sur les variantes qu'on a ajoutées à cet ouvrage. Cependant cette édition jouit de l'avantage, qu'outre la traduction italienne de Salvini, on y trouve la Métaphrase

Je n'ai pas encore vu la lettre indiquée de Muſeo Farſetti. Cet homme auſſi eſtimable que riche perdit courage, parce que les Vénitiens ne voulurent pas permettre qu'on tînt des conventicules dans les maiſons des particuliers; de ſorte que l'académie de deſſin qu'il avoit projetté d'établir eſt tombée en déſuétude.

Il m'eſt arrivé ce que Cicéron rapporte de lui, lorſqu'il revint comme queſteur de Sicile. Un jeune comte ſaxon vint s'acquitter d'une commiſſion dont on l'avoit chargé pour moi à Bologne, où il avoit appris, diſoit-il, que j'exiſtois, & que j'avois écrit quelque choſe; mais il croyoit que c'étoit en latin; & c'eſt ainſi que finit notre converſation. Son Mentor n'avoit jamais entendu nommer le célebre Mengs; ce que je n'ai pu endurer

---

d'Eutecnus, qui n'avoit jamais été imprimée, & qui ſert à éclaircir pluſieurs paſſages difficiles; quoique l'éditeur ne s'en ſoit pas ſervi pour cet effet. Le même Bandini publia l'année ſuivante, 1765, *Muſeus*, *Aratus*, & *Tryphiodorus*, chacun ſéparément; mais ces éditions ſont auſſi mauvaiſes que les précédentes, & ſeroient ſans doute encore moins eſtimées en Italie, ſi l'on n'y avoit pas joint les traductions italiennes de Salvani qui n'avoient pas encore été imprimées.

N. de M. D.

ſans lui faire une petite mercuriale; car Mengs eſt Saxon & je ne le ſuis point. *Ad Garamantes* avec de pareilles gens! Il y a quelques années qu'un jeune Danois ſe rendit expreſſément de Paris à Rome pour y étudier l'ordre de la procédure. Il s'appelloit. . . . . Je n'ai pas encore vu ici d'Hanovrien; mais bien quelques chanoines de Hildesheim; cependant on peut dire que les perſonnes nées dans les pays catholiques ſont preſque toutes gâtées dès le berceau.

Voici le commencement du ὑποδέσεων en queſtion :

Ἐπεὶ φαιδρὰ παναέλιον Σελήνη σελασφόρε.
Οὐκ ἐκ ῥοῶν Ὠκεανοῦ φαίνεσα λελαμένη,
Ἀλλ' ἐκ πορφυρᾶς τῆς κλίνης, ὡς ἐπεῖσιν εἰκάσαι,
Ἀναστηρώσα Φεραυγὴς, καὶ πλέον τοῦ Φωσφόρε,
Σρήξεις ἐλαύνειν πόρρω σοι ταῖς ψυχικαῖς ἀκτῖσι
Τῶν σκοτεινῶν τῶν λέξεων καὶ βίβλων τὴν ἑσπέραν.

Plus bas cet honnête homme dit:

Ετὶ τῶν δύο ϛρατιῶν Ὅμηρος ὑπῆρχεν,
Θηβαϊκῆς καὶ Τρωϊκῆς οἱ δαὶ ἐκ Παναπιδε.
Καὶ Διονύσως ἔφη ὁ Κυκλογράφος τᾶτο.
Μάδε καὶ ἀλλοδεν καλῶς ἀκριβεσέρως τᾶτο οἶ
Ὁ ποιητὴς Στησίχορος υἱὸς ην Ἡσιόδε,

Ἐν χρόνοις τῇ Φαλαρίδος ὧν καὶ τῇ Πυθαγόρου.
Οὗτοι δ' Ὁμήρῳ ὕστεροι χρόνοις τετρακοσίοις.

Fiat applicatio ad marmor Parium.

J'aurois beaucoup desiré de trouver un ancien manuscrit d'Athenée, car cet écrivain doit nous être cher; mais c'est vainement que je l'ai cherché. Tous les manuscrits que j'en ai vu en Italie sont trop modernes; & le plus ancien, qui étoit autrefois dans la bibliotheque Farnese à Rome & qui a passé à Parme, en a été enlevé; car il ne se trouve plus à Naples où est actuellement cette bibliotheque. J'ai rétabli & éclairci deux passages de cet auteur dans mon *Allégorie*.

Je me rappelle maintenant que l'inscription du tombeau du pere d'Héliogabale, a déja été inserée dans la *Gazetta litterarie di Firenze* par un Romain; mais il s'y est glissé deux fautes. Je crois vous avoir mandé à cette occasion, que le maître de la villa en question, près de Veletri, y a trouvé une grande table de plomb pleine d'inscriptions en relief, qu'il compara pour la grandeur à la porte des hautes chambres du palais Ginetti, où je me trouvois alors. Il l'avoit déja fondue, & en avoit vendu sept cens livres, dans la

crainte que le public ou bien la communauté de cette ville ne le lui enlevât.

J'ai eu occasion de former une étroite connoissance avec le célebre Wilkes, & comme il s'est trouvé ici pendant le carnaval j'ai eu le tems d'être à lui; mais il a resté à peine huit jours à Rome. Il avoit avec lui une jolie personne appellée Corradini, qui est de Parme: il est seulement dommage qu'elle se soit fait danseuse. Il l'a amenée de Paris; & comme elle a son propre équipage qu'elle entretient aux dépens de son amant, cela fait un morceau fort cher. Ils sont partis avec quatorze chevaux de poste pour Naples. Il y a loué, à ce qu'il m'a écrit, une belle maison sur une hauteur agréable & loin du bruit de la ville, pour y finir son histoire d'Angleterre depuis la révolution, & faire une nouvelle édition des Œuvres de Churchill. Il m'a offert un appartement chez lui, & il se pourroit bien que j'aille lui faire une visite l'automne prochain. Il a fait imprimer en Anglois à Paris une justification intitulée: *A Letter to the worthy Electors of the borough of Aylesbury in County of Bucks. London*, 1764, *in*-8°. qui n'est peut-être pas connue en Allemagne, étant même fort rare en Angleterre.

Je voudrois savoir de vous si l'on peut

vivre content dans un endroit tel que G. . . , comme on le prétend. Car je ne puis me figurer que le séjour de cette ville ou de toute autre où il y a des académies en Allemagne (à l'exception de Leipsig) & la morgue que doit affecter tout professeur, puissent permettre d'être heureux. Il me paroît que ce genre de vie doit faire vieillir bon gré malgé avant le tems. Cela paroîtroit néanmoins plus dur encore à une personne qui pendant longtems a joui d'un ciel heureux & d'un beau pays où tout rit dans la nature. Je suis avec une éternelle amitié.

LETTRE III.

Au même.

Rome, le 30 Juillet 1765.

COMME je dois écrire à Dresde, je veux du moins, pour prendre la route la plus courte vers G****, répondre par quelques lignes à votre chere & agréable lettre. Bientôt je rougirai d'écrire en Allemand; pensée qui ne m'est venue que par notre correspondance. Je m'apperçois que mon style est sec & mauvais. Mais si mon langage se corrompt, mon cœur ne

change point. Mon *Allégorie* avec l'épître dédicatoire paroîtront enfin à la Saint-Michel, quoique je commençasse déjà à craindre que cet ouvrage n'eût péri par l'eau ou par le feu. Je ferai heureux si mon ouvrage Italien peut paroître dans un an; aussi formera-t-il deux volumes grand *in folio* avec plus de 180 planches. Je voudrois bien, pour faire des recherches sur une découverte importante que j'ai faite dans les antiquités grecques, être instruit par vous, mon ami, ou par quelqu'un de vos savans amis à G. . . . . , dans quel tems a commencé l'usage d'envoyer des trompettes, ὡς μηρυκα, d'une armée à une autre. Dès que je pourrai respirer un peu librement, je travaillerai à donner une édition plus complette de l'*Histoire de l'art.* Nous sommes aujourd'hui plus sages que nous ne l'étions hier.

Il vous est donc arrivé, comme à moi, de ne pas trouver imprimé à Florence les livres grecs du même auteur. J'ai couru tout Florence pour trouver un Apollonius avec les Scholies, mais en vain. Je suis surpris que ce livre manque à la bibliotheque de Magliabecchi; car quoique le possesseur si célebre de cette bibliotheque n'étoit pas en état de comprendre un seul vers de cet auteur classique, il auroit

dû néanmoins l'y placer. Je ne pourrai probablement vous dire quelque chose de l'*Etymologico magno* du Vatican que vers le milieu de Novembre; car depuis le mois de Juillet jusqu'à ce tems-là il y a vacance, & je demeure à un demi mille d'Allemagne du Vatican. Je me trouve actuellement à la villa de mon ami près de Rome, c'est-à-dire, au centre de toutes les merveilles anciennes & modernes de l'art. Je jouis ici d'une parfaite tranquillité, & je mène une vie telle que je n'aurois pas osé m'en flatter autrefois dans mes songes. Je dois, par reconnoissance pour mon bienfaiteur, donner une description de cette villa, que je commencerai aussi-tôt qu'on aura placé huit ou dix statues. Les dessins pour la gravure en sont déjà faits. Dans cette agréable occupation, je n'envie le sort d'aucun de vos confreres en Allemagne, & ne desire que de recevoir de vos nouvelles.

Je suis étonné que ce que je vous ai dit en passant de mon ami en Espagne, ait excité votre curiosité. C'est M. Mengs, dont j'estime bien plus le cœur noble & généreux, qu'on trouveroit difficilement chez nos monarques modernes, & le génie créateur, juste & métaphysique, que les talens supérieurs qui le rendent le plus

grand maître qu'il y ait de nos jours dans son art. Le nœud commun qui nous unit, c'est son épouse, qui est une belle Romaine ..... Je les attends l'un & l'autre de retour du pays barbare où ils sont, pour l'hiver prochain, qu'ils doivent revenir à Rome, notre patrie commune.

Vous avez sans doute déjà appris le sort malheureux de M. de Werpup. Je ne lui ai parlé qu'une seule fois ; mais il faisoit de fréquentes visites à mon maître, & prit congé de lui le matin du jour qu'il est mort. Je vous en dirai davantage une autre fois.

LETTRE IV.

Au même.

Rome, le 5 Décembre 1765.

Ce que les gazettes ont dit est vrai ; mais l'affaire proposée n'a pas été conclue. J'aurois pu commettre la folie de sacrifier à l'amour de ma patrie, mon bonheur, dont personne n'apprécie mieux le prix que moi, si un peu d'économie n'avoit pas fait rompre le traité. Pour ne pas parler d'une expérience de dix années à Rome, qui est fort précieuse & dont person-

ne pourroit difficilement jouir avec les mêmes avantages que moi, & sans remarquer qu'on peut devenir aussi bien un grand Algébriste à Tobolks qu'à Alexandrie; on auroit dû songer au moins (si l'on pouvoit apprendre à connoître Rome au-delà des Alpes) qu'il y a une différence infinie entre tirer un homme de Pétersbourg ou du milieu des Alpes, & le faire sortir de Rome. Comme Rome entiere a paru prendre part à cette résolution, & que le pape & un des plus respectables cardinaux m'ont offert de nouveaux avantages, je ne dois plus songer dorénavant à aucun changement. Mon *Allégorie* ne paroîtra que cet hyver, parce que Walther veut le faire imprimer dans l'imprimerie qu'on établit pour lui à Dresde. Je dois prendre patience. Il y a environ un an que je lui ai fait passer le manuscrit. Je suis occupé d'une dissertation sur l'*art chez les Grecs* en particulier; mais ce n'est que dans mes momens de loisir qui sont fort rares; car je suis pris par le prince Georges Auguste de Mecklenburg-Strelitz, qui compte passer un an à Rome, ainsi que par M. le duc de la Rochefoucauld, qui est le voyageur le plus instruit que je connoisse.

Vers le milieu du mois d'Octobre der-

nier on a trouvé dans la villa de la maiſon Veroſpi, enclavée dans les murs de Rome, proche de la porte Salara, deux ſtatues bien conſervées, de la moitié de grandeur naturelle, repréſentant deux jeunes filles à moitié couchées, vêtues d'une légere draperie. Cette draperie conſiſte, comme l'eſt en général le vêtement de deſſous des deux ſexes des anciennes ſtatues, en deux longs morceaux carrés, couſus enſemble dans toute leur longueur, & attachés par trois boutons ſur les épaules. Dans ces ſtatues la partie attachée enſemble par ces boutons, tombe de l'épaule juſqu'à la moitié de la partie ſupérieure du bras, & laiſſe par ce moyen à découvert les deux ſeins, dont la forme annonce l'âge d'une jeune vierge. Ces figures ſont appuyées du bras gauche ſur le ſocle oval qui leur ſert de baſe, & la main droite eſt étendue en avant comme ſi elles venoient de jetter des dés ou aſtragales, dont on ne voit néanmoins aucune trace. Sous chacune de ces figures, il y a un petit arc, ſur le bout extérieur duquel eſt repréſenté la tête d'un griffon. Mais on n'apperçoit ni fléches ni carquois. Toutes les parties de ces ſtatues ſe reſſemblent parfaitement, juſqu'aux ſocles même. Il eſt dommage ſeulement que les deux tê-

tes manquent ; on eſpére cependant de les trouver en faiſant de nouvelles fouilles. C'eſt par les têtes qu'on pourra décider avec certitude ſi ce ſont, comme je le crois, de jeunes Amazones, qui veulent commencer à s'eſſayer avec l'arc. Car l'idée des têtes de leurs ſtatues eſt toujours la même ; comme on peut le voir par les ſtatues des Amazones de la villa Mattei, du palais Barberini, de la galerie du Capitole, &c. Cette remarque eſt échappée à ceux qui ont fait placer ſur une autre Amazone, pareillement au Capitole, une tête antique arbitraire, & ſur une autre auſſi du même endroit, une tête tout-à-fait moderne avec un caſque. Les véritables têtes des ſtatues des Amazones n'ont point de caſque (quoiqu'elles en ayent à la vérité ſur les bas-reliefs) & donnent l'idée d'une Virago. Cette négligence eſt d'autant moins pardonnable qu'il y a dans la galerie du Capitole deux ſuperbes têtes d'Amazones qu'on auroit pu adapter aux deux ſtatues mutilées dont il eſt queſtion. Ces deux têtes ſont néanmoins encore inconnues.

J'ai fait voir cette découverte, qu'on tient ſecrete, au prince de Mecklenburg-Strelitz, le jour après qu'elle eut été faite, ainſi que le lieu où ces ſtatues

ont été trouvées, placées l'une à côté de l'autre. Cet emplacement paroît avoir été une chambre ; mais les ruines ne permettent pas d'en former une idée plus préciſe.

Cette villa faiſoit autrefois partie du jardin de Saluſte ſi connu (non pas *Saluſtii de bello Catilinario*, comme le dit un ignorant Vénitien) & enſuite du jardin impérial. C'eſt un champ inépuiſable, comme on l'a vu par les antiquités qu'on y a trouvées autrefois, lorſque les poſſeſſeurs inſoucians de ce terrein ſe ſont enfin aviſés d'y faire fouiller. C'eſt ici qu'on a trouvé ſous le pontificat de Clément XI les quatre plus belles ſtatues Egyptiennes & du plus ancien ſtyle qu'il y ait au Capitole.

Je dois finir pour le moment ; par le prochain courier je vous parlerai d'autres découvertes qu'on a faites ici. Je ſuis.

LETTRE V.

Au même.

Rome, le 28 Décembre 1765.

Je vous ai parlé derniérement des deux ſtatues qu'on a trouvées dans la villa Veroſpi où étoit autrefois le jardin de Sa-

luſte ; mais je n'ai pas ſongé alors, pour me faire mieux entendre de quelques perſonnes, de vous dire qu'elles reſſemblent parfaitement, tant par la grandeur que pour l'attitude & la draperie, à la ſtatue d'une jeune fille jouant aux aſtragales, que le cardinal de Polignac poſſédoit autrefois. On n'a pas encore pu trouver juſqu'à préſent les têtes de ces figures ; l'on ne pourra par conſéquent pas décider avec certitude ce qu'elles repréſentoient. On n'a pas fait depuis ce tems-là de nouvelles découvertes de quelque importance, & je ne puis vous parler que d'une petite tête de Pallas, travaillée en boſſe ſur l'ivoire, laquelle a ſervi, comme il paroît par la forme ronde de ce morceau, d'ornement à un vaſe ou à quelque arme. Cette tête m'a été donnée par mon maître & mon ami, à qui elle avoit été envoyée par les Chartreuſes, qui ſont obligées de paſſer de nouveau au tamis, dans leur couvent, toute la terre qu'on tire des Catacombes dans Rome & hors de Rome, après qu'elle a déja été examinée ſur les lieux, pour voir s'il n'y pas quelque partie des corps ſaints. Cette Pallas fut trouvée en paſſant ainſi la terre au tamis, comme on avoit trouvé quelque tems auparavant un beau camée en agathe,

the, dont le fond eſt brun & tranſparent, mais dont la couchée travaillée en relief eſt du plus beau blanc qu'on puiſſe voir. Cette pierre repréſente un Centaure qui paroît prêt à jetter une pierre ſur une figure nue aſſiſe, au-deſſus de laquelle erre l'ame ſous la figure de Pſyché. Ces figures ne ſont qu'indiquées & le travail n'en eſt pas fini. Cette pierre m'eſt auſſi tombée entre les mains par le même canal. Les Catacombes ſont un fond inépuiſable d'ouvrages anciens de l'art; & tout ce qui ſe trouve en grandes médailles dans la bibliothéque du Vatican, tant celles de la collection que le cardinal Carpegna lui a léguée, & dont le ſénateur Buonarotti a fait la deſcription, que celles que le cardinal Alex. Albani lui a données, ont été trouvées dans ces lieux ſouterreins. Dans le moment que je vous écris ceci, le cardinal me fait appeller pour examiner une tête de Matidie, fille de la ſœur de Trajan, qui venoit de lui être envoyée de ces mêmes Catacombes. Si je voulois comprendre dans les découvertes nouvelles ce qui paroît de choſes inconnues, quoique déja trouvées depuis long-tems, je pourrois vous entretenir tous les couriers de choſes neuves. De cette nature eſt la tête d'un enfant d'envi-

ron huit ans, qui repréſente ou Marc-Aurele dans ſon enfance, ou bien Annius Verus. Elle a été trouvée & achetée dans une des principales maiſons de Rome par Cavaceppi, la veille de Noel. C'eſt une des plus belles têtes que j'aie vues, particuliérement pour le travail des cheveux, dont les plus fines pointes des boucles ont été conſervées. Ce morceau n'a été connu de perſonnes juſqu'à préſent.

J'appelle découvertes nouvelles d'antiquités, non-ſeulement les ouvrages de marbre qu'on trouve en faiſant des fouilles; mais encore les éclairciſſemens nouveaux de figures inconnues ſur les ouvrages anciens de l'art. Et puiſque je veux vous entretenir de pareilles découvertes, il ne vous ſera ſans doute pas déſagréable d'apprendre quelque choſe de nouveau de ce ſecond genre. J'ai long-tems réfléchi ſur un Jupiter aſſis ſur un Centaure à la maniere des femmes. Ce Centaure tient d'une main une biche, & ſur ſa croupe il y a un aigle. J'ai fait mention de cet ouvrage parmi les objets difficiles à expliquer que j'ai cités dans la préface de la deſcription des pierres gravées de Stoſch. Il eſt ſur un autel triangulaire, qui ſe trouve dans un caveau du palais de la villa Borgheſe. J'ai enfin expliqué

cet énigme : c'eſt un Jupiter chaſſeur (κυνηγέτης) qui chaſſe aſſis ſur un Centaure ; ou peut-être bien eſt-ce Chiron lui-même qui inſtruit Achille à monter à cheval ſur ſon dos, lui apporte des jeunes lions & lui apprend à chaſſer. Jupiter eſt repréſenté avec trois chiens de chaſſe ſur des médailles de la ville de Tralles. Il auroit été bon que j'euſſe parlé de cet ouvrage ſingulier dans mon *Eſſai ſur l'Allégorie.*

Le plus curieux des monumens qu'on a trouvé depuis mon dernier voyage, dans les endroits engloutis proche du Véſuve, eſt un temple d'Iſis découvert à Pompeii. C'eſt un de ces temples ſans toit, appellés ὕπαιθρα. Ce bâtiment eſt proprement un endroit fermé de deux côtés par un mur ; les deux autres côtés ont des colonnes, dont deux ſont d'ordre dorique, mais elles ne ſont compoſées que d'ouvrage de maçonnerie couvert de plâtre. Dans l'intérieur de cet endroit fermé il y a une petite chapelle garnie de pilaſtre & avec un toit de briques, dans laquelle Iſis étoit placée. A côté de cette cellule il y avoit un autel oblong pour les ſacrifices. De cet endroit ou de ce temple on paſſe dans deux chambres peintes bâties l'une à côté de l'autre. L'une de ces peintures repré-

ſente Mercure qui donne la main à une femme aſſiſe, autour du bras de laquelle eſt entortillé un ſerpent, ce qui fait peut-être alluſion aux amours de ce Dieu & de Proſerpine, dont Ciceron parle dans ſon livre *de la Nature des Dieux*. Mais comme ce ſeroit chercher les choſes d'un peu loin que de donner ce ſerpent à Proſerpine; & qu'on repréſente au contraire Iſis tenant un ſerpent à la main, comme cela eſt expliqué en ſon lieu dans la deſcription des pierres gravées de Stoſch, il eſt à croire qu'on aura voulu déſigner par-là l'amitié d'Iſis & de Mercure, lorſque ſuivant Diodore de Sicile, Mercure étoit le chef du conſeil d'Iſis, quand après la mort d'Oſiris elle regna en Egypte. Entre ces deux figures, & pour ainſi dire, derriere elles, il y a une figure de femme qui paroît couronnée de lauriers; de la main droite elle préſente le caducée à Mercure, & à ce même bras eſt pendu le vaſe ordinaire pour le ſervice d'Iſis, appellé *Situla*; de la main gauche elle tient un ſyſtre. Derriere l'Iſis aſſiſe, il y a une figure de femme nue (les autres ſont drapées) qui tient de même un ſyſtre de la main droite, & une longue baguette de l'autre. Au-deſſous d'Iſis eſt aſſis un enfant qui repréſente peut-être Harpocrate,

& au-deſſous de Mercure eſt couchée la figure du Nil. Je vous parle de ceci d'après un deſſin fait à la hâte & de mémoire que m'a donné M. le duc de la Rochefoucauld, qui depuis deux jours eſt ici de retour de Naples. Au-deſſus de la porte du temple ouvert en queſtion, on liſoit l'inſcription ſuivante :

M. POPIDIVS. M. F. CELSINUS.
ÆDEM. ISIDIS. TERRÆ. MOTV. CONLAPSAM.
A FVNDAMENTO. P. S. RESTIVIT. HVNC.
DECVRIONES. OB. LIBERALITATEM.
CVM. ESSET. ANNORVM. SEXS. ORDINI. SVO.
GRATIS, ADLEGERVNT.

Les caracteres de la premiere ligne ont la longueur d'un doigt; ceux des deux lignes ſuivantes ont la longueur de deux phalanges du doigt; & ceux de la quatrieme ligne n'ont que la longueur de la derniere phalange du doigt: ce qui peut ſervir à nous donner une idée de la hauteur de la porte & par conſéquent des colonnes & de tout le bâtiment en général. J'aurois pluſieurs remarques à faire ſur cette inſcription, ſi je ne craignois pas de paſſer les bornes d'une lettre.

J'ai voulu engager M. le duc de la Rochefoucauld d'aller de Peſtum à Velia, & d'entreprendre ce qui ne m'étoit pas per-

mis de faire ; c'eſt-à-dire, de faire des recherches ſur les antiquités qui s'y trouvent ; d'autant plus qu'il a à ſa ſuite un jeune peintre de Lyon fort habile. Je lui ai repréſenté toutes les difficultés qu'offroit ce voyage, en cherchant en même-tems à les lever. Mais ce ſeigneur m'a néanmoins convaincu par des renſeignemens d'une perſonne digne de foi, qui avoit été elle-même à Peſtum, qu'on n'y trouve plus rien ſinon quelques anciens murs de la célebre ville de Vèlia, & que la curioſité ne vaut pas la dépenſe ; car faute de chemins battus on ne peut pas y aller par terre ; de ſorte qu'il faut s'y rendre par eau, voyage qu'on ne peut pas faire en moins de cinq jours. Velia s'appelle aujourd'hui Agropoli.

Avant de finir ma lettre, je dois retourner à Rome, pour vous parler d'une des plus curieuſes découvertes qu'on ait faites en ce genre, & cela depuis peu de jours. C'eſt une médaille grecque de bronze, battue en l'honneur de Ciceron par la ville de Magnéſie ou Sipylum. Elle a été trouvée par un laboureur dans l'*Agro Romano*, & fut achetée, encore couverte de terre, par un marchand d'anciennes médailles, mais grand connoiſſeur dans cette partie, pour une médaille d'Auguſte frappée dans

les colonies grecques ; parce que les médailles des empereurs faites dans les colonies & villes municipales ſont fort rares. C'eſt auſſi pour cela que l'acheta le ſavant pere Sarti, & celui-ci découvrit ſous la tête le nom : M. TYA. KI.... Les lettres ſuivantes du nom de Ciceron ne ſont pas diſtinctes. Le poſſeſſeur avoit donné hier, que je fus pour le voir, cette médaille pour la faire deſſiner, de ſorte que je ne l'ai pas encore vue ; mais j'y conduirai mon cher prince de Mecklenburg. En attendant le pere Sarti m'a fait voir deux paſſages des lettres de Ciceron à ſon frere qui concernent ladite ville de Magnéſie, & qui peuvent ſervir à expliquer cette médaille. C'eſt la ſeconde médaille de cette eſpece qu'on connoiſſe de notre tems; l'autre eſt dans le cabinet Farneſe à *Capo di Monte* à Naples. Le pere Pedruſi la cite ; on croit néanmoins que le revers en a été mal deſſiné, parce qu'elle eſt différente de la nôtre, où l'on voit des raiſins & une feuille de pampre. Il eſt parlé de la médaille du cabinet Farneſe dans une lettre manuſcrite de Fulvius des Urſins, à qui elle a appartenu, & l'on trouve ce paſſage dans ce qui a été dit dans le *Muſeo Capitolino* d'une ſtatue qu'on croit être Ciceron.

Worthley Montagu eſt enfin de retour en Italie de ſon voyage à Alexandrie & au Mont-Sinaï, & il ſe trouve maintenant à Piſe. J'ai le Journal de ſon voyage, qu'il a envoyé à la ſociété royale de Londres, & qu'il a communiqué manuſcrit, à ma demande, au prince de Mecklenburg. L'objet principal concerne l'inſcription qui eſt au Mont-Sinaï, & qu'il a fidélement copiée, étant fort verſé dans les langues orientales; mais on n'a pas encore pu l'expliquer. Montagu croit en attendant qu'elle eſt en hébreu & des tems les plus reculés : je ſuis de ſon ſentiment. Je vous en dirai davantage ſur ce ſujet une autrefois.

Pendant que je vous écris ceci, le digne prince d'Anhalt-Deſſau, qui eſt arrivé hier à Rome, entre dans ma chambre. Je ſuis &c.

LETTRE VI.

Au même.

Rome, le 4 Janvier 1765.

JE me vois abſolument forcé de faire une déclaration publique concernant mon *Hiſtoire de l'art*, mais comme la choſe

preſſe, je devrai me contenter d'un ſimple avertiſſement. Vous pourrez voir par ce que je vais vous dire quelle eſt mon intention, pour la rendre publique de la maniere que vous le jugerez à propos.

Un certain homme ici, qui a pu ſe flatter de poſſéder mon amitié, m'a trompé, dans le tems même que je lui montrois la plus grande confiance, en me donnant de fauſſes indications d'anciennes peintures qu'il avoit imaginées & ſuppoſées. Il m'a donné même des deſſins de ces prétendus tableaux, qu'il avoit faits lui-même, & dont deux ont été gravés pour l'*Hiſtoire de l'art* où ils ſe trouvent. Je n'ai découvert cette indigne ſupercherie qu'après que cette perſonne eut quitté Rome, parce que l'occaſion de s'en appercevoir ne s'eſt pas préſentée plutôt.

Si les frais extraordinaires ne m'avoient pas empêché de faire une ſeconde édition de l'*Hiſtoire de l'art*, corrigée & conſidérablement augmentée, pour laquelle tous les matériaux ſont prêts; j'aurois attendu juſqu'à cette occaſion, pour faire publiquement cet aveu ſincere. Mais comme j'apprends que non-ſeulement il a paru une traduction françoiſe de cet ouvrage à Paris, mais qu'il doit auſſi en paroître ſous peu une traduction en anglois, j'ai

cru qu'il étoit de mon devoir de ne point tarder à faire cette déclaration.

Comme j'avois appris, il y a plusieurs mois, qu'on travailloit à Paris à une traduction de l'*Histoire de l'art*, j'ai employé tous les moyens possibles pour engager ceux qui pouvoient avoir quelque connoissance de ce travail à m'en donner des nouvelles, afin de pouvoir y faire les changemens nécessaires avant qu'on ne l'imprimât. J'ai même fait prier M. le lieutenant-général de police de ne pas accorder la permission d'imprimer cette traduction, avant que j'eusse fait passer les instructions nécessaires pour cet effet; mais malgré tout cela, je n'ai reçu aucune satisfaction dans un pays où l'on prétend que regne la politesse, & mon ouvrage s'y vend déja publiquement; ainsi qu'on en avoit agi avec ma *Lettre sur les découvertes d'Herculanum*, qu'on a traduite sans m'en donner le moindre avis, & dont je n'ai eu des nouvelles que par une lettre écrite d'Allemagne.

Ce qui m'engage encore à publier cette erreur, c'est la contrefaction que M. W** à Dresde, veut faire cet hiver de la traduction françoise, faite à Paris par un certain M. Sellius (1), & Dieu fait com-

(1) C'est le même M. Sellius qui entreprit

ment. Malgré mes grandes occupations, j'ai offert à ce libraire de lui donner des additions considérables pour joindre à cette traduction, & de changer entiérement certains morceaux, en augmentant en même-tems la table des matieres, & en y ajoutant une notice nouvelle des anciens monumens dont il y est parlé; ainsi que je l'ai fait pour mon *Essai sur l'Allégorie*. J'ai déja mis la main à la plume, & si l'éditeur me laisse le tems, je ferai mon possible de finir ce travail. Ceux qui après avoir fait quelque essai public dans une science, s'en sont ensuite occupés pendant quelques années avec un soin infatigable, pourront juger des améliorations que j'ai faites à cet ouvrage en quatre ans; car voilà le tems que le manuscrit

---

avec M. Mills, gentilhomme anglois, la traduction du Dictionnaire Encyclopédique de Chambers. Personne n'ignore que ce fut ce travail qui donna naissance au Dictionnaire Encyclopédique qui fait tant d'honneur à la France. On sait aussi que MM. Mills & Sellius furent dépouillés d'un ouvrage dont l'idée, la marche & la premiere exécution leur appartenoient. M. Mills fut obligé de repasser en Angleterre, & son coopérateur, M. Sellius, ancien professeur à Halle, est mort à l'Hôtel-Dieu de Paris.

de mon *Hiſtoire de l'art* a déja été envoyé d'ici à Dreſde..... Je ſuis en hâte....

LETTRE VII.

Au même.

Rome, le 16 Février 1766.

JE vous fais paſſer celle-ci ſous l'enveloppe d'une lettre que j'ai écrite à M. le conſeiller privé de M., par laquelle j'ai pris la liberté de lui demander les notes ſavantes de G. Si ce bon miniſtre m'accorde ma demande, je laiſſe alors à vos ſoins le reſte de cette affaire —.

Je crois vous avoir écrit par deux couriers de ſuite —. On imprime actuellement à Amſterdam, une ſeconde traduction de l'*Hiſtoire de l'art*, pour laquelle M. Robinet de Chateaugiron, (1) s'eſt adreſſé à moi, non comme traducteur, mais comme éditeur. L'impreſſion en a déja été commencée au mois de Novembre dernier. Cette traduction m'a engagé à faire des remarques ſur cet ouvrage, qui ſont déja bien avancées, parce que j'y

(1) Auteur du livre intitulé: *De la Nature.*

avois penſé d'avance. Elles compoſeront au moins trente-ſix feuilles; & comme ce ſera le dernier ouvrage que je donnerai en allemand, j'y joindrai quelques planches. Je donne auſſi dans cet écrit quelques éclairciſſemens nouveaux ſur des paſſages obſcurs & difficiles des anciens auteurs, par leſquels je rétablis le texte même d'anciens monumens. J'eſpére que tout ſera prêt pour la foire de Leipzig à Pâques.

Je vous avoue en rougiſſant que j'ai perdu l'empreinte de M. de U; je dois vous dire cependant, que vos éclairciſſemens me paroiſſent beaucoup trop ſavans pour de ſemblables bagatelles, qu'on trouve ici pour quelques gros. Il y a quelque tems qu'on m'envoya de B** l'empreinte d'une pierre qu'on prétend que le duc Maximilien a poſſédée autrefois. On me demanda mon avis pour ſavoir ſi cette pierre étoit antique ou moderne, du plus ancien ſtyle grec ou du dernier ſtyle; & l'on me fit paſſer en même-tems le réſultat quinteſſencié des conférences tenues par les connoiſſeurs ſur cet ouvrage. Et qu'étoit-ce? Une figure à moitié ébauchée, qu'on peut faire dans un quart d'heure au rouet & qui ne vaudroit pas un denier ici. Je n'ai pas encore répondu

ſur cela, parce que je ne ſais comment ni à qui parler.

— Il y a ici depuis quelques jours un G** & un R**** (nom qui fait branler les dents à Rome). Ils viennent de Paris, & ne parlent qu'à la pariſienne, même avec les Allemands. Je ne les ai pas vus.

Il ne faut plus attendre une ſeule feuille du catalogue des manuſcrits grecs du Vatican; & cela par plus d'une raiſon. Aſſemanni ne ſait pas le grec, & perſonne d'autre que lui ne prendra cette peine qui n'eſt pas payée. Ce ſeroit mon devoir, comme profeſſeur de la langue grecque à la bibliothéque; mais je n'y ai jamais penſé ſérieuſement. On a permis au Syrien de paroître avec ſes ravauderies du mont Liban, parce que nous ſommes riches de ſemblables bagatelles; mais on ne lui permettra pas facilement d'annoncer ſes manuſcrits grecs. On eſt ici ſi curieux de ces tréſors, qu'il n'eſt permis qu'à nous ſeuls qui ſommes à la bibliothéque d'en voir le catalogue. On donne de ces manuſcrits tout ce qu'on en demande.

J'ai reçu du doyen de l'académie allemande de B**, une lettre auſſi longue que l'a ſans doute été celle écrite de L..... Il faudroit au moins quelques années pour répondre à cet homme deſireux de s'inſ-

truire. Jugez si j'ai tort de me débarasser de ma correspondance en Allemagne, & de l'éviter en partie : *cane pejus & angue.*

LETTRE VIII.

Au même.

Porto d'Anzio, le 19 Mars 1767.

ON ne parle plus de l'Epitre dédicatoire sans formalité, de sorte que je gagne, comme tout le monde, par ce silence actif & passif; mais je ne puis supporter le doute que vous avez sur mon amitié. Ce seroit sans raison que vous formeriez ce soupçon d'après quelques-unes de mes lettres; il faut donc que ce soit l'ouvrage de l'imposture de quelque méchant. Je mérite d'ailleurs un peu d'indulgence depuis un an, que mon ouvrage demande tous mes soins; & quoiqu'il soit prêt à paroître, j'ai été obligé cependant d'aller respirer pendant quelque tems l'air doux de la mer; car j'ai été affligé de vertiges. Cet ouvrage forme deux volumes in-folio, avec 227 planches, dont le prix est de huit ducats. — —

— — Qu'ai-je fait à cet imbécille, dont j'ai à peine entendu prononcer le

nom ? Devois-je attendre de pareilles avanies des Allemands, qui n'ont pas à rougir de moi ! O ingrate patrie !

J'ai commencé à travailler au troiſieme volume des *Monumenti inediti*, dont la matiere eſt déja prête. Un des derniers morceaux eſt une pierre gravée repréſentant Hyſipile qui reçoit Jaſon ; je n'en ai que l'empreinte, qu'on grave actuellement.

Après pâques j'irai faire un voyage à Naples pour parler avec M. Hamilton, miniſtre d'Angleterre, ſur la deſcription des vaſes antiques de terre cuite, qu'il a raſſemblés dans tout le royaume de Naples. Ils ont été imprimés avec les couleurs qui leur ſont propres, & doivent paroître dans quatre mois en quatre grands volumes, mais ſans explication. L'éditeur de cet ouvrage, qui eſt un certain avanturier, connu maintenant ſous le nom d Hancarville, homme de beaucoup de talens, y gagne vingt mille livres ſterlings, ainſi que me le marque M. Hamilton. J'attends ici ſur le bord de la mer les premieres épreuves de ces planches, pour en donner mon avis.

Je ſuis, &c.

LETTRE IX.

Au même.

Rome, le 21 Août 1767.

JE vous ai écrit deux fois depuis la réception de votre derniere lettre, mon ami; la premiere fois de Porto d'Anzio, la seconde fois de Rome, & je vous écris de nouveau pour me justifier si vous aviez quelqu'indiscrétion à me reprocher; car je n'ai pas encore reçu le paquet de livres avec le supplément de G.; quoiqu'il soit parti au mois de Janvier. J'en accuserai tout de suite la réception. Mais si cela n'est pas arrivé dans un mois d'ici, je me munirai d'une nouvelle justification; car je partirai à la mi Septembre pour Naples, & delà je me rendrai, avec un dessinateur, en Sicile; Girgente & Catane, où il y a beaucoup de vases grecs de terre, étant les objets principaux de mon voyage; de sorte que je ne pourrai être de retour qu'en Décembre. Si au printems mon voyage en Allemagne n'a pas lieu, je ferai celui de la Gréce, dans lequel j'aurai pour compagnon un ami estimable, & qui plus est un Allemand, qui se trouve

actuellement à Naples, & qui à mon défaut fera seul ce voyage.

J'ai fait partir aujourd'hui deux exemplaires de mon ouvrage italien pour notre respectable pere des Muses à H., & je rassemble des matériaux pour le troisieme volume. Je m'occupe en même tems de quelque chose d'essentiel, que je ferai de même imprimer à mes frais. Peut-être ferai-je quelque chose de mon petit voyage en Sicile, car il restera beaucoup de choses à dire de ce que le moine italien, (1) & le savant Hollandois (2) n'auront pas observé. J'espére que vous ferez pour moi des vœux favorables, & que vous serez toujours mon ami comme je suis le vôtre.

---

(1) Le pere Thom. Fazelli, dominicain & provincial de son ordre, qui a publié l'ouvrage intitulé: *De Rebus Siculis*, *Decades*. *II*, à Palerme, 1558, in-folio. Il a paru une nouvelle édition augmentée de ce livre à Catane en 1749 — 1753, en 3 vol. in-folio, à laquelle l'éditeur a joint un *Auctuarium de Rebus Siculis* de 1556 jusqu'à 1750. N. de M. D.

(2) M. Winckelmann veut parler ici de l'ouvrage de Jac. Phil. d'Orville, intitulé: *Sicula*, *quibus Siciliæ veteris rudera*, *additis antiquitatum tabulis illustrantur*. Cet ouvrage,

LETTRE X.

Au même.

Rome, le 13 Janvier 1768.

VOTRE vieux Winckelmann a goûté un plaiſir infini en recevant votre lettre. Je me ſuis rappellé en la liſant votre image & votre gaieté qui ne vous a pas quitté, j'eſpére, ſi j'en puis juger de vous par moi-même ; car je ſuis rarement triſte, & j'ai paſſé deux mois à Naples très-ſatisfait, n'ayant pas eu cette fois-ci comme les autres des étrangers ſur les bras. — — — — — J'ai maintenant lieu de me flatter de votre approbation, puiſque vous avez bien voulu montrer de l'indulgence pour

---

vraiment utile & excellent, a été publié avec quelques additions par Burmanus Secundus à Amſterdam en 2 vol. in-folio, 1764, treize ans après la mort de l'auteur, qui mourut en 1751. D'Orville étoit beaucoup plus ſavant & meilleur critique que Fazelli ; cependant il y a pluſieurs choſes qu'il n'a pas obſervées, comme le dit fort bien M. Winckelmann, & qu'on lit avec plaiſir dans le voyage de M. le baron de Riedeſel & dans celui de Brydone, qui ont voyagé avec plus de goût & un diſcernement plus juſte. N. de M. D.

l'édition incorrecte de l'*Hiſtoire de l'art*, dont je vais en donner une ſeconde qui me fait croire que je n'ai ſatisfait à rien dans la premiere. Elle ſera ornée de belles planches nouvelles; mais je dois avant tout y donner le dernier coup de lime. Je travaille en même-tems au troiſieme volume des *Monumenti*, qui ſurpaſſe de beaucoup les deux premiers, tant pour les monumens que pour les deſſins & la gravure. Je ſuis moi-même ſurpris des ouvrages rares & pour la plûpart difficiles à expliquer, qu'on trouve encore journellement. Ces jours derniers j'ai découvert l'hiſtoire de Battus, fondateur de Cyrene, ainſi que celle de Demoſthene lorſqu'il prend ſon refuge au pied de l'autel de Neptune dans l'iſle de Calaurie. Vous devez ſavoir auſſi que j'ai toujours à mes gages un deſſinateur & un graveur, & que je partage avec eux tout ce qu'il plaît à Dieu de me donner; de ſorte que perſonne n'a rien à attendre de moi après ma mort: car je ſortirai du monde comme un leger piéton, & auſſi pauvre que j'y ſuis entré.

Quant au magnifique ouvrage de M. Hamilton, dont le premier volume a paru, je m'offre à vous être utile pour cela, ſi S. E. ne trouve pas un chemin plus court & plus ſur par eau, par le moyen

de M. Hamilton même. Cet ouvrage aura quatre volumes qui contiendront plus de 600 planches, qui sont déjà toutes gravées ; de sorte que les trois autres volumes pourront bientôt paroître. La souscription est de 16 oncie de Naples ; l'oncie fait 24 paoli d'ici, & les 24 & demie paoli font un séquin (1). Je suis mauvais Arithméticien, ce qui fait que je dois entrer dans ces explications. On doit prendre ce livre relié, parce que les planches du premier volume ne sont pas numerotées, & doivent par conséquent être arrangées à Naples. On aura néanmoins soin de parer à ce défaut dans les trois volumes suivans. La reliure coute 18 autres paoli, qui font à peu-près un ducat. Le plus court seroit d'en refaire remettre par un banquier à Naples, le montant à l'éditeur, M. d'Hancarville, qui pour l'argent donne le billet de la souscription ; & par ce moyen je n'aurai pas besoin de l'envoyer. --- Je ne dois pas oublier de vous dire, que la plûpart des planches de mon propre ouvrage étant sur des feuilles entieres, elles ne doivent pas être pliées, mais montées sur des onglets. Vous me

(1) 18 séquins & 16 paoli.

comprenez bien sans doute, quoique je ne me serve peut-être par des mots propres à la chose.

Ce que D** —— a dit du beau camée de M. le général de Walmoden, est faux d'un côté & vrai de l'autre. Il est faux que cette pierre ne lui ait passé par les mains que comme une chose qu'on n'a vu que pour la rendre; mais ce qu'il dit du nom de Dioscoride est vrai, car cela est connu; & quand il ne le seroit pas, on ne pourroit pas regarder le nom comme authentique, puisqu'il est gravé en creux; tandis que le nom est toujours travaillé en relief sur les camées ——.

—— Pour vous entretenir de choses gaies, je vous annoncerai mon voyage en Allemagne, arrêté pour le printems prochain; je me propose principalement d'aller à Berlin, ce qui me sera à la vérité difficile à obtenir, tandis qu'il ne m'auroit couté qu'un mot pour aller dans la Gréce; mais on craint que je ne reviendrai point si je passe en Allemagne. En attendant, je suis résolu de faire de ma propre autorité ce que je ne pourrai pas obtenir de bonne grace. Mon intention est de faire imprimer à Berlin, la traduction de mon *Histoire de l'art*; je ne veux que passer furtivement en Saxe. A mon retour

j'irai voir G. & faire mes adorations à H. Un autre objet de mon voyage c'eſt d'effectuer une entrepriſe ſur Elis; c'eſt-à-dire, d'obtenir du ſecours pour y aller, muni d'un firman de la Porte, fouiller le Stadium avec une centaine d'ouvriers. Mais ſi le cardinal Stoppani devient pape, je n'aurai alors beſoin pour cela que du miniſtere de la France & de ſon ambaſſadeur à la cour Ottomane; car ce cardinal pourra ſubvenir à toutes les dépenſes néceſſaires. Mais ſi cette entrepriſe doit ſe faire par contribution, chacun devra avoir ſa part des monumens qu'on pourra découvrir. L'explication de ce projet eſt trop longue pour une lettre, & doit ſe faire verbalement. Tout devient poſſible quand on veut fortement une choſe, & cette affaire ne me tient pas moins à cœur que l'*Hiſtoire de l'art* même, & perſonne ne ſera jamais excité par le même éguillon que moi.

En faiſant venir l'ouvrage de M. Hamilton, vous pourriez demander en même-tems de Naples toutes les œuvres de Martorelli, dont le ſecond volume de ſon *Antichità Napolitana*, *gli Euboici*, ainſi appellé avec raiſon, contient un ſavoir infini & une critique tout-à-fait nouvelle.

Quand on écrit rarement des lieux éloi-

gnés de longues lettres, elles ne peuvent guere être dictées avec ordre. Je vais donc ajouter ici ce qui me viendra encore dans l'esprit, & ce qui ne m'y étoit pas encore entré & que j'aurois dû dire plutôt. L'allemand dont vous desirez de savoir le nom, ne veut pas être connu (1); c'est un membre libre de l'empire, qui voit pour la seconde fois l'Italie. C'est mon ami, & mon cœur se dilate de plaisir toutes les fois que je pense à lui; car il a passé quelques mois à Naples. Il n'est pas moins bon patriote que moi, quoiqu'il ait été élevé par des François & qu'il ait demeuré longtems à Paris. Il a bien voulu m'envoyer, à ma priere, une relation excellente de son voyage en Sicile & dans la grande Gréce, qu'il a écrite en allemand; ce qui lui auroit été plus facile en françois. Je la ferai imprimer en Suisse telle qu'elle est; & vous verrez par là ce qui subsiste encore. Je l'attends sous peu à Rome, pour m'entretenir avec lui de son voyage à Constantinople. On ne mettra point son nom devant ce voyage.

Faites mes complimens à M. le secretaire Br. J'écrirai par le prochain courier

(1) M. le baron de Riedesel.

à

à M. le conseiller M. Vous desirez tous, Messieurs, de longues lettres, & je suis un pauvre diable qu'on tourmente de tous côtés; mais quand je me mets une fois à causer je ne puis plus finir: car les personnes solitaires sont babillardes, dit le saint pere Aristote dans ses problèmes. — —

— — Je suis.

P. S. Pourquoi n'ai-je pas trouvé dans le livre des cantiques hanovriens, mon cantique favori : *Seigneur je chante &c.?* Faites savoir de ma part cette omission au consistoire. J'ai eu beaucoup de peine à faire venir ce livre à Rome, & je suis obligé de demander un autre recueil de cantiques. Il doit y avoir quelque hérésie là dessous, ce qui mérite animadversion.

A M. L. R. V. H.

Florence, le 13 Janvier 1756.

DES occupations multipliées ne me permettent pas de vous donner une description aussi exacte d'une partie du cabinet de Stosch, savoir, celle des pierres gravées, que je le desirerois & que cet objet le mérite. Je vous renvoie à la no-

tice que j'en dois publier en françois & dont le canevas ſera fini ſous peu. Je me rendis de Rome à Florence pour me charger de ce travail, en partie pour étendre mes connoiſſances, & en partie pour contribuer à ériger un monument au célebre amateur à qui ce cabinet a appartenu. M. de Stoſch ſe déclara mon ami du premier moment que je fus à Rome, & n'a ceſſé de l'être qu'à ſa mort; quoique je ne l'aie jamais connu perſonnellement. Ce fut lui qui me procura la connoiſſance, & ſi je puis le dire ſans vanité, l'amitié de S. E. M. le cardinal Alexandre Albani.

La collection de pierres gravées, de pâtes antiques & de quelques modernes, faites ſur les pierres les plus rares, va au-delà de deux mille cinq cens, ſans y comprendre les camées de ce cabinet, qui font une collection ſéparée & particuliere. Le cabinet de feu M. de Stoſch doit donc être regardé comme le plus conſidérable qu'on connoiſſe. Le cabinet du roi de France ne peut lui être comparé en aucune maniere. La célebre collection du palais Barberini à Rome eſt un tréſor que je ne connois que de nom, & dont ni moi, ni perſonne, ni le poſſeſſeur lui-même ne pourront rien dire de plus. M. le cardinal Albani en a vu quelque choſe dans ſa jeu-

neſſe ; mais il n'a jamais pu parvenir depuis à le revoir : car les pierres gravées ſont raſſemblées dans des ſacs, même ſans être montées. Cependant S. E. ſait que parmi ces pierres il y en a quatre-vingt avec le nom des artiſtes.

Il ſeroit à deſirer qu'on donnât une deſcription raiſonnée du cabinet de Stoſch ; mais je ne pourrai pas entreprendre ce travail, vu que, ſans parler de mon peu d'aptitude pour cela, M. le cardinal Albani m'a chargé de l'inſpection de ſa précieuſe bibliotheque & de ſon cabinet d'antiques au moment que j'arrivai à Florence ; d'ailleurs je me propoſe de faire un petit voyage en Grece. Je me vois donc forcé à ne vous parler que des plus belles pierres & pâtes antiques dont l'explication offre quelque difficulté. Le poſſeſſeur actuel de tout le cabinet de Stoſch eſt ſon légataire univerſel, M. Muzell, fils de ſa ſœur, qui a épouſé M. le profeſſeur Muzell de Berlin.

J'ai ſuivi dans ce travail la même méthode que dans mon *Hiſtoire de l'art chez les anciens* : c'eſt-à-dire, que j'ai évité de répéter ce qui avoit déja été dit. Quand le ſujet d'une pierre étoit connu, je n'ai fait que l'indiquer ; mais quand le prix de cette pierre conſiſtoit particuliérement

dans l'art, j'ai cherché à m'expliquer, afin que le lecteur put s'instruire & s'amuser, même sans avoir la pierre ou son empreinte sous les yeux. Je me suis arrêté avec plus d'attention & de soin sur les pierres rares dont le sujet étoit difficile à expliquer : cependant mes preuves ne consistent que dans la citation des écrits où je les ai puisées. Je n'ai mis à contribution ni Pomey ni Giraldi.. J'ai relu de nouveau pour ce travail les anciens poëtes & les historiens grecs ; & tous les matins après mon déjeûner je m'entretiens encore avec Homere.

Je ne vous cache pas qu'il y a quelques-unes de ces pierres qui ont été gravées par des maîtres modernes : mais le petit nombre qu'il y en a de cette espèce ont été gravées d'après des pierres fort rares, & cela se trouve fidélement indiqué. Dans cette grande quantité de choses précieuses, il ne m'est seulement pas entré dans l'esprit de donner & de décrire une pierre moderne comme une antique, ainsi que l'a fait Mariette & comme Zanetti l'a fait faire : ce que nous pourrons prouver dans une autre occasion. Je ne juge de rien sur des gravures, mais d'après de bonnes empreintes ; cependant je devrai, malgré moi, faire connoître comme pierres mo-

dernes plusieurs têtes du cabinet du roi de France : je suis néanmoins l'idée que les François ont de la beauté antique. Entre nous, je crains de dire quelque chose de désavantageux de cette nation à nos compatriotes : leur manie à traduire les livres françois qui fourmillent d'erreurs, comme par exemple, l'*Histoire d'Allemagne* de Barre, est ce qui réveille en moi cette crainte.

Si le tems & les bornes d'une lettre ne me faisoient pas la loi, je commencerois par vous faire connoître les pierres les plus rares, pour vous parler ensuite de celles dont la beauté est la plus remarquable, & vous faire observer les connoissances particulieres qu'on peut retirer de quelques autres.

Les pierres étrusques sont, en général, celles qui sont les plus rares : on peut juger de leur valeur par ce qui a été dit d'une seule pierre étrusque du cabinet du roi de France. Parmi celles-ci les principales sont néanmoins deux cornalines : l'une représente cinq des sept héros qui firent la premiere expédition contre Thèbes, savoir, Tydée, Polynice, Amphiaraüs, Adraste & Parthenopeus ; le nom de chacun de ces héros s'y trouve marqué dans les plus anciens caracteres étrusques ou pélasgiens

(1). L'autre nous fait voir Tydée, avec son nom, au moment qu'il retire une fléche de son pied (2). Ces deux pierres seront gravées pour mon *Histoire de l'art*. La premiere est sans contredit le plus ancien monument de l'art qu'il y ait au monde & par conséquent le morceau le plus rare qu'il soit possible de produire. La seconde nous montre l'art des étrusque à son plus haut degré de perfection; & nous donne une idée de l'art, peu de tems avant qu'il ne fleurit dans la Grece.

Je ne mets au nombre des belles pierres que celles qui le méritent par la beauté du dessin & la partie idéale; & il n'est guere possible d'assigner le premier rang parmi tant de belles choses. Je pourrois citer le beau Meléagre qui a été gravé & qui est généralement connu; un autre auroit peut-être choisi une Victoire qui est plus belle encore que celle des belles médailles de Syracuse, dont la draperie ressemble à celle des danseuses de Borghese; un troisiéme ne voudroit pas qu'une grande Ata-

(1) C'est le N°. 105 des planches des *Monumenti antichi inediti.*

(2) Voyez le N°. 106 des *Monumenti antichi inediti.*

lante en amethyſte cédât le premier rang à telle autre pierre que ce fût. Elle ſemble fendre l'air avec la viteſſe qu'Homere donne à Minerve. Les Zéphirs amoureux jouent dans ſa belle draperie dont les graces mêmes ſemblent diſpoſer les plis; le beau nud paroît au travers de cette draperie auſſi diſtinctement qu'on ſe voit ſoi-même dans une glace. En courant elle jette en arriere un regard amoureux, & laiſſe voir de profil ſon beau ſein nud à celui qui la pourſuit. Entre les têtes, je choiſirois celle d'un vieil Hercule en cornaline avec le nom de COΛΩNOC & un Hercule adoleſcent pareillement gravé en cornaline. Pour bien apprécier le prix de cette derniere tête il faudroit avoir les yeux de la belle Glycere: „ un beau jeune hom„ me, dit cette fameuſe grecque, eſt ce„ lui ſur le viſage duquel la différence du „ ſexe eſt douteuſe ". Cette maxime n'eſt pas faite pour la tête d'un grave profeſſeur; mais c'eſt ainſi que penſoient les artiſtes grecs.

Les connoiſſances particulieres que je pouvois retirer de ce cabinet eſt ce qui m'a engagé le plus à entreprendre ce travail. Car la deſcription de la beauté dans l'art ne peut pas toujours être utile, lorſque les choſes que l'on décrit ne ſont pas

connues : mais quand on rend à l'auteur la juſtice de croire qu'il poſſéde la matiere qu'il traite, les remarques ſur des pierres qui ne ſont pas connues, peuvent être utiles hors de l'art même.

Parmi les pierres égyptiennes il y a une tête raſée d'Harpocrate en agathe-onyx, appellée *Nicolo*, qui eſt du plus beau travail. Il n'y a qu'une ſeule boucle ſur le côté droit : c'eſt ainſi, dit Macrobe (1), que les Egyptiens repréſentoient le ſoleil. Le travail n'en eſt pas d'un artiſte égyptien : les grecs repréſentoient de la même maniere le Dieu du ſilence (2).

On n'a rien ſu de plus juſqu'à préſent au ſujet de Jupiter Απομυος, *Muſcarius*, ou chaſſe-mouche, que ce qu'en dit Pauſanias (3) : je puis faire voir par une pâte antique la maniere dont ce Dieu étoit repréſenté. La barbe eſt compoſée de deux aîles de mouche, & ſur la tête de Jupiter ſe trouve la tête d'une mouche. Bellori auroit déja pu prouver cela par

(1) Saturn. L. 1, c. 21, p. 248, Ed. Pont.

(2) Voyez le N°. 77 des *Monumenti antichi inediti.*

(3) L. V, p. 410.

une pierre antique (1), s'il n'avoit pas eu alors devant les yeux les abeilles de Barberini (2).

On n'eſt pas d'accord ſur la véritable ſignification de Jupiter Αἰγίοχος. Une ancienne pâte avec le nom de l'artiſte NEICOY, repréſente un Jupiter ſans barbe; on lui voit ſon haſte & ſon aigle : mais autour du bras gauche il porte entortillé la peau d'Amalthée en forme de ceſte, & qui lui ſert de bouclier & d'égide. On peut conſulter Hérodote ſur ce mot (3) & voir ce qu'en a dit Spanheim (4).

Si l'on vouloit repréſenter Minerve avant qu'elle eût ſur ſon égide la tête de Meduſe, on pourroit douter quel ornement il faudroit donner à ce bouclier. Une ſardoine nous en inſtruira. Minerve pendant la guerre des Titans portoit un cheval ſur ſon égide : ce qui nous explique pourquoi on lui a donné le ſurnom de *Hippia*.

---

(1) Nota in num. apibus inſignita, tab. 7, n. 2.

(2) Voyez le N°. 13 des *Monumenti antichi inediti*.

(3) Melpom. c. 187.

(4) Obſ. in Callim. Hym. in Jov. v. 49, p. 19. Voyez le N°. 9 des *Monumenti antichi*.

Nous pouvons bien expliquer, à la vérité, pourquoi la ſtatue d'une Minerve s'appelle (1) ζωστήρια, car ce nom lui vient de mettre bas les armes; mais comme elle n'eſt jamais repréſentée ſans armes, que lorſqu'elle paroît devant Paris, cette dénomination doit avoir une autre cauſe. Cette cauſe nous eſt expliquée par une ſardoine ſur laquelle Minerve eſt repréſentée ſans armes, & ceinte ſeulement d'un Parazonium ou d'une dague: on ſait que τελαμών, le ceinturon, s'appelloit auſſi ζωστήρ.

Comment eſt-ce qu'un peintre repréſentera une Furie? Il lui donnera une torche. Mais de quelle maniere eſt-ce que les Grecs la peignoient? Sans la deſcription d'Eſchyle, dit Banier (2), il ne nous en ſeroit reſté aucune idée. Nous la trouvons repréſentée ſur une cornaline, courant avec une draperie volante & les cheveux flottans, tenant un poignard à la main.

De quelle maniere les cavaliers des anciens montoient-ils à cheval? Comme nous, répondra-t-on ſans doute; & pour cela il y avoit des pierres placées ſur

(1) Pauſanias. L. IX, p. 743, l. 33.
(2) Diſſ. ſur les Parques, p. 31.

les grands chemins. Ces pierres n'étoient cependant pas assez hautes pour cet effet; comme on peut le voir entr'autres par celles qui sont sur la route de Terracine à Capoüe. Et comment s'y seroient-ils pris d'ailleurs en plein champ & pendant une bataille? A leur javelot il y avoit un crampon, qui leur servoit à monter à cheval; & cela ne se faisoit pas comme chez nous par le côté gauche du cheval, mais par le côté droit. C'est ce que nous voyons par deux différentes pierres de cabinet. Ne savons-nous pas beaucoup en étant instruits de ces choses-là?

Il reste encore une autre observation à faire, savoir, de quelle maniere étoit faite la partie des chars des anciens sur laquelle pendoient leurs rênes? Cependant on ne peut pas comprendre sans cela quelques passages d'Homere, tel que celui-ci, par exemple:

—— δοιαὶ δέ περίδ ρομοι ἄντυγές εἰσι. IL. ε 728.

que Samuel Clarke a traduit suivant le sens de l'ancien glossateur:

—— *duoque semicirculi, unde habenæ suspendantur, erant.*

Ces pieces n'étoient pas circulaires; mais

avoient la forme d'un reſſort d'acier pareil à celui qu'on voit ſur une grande pâte antique qui repréſente un héros monté ſur un char, accompagné de Mars & couronné par la victoire. On voit cette même partie du char ſur quelques médailles : on ſait donc enfin ce qu'elle repréſente & à quoi elle ſervoit.

En voyant un Priape qui porte pendu au cou ce que l'on faiſoit baiſer à Athenes aux nouveaux mariés, je me ſuis reſſouvenu de ce que Periplectomene, chez Plaute, menace de faire à celui qu'il trouvera couché avec ſa femme.

Ces critiques doivent ſe reſſouvenir de ce qui eſt dit ſur la forme du plus ancien ſigma grec dans un paſſage d'Athénée (L. X, p. 454) où un berger qui ne ſavoit pas écrire, donne à connoître les lettres du nom de Théſée, & cela par quelques pierres, où Hercule eſt repréſenté tirant ſur les oiſeaux ſtymphalides ; car il avoit reçu ſon arc d'un berger ſcythe. Mais ces recherches & d'autres ſemblables dans la deſcription du cabinet de Stoſch ne ſont pas faciles à faire.

J'ai indiqué ce que ſignifie l'oiſeau d'une pierre du cabinet de Médicis (*Muſ. Flor.* 2. *II. Tab.* 39. *N.* 4.) ſur laquelle on voit Théſée. C'eſt la fille de Pan & de

Pithô métamorphoſée en l'oiſeau Ἴυγξ. (TZEZ. *in Lycophr. v.* 310). Cet oiſeau ſervoit pour les filtres amoureux, & Vénus en fit uſage dans celui qu'elle fit boire à Jaſon pour ſe faire aimer de Médée. (*Pind. Pythion. Od.* 4).

Ces petites indications pourront ſervir à vous donner une idée de l'ouvrage. Je ne vous les communique cependant pas gratuitement ; mais à condition que vous les lirez & interprèterez à notre ami commun, M. Bianconi. Vous vous apperce-vez bien ſans doute que je vous ai écrit ce qui m'eſt venu le premier à l'eſprit : ſi l'envie me prend encore d'écrire une longue lettre en allemand, je vous promets alors quelques autres bagatelles de cette nature. J'attends de Rome une partie de mes papiers, parmi leſquels il y aura peut-être une deſcription du Torſe du Belvedere, que j'ai faite il y a deux ans, mais qui n'a pour objet que l'idéal de ce fameux morceau. Je vous le ferai paſſer. Vous vous rappellez peut-être que j'ai commencé une deſcription des plus belles ſtatues, d'après leur partie idéale & d'après celle de l'art : je ne fis dans ce tems-là pendant trois mois entiers que réfléchir. J'ai néanmoins abandonné ce travail.

Tâchez de vous rappeller si vous avez pensé à moi le 13 Janvier : j'ai bu avec de rouges bords, suivant la coutume allemande, à votre santé & à celle de Bianconi avec l'excellent Verdea d'Arcetri & avec le meilleur vin de Syracuse; tous les convives en ont fait de même. Je suis.

A M. LE CONSEILLER DE M**** (1).

LETTRE I.

Rome, le 16 Mai 1766.

J'ESPERE que Votre Excellence aura pour agréable que je lui annonce la publication de mon ouvrage italien; devoir que j'ai voulu lui rendre comme à l'ami & au protecteur des muses allemandes, au bonheur desquelles je prends justement part. Je suis moi-même l'éditeur de cet ouvrage & je m'annonce par conséquent comme libraire, pour ne rester en défaut d'aucun côté. Je suis maintenant occupé au troisieme volume, que je finirai après mon retour d'Allemagne, où je me pro-

(1) De Münchausen.

poſe d'aller faire ma cour à V. E. l'année prochaine. Daigne le ciel conſerver ſes jours pour l'avantage des arts & pour l'honneur de la nation allemande ; & me laiſſer remplir le deſir que j'ai d'aller l'aſſurer moi-même du reſpect avec lequel je ſuis, &c.

LETTRE II.

Au même.

Rome, le 5 Juillet 1767.

J'AI reçu la réponſe dont il a plu à V. E. de m'honorer & qui m'éleve plus que je ne le mérite ; la moindre partie de l'approbation qu'elle m'y donne eſt ce qui pouvoit m'arriver de plus glorieux. Je n'ai pu taire l'honneur d'avoir reçu une lettre écrite de la main de V. E., ni cacher au prince héréditaire, qui ſe trouvoit ici, la bienveillance que daigne m'accorder le pere & le protecteur des arts en Allemagne ; & ce héros de la patrie, en entendant prononcer votre reſpectable nom, a paru pénétré de toute la dignité de la nation allemande, & en a été lui-même l'éloquent panégyriſte.

J'aurai ſoin de faire paſſer avec le moins

de frais poſſible les trois exemplaires demandés à l'agent de la Grande-Bretagne à Augsbourg, par lequel V. E. peut me faire paſſer dans la ſuite ſes ordres.

Je voudrois avoir quelques années de moins pour exécuter un projet, lequel pourroit peut-être faire honneur au nom allemand, & auquel j'ai penſé depuis long-tems, ſavoir, un voyage en Egypte & dans la Grece, que quelques-uns ont fait ſans les connoiſſances requiſes, & d'autres trop jeunes. Ce deſir s'eſt réveillé depuis peu chez moi, ſur-tout depuis qu'un ami éprouvé s'offre de m'accompagner; & je me trouve dans une grande perplexité ſi je ferai ce voyage ou ſi j'irai dans la chere patrie. Je continue en attendant à raſſembler des matériaux pour le troiſieme volume des *Monumenti*; & je m'occupe principalement à préparer une nouvelle édition augmentée de l'*Hiſtoire de l'art*, laquelle ſervira en même tems pour une traduction qu'on doit en faire à Londres.

Pour ne pas paroître devant V. E. ſans quelques nouveautés de notre terroir, j'ai l'honneur de lui mander qu'on a trouvé en fouillant il y a quelques jours à Pompeii, treize caſques de bronze ornés de figures travaillées en boſſe, ainſi que differens braſſars & cuiſſars.

LETTRES III.

Au même.

Rome, le 15 Aoist 1767.

Les bontés de V. E. sont si grandes, que je me trouve embarrassé sur la maniere que je dois y répondre. Mais comme elle a daigné accueillir favorablement les notions peu importantes que j'ai pris la liberté de lui donner sur les dernieres découvertes faites dans ce pays-ci, je me trouve à même de rendre par ce moyen plus souvent un foible hommage au pere des Muses: *Farre pio & saliente mica.* Mais les momens de V. E.

Cum tot sustineas & tanta negotia solus,

sont consacrés au bonheur des peuples, & ce seroit leur ravir le tems qu'elle mettroit à répondre à mes bagatelles. *In publica commoda peccem.*

Il ne m'appartient rien non plus de ce que l'abus accorde au nom respectable des personnes qui comme moi portent le manteau court & le rabat; car je ne me suis pas consacré à l'église, & je n'en tire même rien. Qui plus est, pour mieux jouir de la liberté, j'ai renoncé volontai-

rement à la place que j'avois à la bibliothéque du Vatican, ainſi qu'à d'autres avantages publics qu'on m'avoit offerts, pour m'engager à ne point accepter les propoſitions qui m'ont été faites de Poſtdam, ce dont je ne me repentirai jamais. Mon bien être & ma ſubſiſtance ſont le prix de l'ouvrage de mes mains, & ma vie eſt fort ſédentaire & telle qu'elle étoit autrefois. Ainſi je puis former le projet de grands voyages, parce que je ne ſuis retenu par rien. Cependant comme l'honnête homme eſt reſpecté par tous les peuples, & que le renoncement à des avantages légitimes eſt ici auſſi rare qu'ailleurs, cette conduite n'a pas peu contribué à me mériter l'eſtime générale.

J'eſpére que V. E. prendra cet aveu dans l'intention que je le fais ; & comme une preuve de ſon approbation j'attends par la ſuite ſes ordres avec ce ſeul exorde : *Mon cher Winckelmann*, & rien de plus.

— Ce voyage de la Grece reſte encore dans la balance ſans faire pencher le baſſin ; non par la crainte du danger ou des fatigues qu'il offre, mais parce que je ne puis me laiſſer convaincre qu'il y ait de nouvelles découvertes à faire. Je veux néanmoins pour me mettre en haleine, faire un voyage en Sicile, accompagné

d'un deſſinateur, parce qu'il y reſte encore beaucoup de choſes que d'Orville, qui n'étoit que théologien, n'a pas pu découvrir. Mon principal objet ſera Girgenti de ce côté-ci de l'iſle, & Catane qui eſt de l'autre côté; car il y a de riches cabinets dans ces deux endroits, & il s'y trouve plus de ſept cens vaſes antiques de terre cuite, tant chez le prince Biſcari que dans le riche couvent de bénédictins. Ces vaſes, joints à ceux que M. Hamilton, mon ami & protecteur, a raſſemblés, me donneront moyen de faire des remarques qui ſerviront à étendre mes recherches ſur les peintures antiques dans mon *Hiſtoire de l'art*. Je travaille à une ſeconde édition de cet ouvrage en deux volumes *in-quarto*, que je ferai imprimer à mes frais en Allemagne, avec des planches nouvelles, ſi nos libraires allemands me laiſſent faire. Je ferai deſſiner & graver les plus beaux de ces vaſes pour le troiſieme volume de mes *Monumenti*. Je prie V. E. de me permettre de lui rendre dans le tems compte de ce voyage.

Le voyage en Grece demanderoit au moins deux ans; car il ne faut pas paſſer une iſle ſans la viſiter; il eſt néceſſaire ſurtout d'examiner l'ancien Elis, puiſqu'aucun voyageur des tems modernes n'y a

pénétré. Car lorſqu'en 1728, Fourmont ſe trouvoit ſur les confins de ce pays, comme il l'aſſure, il reçut ordre de ſa cour de retourner à Paris. Voilà ce que je n'ai pas à craindre, parce que perſonne ne me commande ; car mon plus grand honneur ſeroit de faire ce voyage du fruit de mon travail, & ſans le ſecours de qui que ce ſoit.

J'eſpére que la liberté avec laquelle j'oſe écrire à V. E. s'accorde avec le profond reſpect que je ne puis jamais aſſez lui rendre, comme au pere commun de tous les bons patriotes allemands & des ſciences. Je ſuis, &c.

LETTRE IV.

Au même.

Rome, le 28 Novembre 1767.

LA lettre dont V. E. m'a honoré en date du 25 Septembre, ne m'a été remiſe qu'à mon retour de Naples, parce qu'on avoit gardé à Rome toutes les lettres qui m'avoient été adreſſées, à cauſe du voyage que j'avois projetté de faire en Sicile, mais que je n'ai cependant pas fait, vu que l'empereur devoit venir en Italie ; &

lorſque j'ai appris que le voyage de Sa Majeſté Impériale ne devoit pas avoir lieu, la ſaiſon étoit trop avancée pour entreprendre le mien.

Pendant le ſéjour de deux mois que j'ai fait à Naples & dans les environs de cette ville, j'ai ſi bien examiné toutes les découvertes qu'on y a faites, que malgré toute la jalouſie de la cour, je me trouve en état d'en donner une nouvelle deſcription bien circonſtanciée. Mais je ſerai obligé, à regret, de n'en rien faire pour ne pas me fermer toute entrée dans la ſuite; d'autant plus que j'ai eu beaucoup de peine à me reconcilier avec la cour de Naples, qui avoit pris beaucoup d'ombrage de ma *Lettre ſur les découvertes d'Herculanum*, parce qu'elle ne veut point qu'on en parle.

Je me ſuis en attendant dédommagé des frais de ce voyage couteux par beaucoup de remarques & de recherches, dont je compte enrichir ma nouvelle édition de l'*Hiſtoire de l'art*, que j'ai commencé à traduire moi-même en françois; parce que je n'en puis pas faire une édition en allemand, à cauſe du privilége des libraires. Je la ferai imprimer ici à mes frais en deux grands volumes in-4to. avec beaucoup de grandes planches, pour en

rendre la contrefaction plus difficile.

Les plus nouvelles découvertes ſont des armes & des caſques, qu'on a trouvés à Pompeii, & qui tous ſont ornés de figures en boſſe, mais principalement de cuiſſards. On n'a jamais remarqué ces derniers ſur aucun monument ancien; de maniere qu'on n'en avoit pas la moindre idée. Ils reſſemblent néanmoins aux anciennes armures de tournoi, & ont le même bord relevé que les épaulettes. Les caſques, ainſi que les armures, ſont de bronze, excepté un ſeul caſque qui eſt de fer, & ils ont tous une forme ſinguliere & inconnue juſqu'à préſent: car ils ſont faits en maniere de chapeau avec de grands bords rabattus; & ces bords, de même que les fonds & la partie ſaillante ſur laquelle portoit le panache, ſont ornés d'un très-beau travail en boſſe. Ces caſques ont de plus leurs viſieres, qui ſont deux petites portes de bronze, qui s'attachent enſemble ſur le nez par des fermails, & il y a de grands trous ronds. Le caſque de fer eſt fait d'une ſeule piece avec la viſiere. Sur le plus beau de ces caſques eſt repréſenté ce qui dans l'Iliade ſuit après la mort d'Achille; c'eſt-à-dire, ce qui s'eſt paſſé après la priſe de Troye. Sur le devant du caſque on voit

l'entretien de Menalaus avec Helene; sur l'un des côtés l'emportement d'Ajax contre Cassandre; & sur l'autre côté la suite d'Enée avec son pere & son fils hors de Troye, accompagnés de plusieurs autres figures; sur le troisieme bord est représenté l'yvresse des Troyens & des Troyennes.

Pour ne pas abuser de la patience de V. E. & comme je ne puis pas l'entretenir de ce que je desirerois, je passerai sous silence les nouvelles statues & peintures ainsi que les bâtimens, dont quelques-uns ont été découverts en entier & d'autres seulement en partie, & qui offrent une architecture & des ornemens pareillement tout-à-fait inconnus. V. E. est sans doute déja instruite par les papiers publics de la grande éruption du Vésuve. J'ai vu ce terrible & beau phénomene sur la montagne même, mais non pas sans danger, tandis que tout le monde avoit pris la fuite au moment de l'éruption. J'ai gravi de nouveau la montagne la troisieme nuit, en marchant sur la lave brûlante, au travers des crevasses de laquelle nous vîmes le torrent enflammé de pierres & de métaux fondus, aussi longtems que nos pieds purent endurer la chaleur. Je voudrois pouvoir dépeindre à

V. E. le ſpectacle de ces deux nuits, avec des couleurs dignes du ſujet; mais cela n'eſt pas poſſible, car on ne peut en donner aucune idée à quiconque ne l'a point vu.

Je finis, en faiſant le vœu ardent de jouir du bonheur de voir V. E. &c.

LETTRE V.

Au même.

Rome, le 23 Janvier 1768.

La lettre de V. E. pleine de bonté pour ſon Winckelmann, m'eſt parvenue en même-tems qu'une autre d'un ami digne de foi, à qui l'un de nos plus eſtimables princes (non celui ſur lequel pourroit tomber d'abord le ſoupçon) a dit, qu'il ne pouvoit pas comprendre comment il étoit poſſible de bien écrire en allemand. Mais autant que cette penſée m'a paru triſte & humiliante pour le plus reſpectable de tous les peuples; autant mon cœur s'eſt enorgueilli en liſant la lettre de V. E. & j'ai oublié la maniere de penſer du prince, parce que ſon jugement & celui de ſes ſemblables, ne rend la langue françoiſe ni plus riche ni plus harmonieuſe,

&

& ne peut pas mettre sous un jour plus avantageux les écrivains françois de notre tems. Celui que chantent toutes les Muses allemandes, comme le protecteur & l'appui des talens de notre nation, & dont elles doivent immortaliser le nom, pese infiniment davantage dans la balance de la raison & de l'esprit. Je demande pardon à V. E. d'avoir ainsi commencé ma lettre; mais mon cœur n'auroit pas été tranquille, si je n'avois épanché dans son sein cette mauvaise humeur patriotique.

Il s'offre quelques difficultés dans la copie à faire de l'*Histoire de la Syrie*, que je m'engage néanmoins de lever. Ce n'est pas celle que croit M., car on communique ici volontiers ce qu'on a. Il y a quelques années que les jésuites donnerent à copier les lettres secrettes des protestans sur le concile de Trente à un Zuricois, quoique je leur eusse dit, qui il étoit. Après avoir obtenu la permission du pape, dont je me chargerai moi-même, la seule difficulté sera de trouver un Syrien, dont il y en a plusieurs ici, qui veuille se charger de faire cette copie dans la bibliothéque du Vatican même, parce qu'il n'est plus permis de sortir les livres de cette bibliothéque depuis la mort du cardinal Passionei, à cause que ce prélat avoit

donné trop de liberté à cet égard. De ma maiſon, ainſi que du couvent des moines Syriens ou Maronites, il y a au moins trois quarts de lieue au Vatican. A quoi s'eſt joint encore la mort du viel Aſſemanni, premier garde des livres de cette bibliothéque, âgé de 82 ans; ce qui a occaſionné une grande confuſion, parce que ſon neveu, l'archevêque Edovio Aſſemanni, Scrittore Syriaque, de la bibliothéque, avoit ſu obtenir un bref du pape pour cette place, au préjudice du ſecond garde de la bibliothéque. Si V. E. veut me donner plein pouvoir pour régler le ſalaire de l'écrivain, je tâcherai de faire faire la copie qu'elle me demande.

Je prie V. E. de me permettre de lui parler de quelques découvertes faites à Pompeii. Dans une chambre du Gymnaſe de cette ville, à la découverte de laquelle on eſt actuellement occupé & à laquelle on travaillera encore tout l'hiver, on a trouvé un cheval entiérement enharnaché; c'eſt-à-dire, le ſquélette de cet animal, dont tout le harnois qui eſt de métal, tel que les fers, &c. a été bien conſervé à l'exception du bois de la ſelle, qui étoit pourri. Dans une autre chambre, à côté de celle-ci, on a trouvé le ſquélette d'un guerrier ayant le caſque en

tête, ainſi que le corps d'une femme revêtue d'une étoffe brodée en or ; mais dont je ne ſais pas encore bien la contexture : car il y a pluſieurs choſes qu'on renferme immédiatement après les avoir trouvées, & qu'on ne communique pas dans les premiers tems.

Le deſir que montre V. E., ainſi que tous les amateurs des arts, de voir paroître de la part de la cour de Naples même une deſcription de ces découvertes, ne ſera que difficilement rempli. Je ne ſais même pas qui pourroit y être en état de ſe charger de ce travail ; d'autant plus que cela demande des recherches pour leſquelles il faudroit conſulter, pour ainſi dire, cinquante perſonnes. Il ſe préſentera peut-être des circonſtances, qui ne me laiſſeront rien à craindre, & qui me permettront de dire ce que je ſuis. Dans le cinquieme volume du *Muſeum* d'Herculanum, qui contient les buſtes en bronze, il s'eſt gliſſé des bévues ſi groſſieres, que je n'ai pu m'empêcher d'en parler dans ma nouvelle édition de l'*Hiſtoire de l'art ;* parce que cette critique ne ſautera pas ſi facilement aux yeux.

On pouſſe la ſotte jalouſie ſi loin, qu'on ne m'a pas permis de marcher d'un pas régulier, parce qu'on ſoupçonnoit que je

voulois prendre les dimenſions des lieux, comme je l'ai auſſi fait en effet. Cela m'engagea à ne point leur donner l'explication d'une très-belle & très-ſavante ſtatue. Elle ne pourra jamais être réparée, ſi l'on n'en connoît point le ſujet, qu'il ſera difficile de ſavoir à tout autre qu'à moi. J'en aurois néanmoins donné l'explication, ſi l'on m'avoit ſeulement permis d'en prendre l'eſquiſſe. Cette ſtatue a été découverte par une lavaſſe de pluie, non à Pompeii mais à Bayes, où ſont enfouis des tréſors de l'antiquité, qu'il n'eſt permis à perſonne de chercher. Tel eſt le ſort de ce beau pays, lequel après une longue létargie ſous les inſenſés ****, ſous le S***. ——

Je ſuis avec le plus profond reſpect, &c.

LETTRE VI.

Au même.

Rome, le 30 Juillet 1768.

J'AI reçu hier ma lettre dont V. E. m'a honoré; & je n'ai pas négligé un moment pour expédier bien emballés, pour Augsbourg, les cahiers qui ſe ſont trouvés gâtés.... J'aurois fait cela avec le

plus grand plaisir, quand même j'aurois été obligé de déchirer deux exemplaires. Le plus doux fruit que je puisse recueillir de ce travail, est l'approbation de V. E. & du Parnasse allemand de G. Ce que mes forces ne m'ont point permis de faire en l'entreprenant, je chercherai à le remplir dans la nouvelle édition de mon *Histoire de l'art*, & dans le troisieme volume des *Monumenti*.

Une autre lettre que j'ai écrite à V. E. avec une incluse pour M. H. sont actuellement en chemin, de sorte qu'il ne me reste rien à ajouter à celle-ci, sinon qu'on a trouvé nouvellement à Pompeii un bouclier de cuivre dont le bord est d'argent, ainsi que la tête de Méduse, qui au milieu y fait l'*umbo*, travaillé en bosse.

Il paroît qu'on veut me donner la survivance d'une des premieres places du Vatican qu'on appelle *Custodi*, parce qu'on craint peut-être que je ne profite d'une bonne occasion pour retourner à mes anciens principes, *ut canis ad vomitum*; & qu'on sait bien que je possède seul ici la critique de l'érudition grecque : tant nous sommes déchus, ce qui est le fruit de l'éducation, qui est entre les mains des prêtres & qui y restera. Les mathématiciens pullulent ici comme les champignons,

& ce fruit meurit ſans beaucoup de frais en vingt-cinq ans ; tandis que l'étude de la langue grecque, demande au moins cinquante ans, avec une bourſe bien fournie ou le libre uſage d'une grande bibliothéque, & en Allemagne cela ne donne du pain qu'à G.

Les égards que je dois à V. E. retiennent ma plume ; je ne puis cependant laiſſer paſſer aucune occaſion, ſans lui aſſurer combien je ſuis avec le plus profond reſpect, &c.

A M. LE BARON DE RIEDESEL.

LETTRE I.

Rome, le 18 *Mars* 1763.

VOTRE agréable lettre ne m'eſt parvenue que hier. Le jugement que vous portez des Florentins eſt tout-à-fait juſte. Le dur, le ſec & l'exagéré des Etruſques ſont les caracteres propres, même de leurs meilleurs peintres ; & ſi Michel-Ange avoit gravé des pierres, ſes figures auroient reſſemblé, ſans doute, à celles de Tydée & de Pelée. Le palais Pitti nous

montre ce même goût dans l'architecture toscane du meilleur tems. Le style même des écrivains de Florence ressemble à celui de leurs peintres : il est forcé & ce qu'on pourroit appeller *misér*. Aujourd'hui qu'il n'y a plus de cour dans cette ville, les beaux-arts y sont totalement tombés, ainsi que la littérature; & les Florentins qui ont naturellement beaucoup de vanité, sont d'autant plus ridicules qu'ils veulent encore paroître quelque chose dans leur ignorance.

Le chef de la littérature à Florence est un homme qui passe toute la journée dans un café chez le Suisse. Il s'appelle D. L***, enflé d'orgueil comme la grenouille.

Le seul homme de lettres instruit qu'il y ait, c'est l'abbé Nicolini, que vous devez chercher à connoître. La misere se manifeste en entrant dans Florence, même parmi le peuple, & je n'ai de ma vie vu porter autant de manteaux. Je ne crois pas que vous ayez oublié le beau jeune homme dont je vous ai souvent parlé; il se nomme Niccolo Castellani & descend d'une des meilleures maisons. De mon tems il n'avoit que seize ans, mais avoit déja atteint toute sa croissance. Stosch m'a dit l'année derniere qu'il avoit perd

beaucoup de sa beauté. Il est sans doute peu connu ; car les femmes de Florence ne trouvent de beauté que dans le visage inanimé d'un Anglois. Je suis, &c.

LETTRE II.

Au même.

Rome, en Avril 1763.

J'AI laissé passer deux jours de courier, afin que ma réponse arrivât en même-tems que vous à Venise.

Le second article de votre lettre a pour objet ma beauté dégénérée. Votre observation a été faite avec l'œil d'un connoisseur ; & c'est aussi dans la certitude où j'étois que vous y porteriez cette sagacité, que depuis tant d'années que j'ai quitté Florence, je n'ai desiré d'en être instruit que par vous seul. Je n'en ai jamais parlé dans mes lettres au conseiller Reiffenstein.

Stosch s'est trompé, puisque ce jeune homme n'avoit pas encore atteint l'âge de la puberté. Je suis sincérement fâché du passage rapide de la jeunesse qui devroit être éternelle pour certaines figures rares. On peut donc se former des idées

plus sûres & plus fixes de la beauté par les ouvrages de marbre, parmi lesquels il faut compter la tête d'un jeune Faune avec deux petites cornes au front, qui a paru depuis peu, & qui surpasse toutes les beautés sublimes que j'aie vues jusques à présent.

Cavaceppi est le possesseur de cette tête, laquelle passera sans doute aussi avec le tems entre les mains de quelques Anglois. Qui est-ce qui voudoit ou pourroit la payer, si ce n'est un amateur de cette nation? Il est certain, en attendant, que j'empêcherai, aussi long-tems qu'il me sera possible, que cette tête ne sorte de Rome.

On a trouvé à un palme près, qu'on espére de découvrir aussi, tous les morceaux qui manquoient du grand vase de marbre de trente-cinq palmes, de la villa du cardinal Albani, représentant les travaux d'Hercule. Cavaceppi possède plusieurs autres découvertes nouvelles, & entr'autres une très-belle Pallas d'environ trois palmes de haut, mais sans tête & sans mains; un Faune habillé en femme qui danse en relevant avec modestie sa robe des deux mains, comme nos filles bourgeoises des petites villes, quand elles veulent ou doivent danser pour la pre-

miere fois à des noces. Mais le plus beau de ces ouvrages est un prisonnier assis, à qui il manque un bras & une jambe ; morceau qu'on ne doit pas placer beaucoup au-dessous du Laocoon. Il nous est arrivé entr'autres choses de la Grece, une statue de femme drappée, sans tête & sans bras, avec le nom de l'artiste, dont il ne s'est néanmoins conservé que le nom du pere. . . . ΣΙΜΑΧΟΙ ΕΠΟΙΕΙ, veut dire ΛΥΣΙΜΑΧΟΥ.

Le cardinal a acheté un beau Jupiter en camée pour trente écus. Quand on est à Rome, on ne s'apperçoit pas combien il se fait de découvertes ; mais cela est fort sensible quand on a été un mois absent.

Je reviens encore une fois au *brevis ævi* de la beauté. Vittoriuccia commence aussi à tomber ; ce qui a été remarqué par plusieurs avec moi, même par ceux qui ne sont pas de l'art. Ses traits se grossissent, les os de ses joues (*ossa jugularia*) qui sont naturellement forts chez elle, deviennent plus sensibles, & avec le tems il ne restera que les yeux & la bouche.

Vasari (1) parle dans la vie de Ra-

(1) George Vasari, célebre architecte & habile peintre Italien dans le seizieme siecle, fut

phaël du prétendu portrait de ce peintre, ou plutôt de celui de Bindo Altoviti qui se voit dans la maison de celui-ci à Florence. Ceci suffit pour convaincre les Florentins d'ignorance à ce sujet. Je ne pense pas qu'ils chercheront à contredire les écrivains qui ont connu Raphaël personnellement; du moins est-il certain qu'Altoviti l'a connu très-particuliérement. Dans quelque tems d'ici on connoîtra à peine Benvenuto Cellini à Florence même (1).

---

disciple de Michel-Ange & d'André del Sarto. La vie de Michel-Ange dont il est question ici se trouve dans l'ouvrage de Vasari, intitulé: *Vies des peintres, des sculpteurs & des architectes, &c.*

(1) Ce que M. Winckelmann prédit ici, nous a été confirmé, en quelque sorte, par M. Lessing à son retour d'Italie. Malgré tous les soins qu'il s'est donnés, il n'a pu trouver nulle part en Italie l'édition originale de l'ouvrage de ce grand Florentin, que je lui avois fait voir dans la bibliothéque électorale de Dresde. Comme ce livre est fort rare & contient plusieurs remarques utiles, nous croyons faire plaisir au lecteur d'en donner ici une idée succinte. La premiere édition de cet ouvrage parut en 1568, deux ans avant la mort de l'auteur. En voici le titre entier: *Due Trattati, uno intorno alle*

Le palais Grimani à Veniſe mérite d'être vu à cauſe des ouvrages anciens qui

---

otto principale arti della Scultura, dove ſi veggono infiniti ſegreti nel lavotate le figure di marmore nel gettarli di bronzo, compoſti da Fenvenuto Cellini, Scultore Florentino. In Fiorenza 1568, *in*-4*to.*

La ſeconde édition parut en 1731, *in*-4*to.* à Florence. Comme j'ai comparé les deux éditions de ce livre, je remarquerai la différence que j'y ai trouvée. Il y a devant la nouvelle édition une préface inſtructive de vingt-quatre pages, où l'on trouve pluſieurs anecdotes ſur la vie, les écrits & les ouvrages de l'art de Cellini. Et à la fin il y a un fragment de cet artiſte ſur les principes de l'art d'apprendre le deſſin, qui n'avoit jamais été imprimé, & qui quelque court qu'il ſoit (car il n'eſt que de quatre feuilles) contient néanmoins pluſieurs penſées ingénieuſes. Tandis qu'on a omis dans cette nouvelle édition les éloges que pluſieurs grands hommes ont faits des ouvrages de Cellini, qu'on a remplacés par une petite table des matieres. La vie de cet artiſte, qu'il a écrite lui-même, eſt intitulée : *Vita di Benvenuto Cellini. Orefice e Scultore Fiorentino, di lui medeſimo ſcritta, in Colonia* (à Naples 1730) *in*-4*to.* Ce livre écrit avec beaucoup de feu & d'enjouement, eſt, en général, fort inſtructif, parce qu'il contient pluſieurs anecdotes intéreſſantes & des éclairciſſemens, tant ſur l'état de l'art que ſur l'hiſtoire de ſon tems. N. de M. D.

s'y trouvent, ce que je crois devoir vous rappeller, parce que cela eſt peu connu des étrangers. Pococke a fait graver dans ſes *Travels of the Eaſt* la ſtatue de Marcus Agrippa qui eſt dans ce palais, que je n'ai jamais vu. Je ſuis, &c.

LETTRE III.

Au même.

Rome, le 23 Mai 1763.

LA rapidité avec laquelle ſe paſſe le printems de la vie m'a fait faire, comme à vous, de triſtes réflexions, particuliérement parce qu'il me paroît qu'il n'y a point de juſte égalité entre les différens âges de la vie: la belle jeuneſſe, ſemblable au printems de cette année, eſt, en général, à peine apperçue. Les Orientaux y ont trouvé quelque reméde pour notre ſexe dans la caſtration; & peut-être que cette mutilation opéroit chez eux le même effet ſur les jeunes filles. L'Anglois Digby (1) a écrit un livre ſur l'art

(1) Le livre dont parle ici M. Winckelmann doit avoir trouvé beaucoup de lecteurs, ſi l'on en juge par le grand nombre d'éditions qui en

de conserver la beauté; mais s'il n'a pas eu d'autre secret que celui de faire manger des viperes à sa maîtresse, son livre ne mérite pas grande attention. Aujourd'hui je regarde un beau visage & un beau corps avec bien plus d'indifférence qu'autrefois; mais il me vient toujours de tristes pensées sur le peu de durée de la beauté. Dans quelques mois d'ici & peut-être à la fin de Juillet vous verrez imprimé un petit ouvrage de moi avec deux planches. Walther de Dresde doit faire traduire mon *Histoire de l'art* en françois.

Le prince Altieri a fait déterrer près d'Albani, plusieurs antiquités, entr'au-

---

ont été faites. Le titre porte: *Nouveaux secrets expérimentés pour conserver la Beauté des Dames, & pour guérir plusieurs sortes de maladies: tirés des Mémoires de M. le chevalier Digby, avec son Discours touchant la guérison des plaies par la poudre de sympathie, Tome I, II, septieme édition revue, corrigée & augmentée d'un volume, à la Haye*, 1715, *in*-8vo. L'auteur de ce livre étoit un anglois, appellé Kenelmus Digby, mort en 1665, qui s'étoit dévoué à la médecine & à la chymie, & qui demeura quelque tems à Montpellier. Son pere étoit le fameux Everhard Digby qui fut décapité pour avoir trempé dans la conjuration des poudres. N. de M. D.

tres une belle urne funéraire d'albâtre d'une forme cylindrique estimée 200 écus. Il a fait venir aujourd'hui une statue que je verrai ce soir. —

Je suis, &c.

P. S.

La statue du prince Altieri est un beau jeune Faune, *non bello d'idea, ma caricato da Fauno*, de grandeur naturelle, qui tient une conque qui a servi pour une fontaine. Il ne lui manque qu'une jambe & un bras, depuis le coude jusqu'au poignet. La tête ne s'est pas détachée du corps en tombant.

LETTRE IV.

Au même.

Rome, le 4 Juin 1763.

JE vous ai parlé de mon travail au Vatican ; je chercherai néanmoins à jouer un autre personnage, & j'espére d'obtenir un ordre du pape pour être chargé de faire un catalogue général des manuscrits grecs. Par ce moyen j'aurai de l'occupation pour la vie, & je ferai sur un pied plus assuré ; je me rendrai aussi par-là maître des secrets, pour me faire connoî-

tre dans la suite par quelque ouvrage grec.

Ce qui a paru de plus nouveau en trésors de l'antiquité, est une mosaïque de quatre figures jouant de divers instrumens, de deux palmes de haut & autant de large. Les figures en sont masquées & le travail en est si délicat, qu'on ne peut les distinguer à la simple vue. Le prix de ce précieux ouvrage est augmenté encore par le nom de l'artiste. Il s'appelle Dioscoride, natif de Samos, & n'est d'ailleurs pas connu. Les caracteres en sont noirs. Ce morceau a été trouvé le 28 Avril dernier à Pompeii près de Naples, sans avoir souffert le moindre dommage, & surpasse tous les autres ouvrages de cette nature. J'attends des nouvelles sur la maniere dont il a été trouvé.

Quant aux morceaux qui sont dans le palais Grimani, je sais bien qu'on dit qu'ils viennent en grande partie de la Grece, ainsi que ceux de la bibliothéque. Je ne suis néanmoins pas de cette opinion, & crois qu'ils ont été rassemblés ici par un certain cardinal Grimani, qui a fait bâtir la plupart des maisons de la Piazza Palestrina à Rome, qui appartiennent encore actuellement à cette famille. Parmi les différentes choses qui sont dans

la bibliothéque, il y a un beau bas-relief endommagé. Ce morceau se trouvoit encore à Rome du tems de Fulvius des Ursins, c'est-à-dire, sous le pontificat de Paul III, comme je le vois par le dessin qui en est au Vatican. Ce qu'il y a de meilleur dans le palais Grimani, doit être une statue de Marcus Agrippa, que Pococke a fait graver pour sa *Description of the East* (1).

Je suis, &c.

LETTRE V.

Au même.

Rome, le 12 Octobre 1763.

Vous vous abaissez à tel point au-dessous de vous même & de moi dans votre derniere lettre & dans la précédente, que je ne sais en vérité ce que je dois vous répondre. Tout homme doit mieux se connoître que ne peut le faire un autre, & je me crois dans ce cas. Je suis donc convaincu de mon peu de mérite, qui ne consiste que dans la bonne opinion d'autrui,

(1) Ce morceau se trouve dans l'original anglois, T. II, p. 212, Tab. XCVII.

que j'ai obtenue par-tout, quoique tard. Tandis que par ce que vous écrivez des connoissances des pays où vous avez été, il étoit à craindre que le contraire ne vous arrivât; c'est-à-dire, que vous ne devinsiez orgueilleux, (*sume superbiam quæsitum meritis*); puis qu'entre plusieurs mille vous êtes le seul qui connoissez le beau, pour ainsi dire, par un instinct de la nature, sentiment que vous avez su rectifier encore. Vous trouverez plus de goût en Saxe, même chez les personnes qui n'ont jamais vu l'Italie; mais vous pouvez maintenant être le maître de tous. — On a employé d'anciennes inscriptions sur marbre pour servir de pierres angulaires à la porte Ulrique d'Augsbourg.

L'ouvrage adressé à M. de Berg est imprimé. J'y ai parlé un peu librement, dans l'espérance qu'il ne seroit lu par aucun prince ou ministre. Cependant M. de Berg me mande qu'on lui a écrit de Berlin, que le roi de Prusse me fait venir chez lui & que je suis déja en route. Je n'en sais rien, si ce n'est qu'on m'a fait demander vaguement, si je voudrois accepter cette proposition. —

Je suis revenu aujourd'hui avec le cardinal de Castello, où j'ai eu l'honneur de

lire devant Sa Sainteté & une nombreuſe aſſemblée un morceau de mon ouvrage italien.

Je me trouvois à côté du Saint pere & j'ai obtenu pour ma peine ſa bénédiction ordinaire. C'étoit une diſſertation ſur un ouvrage qui repréſente la mort d'Agamemnon, laquelle, comme vous pouvez bien vous imaginer, eſt un des plus beaux, des plus difficiles & des plus ſavans morceaux de cet ouvrage. Les deſſins en ſont tous de Caſanova qui y entre pour la moitié des frais; ils ne peuvent donc qu'être bons. Il m'a chargé de vous faire ſes complimens. Votre Théſée aura une place honorable, & quand la planche ſera gravée, je vous en enverrai la gravure avec l'explication. Elle repréſente ce héros en priſon pour avoir voulu enlever Proſerpine, de concert avec Pirithous.

Je vous remercie de tout mon cœur de vous être reſſouvenu de moi dans une compagnie joyeuſe. Je ne puis néanmoins vous rendre la pareille, car je ſuis éloigné de tout plaiſir; & je ne me ſouviens pas d'avoir ri de bon cœur. Je ſuis cependant content & n'ai rien à deſirer qu'un meilleur appétit, qui me manque; car le grand travail a totalement affoibli mon eſtomac.

Les nouvelles découvertes n'offrent rien d'intéreſſant. On a acheté depuis peu pour la villa du cardinal une magnifique Pallas du plus ancien ſtyle grec, & d'un travail merveilleux —. Parmi les nouvelles aquiſitions il y a une conque de rare porphyre verd, qui eſt un des plus curieux morceaux qui ſoient dans cette villa.

On attend à Florence le duc d'York, frere du roi d'Angleterre, que je devrai probablement accompagner dans Rome. J'eſpere qu'il aura plus de perception que le duc de C**, ſinon je jouerai un pauvre rôle. On lui rendra ici tous les honneurs convenables, comme au frere de l'électeur d'Hanovre.

Ce qu'on apprend de plus nouveau de Naples, c'eſt la découverte d'une porte de la ville de Pompeii, car juſqu'à préſent on avoit fouillé hors de la ville, comme il paroît maintenant. Le prétendu Baron du H. s'y eſt rendu, mais il s'y trouve dans de fâcheuſes circonſtances, & l'on croit que le gouvernement lui donnera bientôt ſon congé. On a cherché à le faire connoître dans une petite brochure françoiſe intitulée: *Col Coureur*, que je n'ai pas encore vu. L'auteur de ce livre a été inſtruit des avantures qu'il a eues hors

de l'Italie ; mais celles qu'il a eues à Rome, lui sont en partie inconnues, & il a été mal informé des autres.

LETTRE VI.

Au même.

Rome, le 9 Novembre 1763.

Je n'ai rien appris d'anciens monumens, si ce n'est qu'on a trouvé près de Tivoli un grouppe, *il quale reppresenta Amore e Phische*, dont il n'y a d'endommagé que les bouts de deux doigts. Cette découverte a été faite par un chanoine appellé Boschi à qui j'intenterai un procès, parce qu'il ne l'a pas déclarée & qu'il ne veut pas dire l'endroit où il a trouvé ce morceau, ce qui fait présumer que c'est dans un terrein étranger. On a trouvé sur le chemin d'Albano une colonne de granit, laquelle est si grosse, dit-on, que quatre hommes peuvent à peine l'embrasser. On en a découvert une semblable dans les fondemens du palais de sancta Croce, qu'on a laissé telle qu'elle étoit, à cause de son énorme grosseur.

Parmi les Anglois qui sont arrivés à Rome se trouve le Lord Spencer & son épou-

se avec une grande suite. Cette dame angloise est la plus belle femme de cette nation que j'ai vue jusqu'à présent; mais il y a à Rome beaucoup de personnes de son sexe dont la beauté égale la sienne.

Mon travail au Vatican a commencé, ce qui me laisse peu de tems. Je suis avec une éternelle amitié, &c.

LETTRE VII.

Au même.

Rome, le 11 *Janvier* 1764.

Le travail à la bibliotheque du Vatican, qui me prend toute la matinée, me laisse peu de tems pour ma correspondance épistolaire; & je consacre volontiers les momens qui me restent à quelques-uns de nos compatriotes qui, comme vous, ont du goût & des connoissances: malgré cela je ne manque jamais de répondre, si ce n'est à ceux avec qui je n'ai rien à faire. Votre conversation & l'amitié qui en a été le fruit, réveillent toujours en moi des idées agréables, & jamais mes sentimens pour vous ne se refroidirent. Je me flatte même de jouir de votre compagnie à Rome.

Je vous plains moins de vivre dans un climat rude, que d'être éloigné des grandes beautés dont vous sauriez mieux jouir que tout autre. Je pense toujours aux âpres hivers d'Allemagne, lorsque je puis rester ici toute la journée avec mes fenetres ouvertes, & que je trouve un éternel printems dans notre villa.

Après avoir découvert la porte de Pompeii on a augmenté le nombre des ouvriers de huit à trente.

J'ai vu représenter hier *Argentine* sur notre théâtre. Il n'y a qu'un seul air qui soit bien beau, le reste n'est que passable, *e non v'è nessun Musico chi canta (come dicono i Romaneschi)*; & cela, comme vous le savez, est un point important pour moi. Demain je vais *alla Valle* pour voir & pour entendre le beau Venanzio, *chi fa la parte di donna.*

— — Mon *Histoire de l'art* a paru avant Noël. Cet ouvrage est dédié au feu électeur, qui ne l'a point vu; je perds donc ce que j'avois à attendre de ce côté-là, & je renonce en même-tems à toute espérance en Saxe.

J'ai reçu un nouveau volume de la *Bibliotheque des sciences & des beaux arts.* Je savois que mes petits ouvrages s'y trouvoient insérés; car je les avois fait partir

de Florence. Mais j'avois demandé qu'on n'en nommât point l'auteur. On n'y a mis auſſi, malgré ma défenſe, qu'un ſimple *W.* Je n'ai au reſte pas à me plaindre des journaliſtes : ils en ont tous agi fort honnêtement avec moi.

Le mariage de Vittoria eſt arrêté pour ce carnaval. La mere & la fille vous ſaluent, ainſi que le cardinal, qui ſe ſouvient toujours de vous, principalement quand je lui parle : *di quel tedeſco che aveva quello ſpirito ſciolto e fino.*

Je ſuis, &c.

LETTRE VIII.

Au même.

Rome, le 18 *Février* 1764.

J'APPRENDS avec chagrin que vous vous plaignez de votre ſanté. L'hypocondrie eſt une maladie qui peut ſe guérir, & dont vous n'auriez pas été attaqué à Rome. Notre hiver reſſemble à un éternel printems, & il n'a pas tombé une goutte de pluie depuis un mois. La fleur des amandiers eſt déja tombée, & les boutons des autres arbres ſont prêts à s'ouvrir. Si j'étois né dans des circonſtances plus heureuſes,

ſes, comme vous, je n'aurois goûté ce bonheur que peu de tems, peut-être même jamais. Il ne me manque qu'un meilleur eſtomac.

Je crois vous avoir marqué que la femme de M. Mengs eſt revenue d'Eſpagne, & qu'elle a apporté avec elle un camée repréſentant Perſée & Andromede, qui eſt peut-être la plus belle pierre qui ſoit au monde. Auſſi a-t-elle couté mille ſéquins, que ce peintre en a payé, parce que le roi d'Eſpagne l'a trouvé trop chere. Le peintre anglois Jenkins a fait l'acquiſition d'une tête de Caligula (un camée), avec le nom de l'artiſte, Dioſcoride, qui eſt une des plus belles têtes en camée que j'aye vu entre mille. Il a couté mille écus. Il y a quelque tems que j'ai vu les pierres gravées du palais Piombino, qui eſt la plus grande & la plus belle collection qu'il y ait en Italie. On attend ici le chancelier Woranzow, que j'aurai certainement occaſion de connoître. Je m'apperçois qu'il y a certaines choſes qui ſont marchandiſe inconnue dans vos cantons, c'eſt pourquoi je ne vous parle plus de mon *Hiſtoire de l'art*, qui eſt déja arrivée en Suiſſe, où elle a été lue & louée.

Je ſuis, &c.

LETTRE IX.

Au même.

Rome, le 27 Mars 1764.

Je vous annonce mon retour de Naples, quoique surchargé de travail ; car je ne puis penser à Naples sans desirer d'avoir fait ce voyage en votre compagnie, ou de le faire dans la suite. J'y ai resté pendant trois semaines ; & j'ai tout revu de nouveau ; j'ai été trois fois à Pozzuoli, à Bayes, &c., deux fois à Pompeii, & plusieurs fois à Portici, comme vous pouvez bien vous l'imaginer. J'ai vu beaucoup de belles choses, tant de la nature que de l'art ; & j'en aurois joui davantage si j'avois pu partager mon plaisir avec vous. Depuis deux années on a fait à Pompeii plus de découvertes qu'auparavant en vingt ans, parce qu'on fouille maintenant dans la ville même, où l'on a débarassé entiérement deux magnifiques bâtimens, dont la cour de l'un est toute en mosaïque. On voit la porte de la ville. D'un côté il y a des tombeaux & des gradins semi-circulaires ; & de l'autre côté un grand soubassement de vingt palmes,

ſur lequel étoit peut-être placé une ſtatue équeſtre. On n'en a néanmoins trouvé aucun veſtige ; car comme la ville avoit ſouffert par un tremblement de terre avant l'éruption du Véſuve, elle avoit été dépeuplée en partie, & l'on a eu le tems d'emporter les choſes les plus précieuſes ; de ſorte qu'on a même enlevé les peintures des murs des appartemens. On a emporté auſſi pluſieurs gonds de porte de bronze (*Cardini*).

Dans une villa près de Naples on a trouvé en ma préſence, le 28 Février avant midi, une autre moſaïque ſemblable à celle dont je vous ai parlé, & avec le nom du même artiſte, ſavoir, Dioſcoride de Samos.

J'augmenterai de ces obſervations la ſeconde édition des *Découvertes d'Herculanum*, laquelle paroîtra vraiſemblablement à la prochaine foire de St. Michel.

Je ſuis, &c.

LETTRE X.

Au même.

Rome, le 23 Juin 1764.

Ne ſoyez pas fâché de trouver ici une incluſe que j'ai voulu faire parvenir franche de port à ce maître-ès-arts. Il m'a écrit en latin (j'ignore pourquoi il ne s'eſt pas ſervi de la langue allemande,) pour me demander quelques détails ſur ma vie & ſur mes écrits, pour en former, dit-il, une hiſtoire exacte de ma vie; ce que je lui ai néanmoins refuſé dans la même langue; parce qu'il n'eſt pas encore tems d'y ſonger ---.

Je ſuis depuis trois ſemaines avec le cardinal à ſa villa; mais je vais néanmoins coucher à Rome, dont je ſors avant le lever du ſoleil, parce que le grand bruit m'empêche de dormir. Il y a tous les ſoirs une table de 30 à 40 couverts; on y danſe, & tout Rome, ainſi que les étrangers, y ſont bien reçus. Parmi ces perſonnes ſont le comte de Heſſenſtein, le duc de Rohan, &c.

Je ne puis rien vous dire touchant les antiquités nouvellement découvertes, ſi ce n'eſt que Jenkins a trouvé, on ne ſait

dans quelle maiſon de Rome, une Vénus qui ſurpaſſe de beaucoup toutes les autres Vénus, même celle de Florence, & qui eſt digne du ciſeau de Praxitele. Elle repréſente une jeune fille qui a toute ſa croiſſance, & a été ſi bien conſervée qu'il ne lui manque pas un ſeul doigt. C'eſt un ouvrage d'une beauté raviſſante, & qui ſeul mérite qu'on faſſe le voyage de Rome. Le cardinal a acheté un des plus grands & des plus anciens bas-relief qu'il y ait au monde, qu'on a trouvé depuis peu. Il repréſente deux figures & un cheval de grandeur naturelle. On eſt occupé maintenant à placer, peu à-peu, des ſtatues dans le portique circulaire, &c. Montagu m'a écrit depuis peu d'Alep qu'il n'a rien pu voir en Egypte, à cauſe des incurſions des Arabes dans ce pays. Stoſch eſt retourné à Conſtantinople; je lui ai donné mon *Hiſtoire de l'art* pour ſon voyage.

Caſanova part pour Dreſde comme profeſſeur de l'académie de cette ville. Moi je reſte à Rome, & peut-être irai je en Grece; il y a même beaucoup d'apparence que ce voyage aura lieu.

Je ſuis &c.

LETTRE XI.

Au même.

Rome, le 6 Juillet 1764.

Ce qui dans votre chere lettre m'a fait le plus de plaisir, c'est l'espérance que vous me donnez de vous revoir bientôt dans la belle Italie & dans la magnifique ville de Rome. Ne craignez rien. Tout est en abondance ici, & à Naples même on ne manque de rien; il n'y a eu qu'une maladie épidémique qui a emporté beaucoup de monde. Vous pourrez vivre avec la plus grande économie, & jouir néanmoins avec plus d'agrément de Rome que la premiere fois; car il ne faut pour la vraie jouissance que du tems & un ami : le tems dépend de vous, & vous trouverez en moi l'ami. Vous n'avez pas encore vu notre pays dans toute sa beauté; c'est bien, je crois, ce que la nature offre de plus admirable, spectacle que vous pourrez admirer à Castello. Il faut que vous y passiez plus d'un jour avec moi, vous serez logé commodément à la villa du cardinal. Vous devez jouir avec moi de la plus belle plage de toute la méditerranée, qui est à Nettuno. Vous n'aurez besoin que d'un

ſeul domeſtique qui ſache faire la cuiſine, talent qu'ont, pour ainſi dire, tous les domeſtiques italiens. Mon cœur deviendroit une fois plus grand qu'il n'eſt; car je n'ai jamais parlé à perſonne avec autant de liberté qu'à vous; & je prendrai part à tous vos plaiſirs, que je chercherai à multiplier autant qu'il dépendra de moi.

Notre *Villeggiatura*, qui a duré ſix ſemaines, a été tout-à-fait ſinguliere. Toute la ville de Rome s'y trouvoit tous les ſoirs raſſemblée, & il y avoit quelquefois juſqu'à ſoixante perſonnes à ſouper, où tous les étrangers étoient admis. Le comte de H**. n'a pas manqué un ſeul ſoir; mais je ne me ſuis pas ſenti diſpoſé à lier connoiſſance avec lui, parce qu'il n'eſt pas venu à Rome pour voir des vieilles murailles, comme il le dit expreſſément lui-même. On y joue & l'on y danſe juſqu'au grand jour.

J'ai cauſé avec le duc d'York, mais je n'ai rien eu d'autre à faire avec lui; car il n'a rien voulu voir, & n'a reſté en tout que douze jours à Rome. On a compté cinq cens carroſſes à la fête que le cardinal lui a donnée.

Je connois le profeſſeur Schöpflin; mais l'eſtime que j'avois conçue pour lui a infiniment diminué par ce que vous m'avez

écrit. Le pauvre homme à beſoin de beaucoup d'inſtruction. Votre pierre n'eſt pas encore gravée, mais ſon tour viendra bientôt. Schöpflin ne pouvoit pas ſavoir ce que vous demandiez; car les recherches ſur le ſtyle de l'art ſont une découverte nouvelle, dont on ne ſe doutoit pas encore du tems qu'il a pu être à Rome.

Il a paru, depuis quelques jours, une tête de Pallas qui ſurpaſſe en beauté tout ce que l'œil de l'homme peut avoir, & tout ce que le cœur & l'eſprit peuvent concevoir. Je demeurai comme pétrifié lorſque je la vis. Cavaceppi la poſſéde, mais c'eſt encore un ſecret.

Caſanova a découvert à Rome un tableau du Corrége, que perſonne ne connoiſſoit, parce qu'il étoit couvert de craſſe. Il l'a acheté & nettoyé, & ſe voit par ce moyen poſſeſſeur d'un des plus beaux tableaux qu'il y ait au monde. Il part le mois prochain pour Dreſde. Jouiſſez de mille plaiſirs en attendant le moment de nous revoir. Je vous embraſſe de tout mon cœur.

LETTRE XII.

Au même.

Rome, le 19 Décembre 1764.

POURQUOI gardez-vous depuis si longtems le silence? Il est vrai que ma derniere lettre ne demande point de réponse; mais vous m'avez déja gâté, & comme on s'occupe toujours de ce qui nous est cher, je crains que vous ne soyez malade; car je ne crois pas que votre silence puisse avoir d'autre cause. Quelquefois je fais mon rêve ordinaire, que vous êtes en voyage & que vous m'apportez vous-même la réponse: car les images des rêves qu'on fait les yeux ouverts ne s'envolent pas si promptement que celles des songes de la nuit qui disparoissent au réveil; particulierement celles d'un rêve aussi agréable que celui que je chercherai à entretenir aussi longtems que je verrai la moindre possibilité qu'il puisse se réaliser. Une amitié que l'absence fortifie est, à mon avis, celle que, sans vous compter, j'ai trouvée encore dans une seule personne (1); amitié très-rare

(1) Si l'on a lu avec attention les lettres de

& que nombre d'hommes ont déſeſpéré de trouver.

Stoſch me mande par ſa derniere lettre de Conſtantinople que le célébre Montagu a enlevé la femme du conſul de Dannemarc à Alexandrie. Montagu fit partir celui-ci pour la Hollande, ou pour mieux dire, il lui perſuada d'y aller, pour arranger ſes affaires, en un mot ſous un faux prétexte. Quelques mois après le départ du conſul, Montagu produiſit une lettre par laquelle on lui annonçoit ſa mort, & il épouſa ſa femme qu'il conduit maintenant avec lui en Syrie. Mais le réſident de Dannemarc a reçu la nouvelle que le conſul danois ſe trouve bien portant au Texel en Hollande. Montagu m'a écrit d'Alexandrie; j'ai même fait uſage d'un de ſes avis dans mon *Eſſai ſur l'Allégorie*, que je ferai partir ſous peu de jours pour Dreſde, où il doit être imprimé, mais ſans mon nom. J'ai penſé à cet ouvrage, lequel aura plus de trente-ſix feuilles, avant de partir pour l'Italie. Pour le rendre d'une plus grande utilité, j'y ai ajouté trois tables: la pre-

---

M. Winckelmann à M. Franken, on s'appercevra facilement que par cette ſeule perſonne il a voulu déſigner ce bibliothécaire.

N. de M. D.

miere des passages des écrivains anciens & modernes que j'ai éclaircis, corrigés & critiqués; la seconde est celle des matieres, & la troisieme contient les ouvrages anciens & modernes de l'art que j'ai cités, & les lieux où ils se trouvent.

Vous aurez peut-être déja vu ma vie & mon caractere, imprimés séparément (1). C'est l'ouvrage d'un pauvre cuistre accablé sans cesse par l'humiliation, la misere & l'ignorance, & l'on ne pouvoit rien attendre de mieux de lui. Il ne m'a connu que superficiellement, & cela seulement jusqu'à ce que je suis parti pour la Saxe; & il se trompe même encore sur ces faits. On m'a envoyé cette brochure à Rome.

La société royale angloise à Gottingen ma choisi pour un de ses membres. Voilà assez de nouvelles pour cette fois. Le cou-

(1) Le titre de cet ouvrage porte: *Abrégé de l'Histoire de la vie & du caractere de M. le président & Abbé Winckelmann, à Rome, l'année* 1764, sans lieu, en une feuille in-8°. Dans la préface il est dit que ces anecdotes ont été prises du Mercure littéraire d'Altena, où elles ont été insérées par M. le recteur Paalzou de Seehausen, ci-devant collegue de M. Winckelmann dans cette ville.

rier prochain je ne vous entretiendrai que de découvertes d'anciens monumens.

Je suis, &c.

LETTRE XIII.

Au même.

Rome, le 3 Juillet, 1765.

Je commence par répondre à la fin de votre lettre, parce que c'est ce qui m'en a été le plus agréable. Si vous vouliez, mon cher ami, vous abaisser jusqu'à consacrer quelques heures perdues à cette traduction, je la ferois annoncer dans le *Journal littéraire*, afin que personne ne l'entreprenne, ou ne la continue; & je vous ferois passer des corrections & des additions considérables, car vous pouvez bien penser que j'ai acquis beaucoup de nouvelles connoissances depuis trois ans. On me mande de la Suisse qu'on traduit tous mes ouvrages, non-seulement en françois, mais aussi en anglois; cependant on ne me dit point d'où l'on tient cette nouvelle. Tous les traducteurs seroient arrêtés par ma déclaration, & l'on pourroit faire imprimer cette traduction à Geneve. Il paroît que M. le comte de Lin-

den (1) eſt pouſſé par un eſprit mercantil dans ſa propoſition, qui n'eſt pas acceptable. Quoiqu'il en ſoit, je ſuis obligé de faire mettre cette déclaration dans le journal en queſtion, ce qui ſe fera au premier jour. Je changerai preſqu'entiérement le chapitre des étruſques, & celui de la beauté pourra être plus étendu.

Quant à la vie de Hedlinger, j'avois promis, à la vérité, ſur les demandes réitérées du vieux Fueſsli, de donner un diſcours préliminaire pour cet ouvrage; mais comme je ne puis pas juger du mérite de cet artiſte par trois petites médailles qu'on m'a envoyées pour cet effet, j'ai retiré ma parole il y a plus d'un an. Peut-être bien s'eſt-on flatté encore de me perſuader, & que c'eſt dans cette eſpérance qu'on en a parlé dans le proſpectus.

On publiera le mois prochain le quatrieme volume des *Peintures d'Herculanum*; mais il faut le demander à Tanucci même. Je ne ſuis pas brouillé avec le bon pere Della Torre, comme je le ſais par la

(1) M. le comte de Linden avoit fait propoſer par M. de Kauderbach, miniſtre de la cour de Saxe à la Haye, de faire imprimer à ſes frais tous les ouvrages de M. Winckelmann, avec autant de planches qu'il le deſireroit.

déclaration verbale qu'il en a faite à quelques personnes. Il paroît néanmoins qu'il veut interrompre notre correspondance épistolaire, parce que je me suis attiré la disgrace de la cour par ma *Lettre sur les découvertes d'Herculanum.* Il a paru deux écrits scandaleux contre cet ouvrage, dont l'auteur de l'un est mon prétendu ami, le marquis Galiani. Mais ils font si peu d'honneur à notre siecle & à la cour, qu'on assure que Tanucci a donné ordre d'en retirer toute l'édition.

J'espere de revoir ici mon cher Mengs, & suivant toutes les apparences encore avant la fin de cette année; car il ne peut rester plus long-tems éloigné de Rome; & comme il devra renoncer alors à sa pension (ce qui me fait beaucoup de peine) il sera obligé de vivre du travail de ses mains.

Je crois vous avoir mandé que le roi de Prusse a acheté les pierres gravées de Stosch.

LETTRE XIV.

Au même.

Rome, le 4 Septembre 1765.

L'ESTIME & l'amitié exigent de moi que je vous faſſe ſavoir le premier, ainſi qu'à Stoſch, & peut-être à vous deux ſeulement, les propoſitions que le roi de Pruſſe m'a fait faire par le colonel Quintus Jcilius (1). Comme il y a long-tems, eſt-il dit, que Sa Majeſté a conçu de l'eſtime pour moi, & deſire m'avoir à ſon ſervice, elle m'a deſtiné la place de ſon premier bibliothécaire & de préſident de ſon cabinet de médailles & d'antiques, vacante par la mort de M. Gauthier de la Croze, avec deux mille écus de penſion. Je n'ai pu rejetter cette invitation avantageuſe dans ma patrie, & j'attends au commencement d'Octobre une réponſe, d'a-

(1) C'eſt à M. Guichard, né à Magdebourg, que le roi de Pruſſe a donné le nom de *Quintus Jcilius*. Tout le monde ſait combien S. M. Pruſſienne aime cet officier, qu'elle ſe fait un plaiſir de plaiſanter ſans ceſſe.

près laquelle je partirai tout de suite, pour ne pas voyager au cœur de l'hiver.

Je suis fâché de ne pas faire ce voyage au printems ; car alors je n'aurois pas manqué d'aller à Lausanne, & j'aurois vu le reste de la Suisse. Mon ouvrage sera donc imprimé à Berlin. Combien n'aurois-je pas desiré de jouir de Rome avec vous ? J'espere néanmoins de revoir cette ville, du moins pour un mois, quand mon ouvrage sera fini. Je fus hier à Frascati, pour y faire dessiner l'admirable tête colossale d'Antinous de Monte Dragone ; & cela pour la seconde fois, parce que le premier dessin n'étoit pas à mon gré. Après l'Apollon & le Laocoon, cette tête est sans contredit ce qu'il y a de plus beau au monde. Je suis, &c.

P. S. J'écris aujourd'hui à Wilkes à Geneve, où il est arrivé de Naples. Il désavoue tout ce qu'on a dit du vol de la danseuse Corradini. S'il va à Lausanne, comme je crois, faites-moi l'honneur de lui dire que vous êtes le meilleur de deux ou trois amis que je possède.

LETTRE XV.

Au même.

Rome, le 10 *Octobre* 1765.

VOTRE derniere lettre, pleine de bonté & d'amitié, me fait regretter le voyage que je ferai probablement ; & si j'avois eu avis de votre arrivée, je m'y serois déterminé plus difficilement encore. Je m'étois déja formé mille idées agréables du plaisir que je goûterois en votre compagnie pendant votre second séjour à Rome ; & j'avois remis à dessein jusqu'à votre arrivée d'aller voir plusieurs choses hors de Rome. Si mon départ étoit fixé au printems, je vous attendrois certainement ici, & je dirois à tout le monde la cause de mon délai, en montrant à tous les étrangers qui pourroient se trouver alors à Rome, combien je serois occupé de vous seul. Je me flatte qu'on ne me forcera pas de partir avant l'hiver, afin de jouir d'un plaisir que je desire depuis si long-tems.

Je n'ai pas encore reçu de réponse de Postdam ; & comme le roi est parti pour la Silésie, elle pourra bien tarder quelque tems à venir ; d'ailleurs je ne partirai point qu'on ne m'ait fait préalablement

passer de l'argent pour mon voyage. On a cherché à me retenir ici, & le plus estimable de tous les cardinaux, Mgr Stoppani, m'a fait offrir par le cardinal une pension considérable. Je l'ai fort peu connu jusqu'à présent ; mais depuis cette offre j'ai lié amitié avec lui à Palestrine, où il demeure depuis quelques mois dans son évêché. Si vous voulez faire la connoissance d'un cardinal, celui-ci est le seul qui puisse vous convenir ; gravez alors dans votre mémoire quelques passages d'Horace, car il sait ce poëte par cœur.

Je ne puis m'empêcher de vous parler du jugement inconséquent de Wilkes. Cet Anglois ne connoît la nation que par les François qu'il a vu en Italie, & n'a fait la connoissance d'aucun homme de mérite.

On dit que Mengs doit venir au printems prochain, en conservant sa pension, avec toute sa famille à Rome, pour y passer une couple d'années. Si cela a lieu, vous pourrez vous flatter de jouir d'une agréable compagnie.

Tâchez de faire venir de Zuric, avant votre départ, mon *Essai sur l'Allégorie*; car j'ai éclairci une infinité de choses dans cet ouvrage qui peut vous être utile, surtout par la troisieme table des anciens

monumens que j'ai cités, & des lieux où ils se trouvent.

Montagu sera ici sous peu de jours. Mais comme il craint qu'on n'ait appris sa conduite scandaleuse à Alexandrie, il a demandé pour quelques jours une chambre aux moines Maronites dont je lui ai fait faire la connoissance, afin de rester dans un parfait incognito; mais cela lui a été refusé. Il a écrit à l'abbé de ce couvent qu'il porte une longue barbe, & qu'il a un Arabe pour domestique. Une autre fois je vous en dirai davantage. Je suis, &c.

LETTRE XVI.

Au même.

Rome, le 21 Décembre 1765.

C'EST avec un plaisir infini que j'ai reçu hier votre lettre attendue & desirée depuis si long-tems, par laquelle vous me donnez l'agréable nouvelle de votre arrivée à Bologne. Vous me trouverez le même que vous m'avez laissé, & je jouirai avec vous de la belle campagne aussi long-tems que vous le desirerez. J'ai remercié le roi de Prusse des propositions qu'il m'a

fait faire, & je ne m'en repentirai pas ; quoiqu'il ſera difficile de remplir les promeſſes qu'on m'a faites ici ; je ne puis faire qu'un dîner par jour, & ſuis aſſuré de l'avoir. Cependant on n'a pas encore perdu l'eſpérance à Berlin. Vous me trouverez ici dans la compagnie d'un prince bien aimable ; c'eſt le plus jeune prince de Mecklenburg-Strelitz, qui doit paſſer une année entiere à Rome. On m'a délivré, par égard pour lui, de ma gêne au Vatican ; & quoique je perde beaucoup de tems, je veux néanmoins finir avec lui comme j'ai commencé. J'eſpere vous embraſſer ici après les fêtes, & j'en ai ſur le champ communiqué la nouvelle au cardinal, qui ſe rappelle fort bien votre perſonne, car on a ſouvent parlé de vous, & comme vous le méritez. Votre prochaine arrivée a cauſé une petite jalouſie au prince, parce qu'il craint que votre préſence ne lui faſſe du tort ; car je lui ai déclaré que je le quitterois quelquefois pour aller dîner avec vous. J'ai néanmoins dû lui promettre que je ne m'engagerai pas autant avec d'autres perſonnes, ce que je ne ferai pas non plus.

Je voulois vous en dire davantage, parce que votre prochaine préſence échauffe mon eſprit ; mais je réſerve cela juſqu'à

ce que je puiſſe le faire de vive voix avec toute l'effuſion du cœur. Je ſuis charmé que vous n'ayez point contracté l'opiniâtreté Suiſſe, & que vous ayez conſervé votre ame pure & ouverte au plaiſir, auquel je compte prendre la plus grande part avec vous. Je ſuis, &c.

LETTRE XVII.

Au même.

Rome, le 26 Février 1766.

Je crains beaucoup, mon doux ami! de ne pas vous poſſéder ici, & ce n'eſt pas d'aujourd'hui que cette crainte me tourmente. Il eſt difficile de plaider contre toute une famille. En attendant ſoyez aſſuré que je ne deſire rien tant au monde que de m'entretenir avec vous.

Mon ami Stoſch, qui va chez le roi de Pruſſe, n'a pas encore perdu l'eſpéranee de me faire paſſer à Berlin. Cela deviendra néanmoins d'autant plus difficile, que toute envie m'en eſt paſſée; & comme je dois ſonger à imprimer mon ouvrage italien, mon abſence de Rome devient même impoſſible.

M. le duc de la Rochefoucauld, que j'ai

accompagné pendant quelque tems, m'a donné, lorsqu'il est parti, cent écus pour l'avancement de mon ouvrage italien. Peut-être l'avez-vous vu à Bologne. Je suis, &c.

LETTRE XVIII.

Au même.

Rome, le 23 Février 1767.

Je puis avec raison me plaindre du sort de n'avoir pu jouir du meilleur de mes amis, qui s'est éloigné de moi, tandis que je pouvois me flatter de le voir. Je pourrois bien faire encore cet été un voyage furtif à Naples; & ce seroit une folie de ma part que d'y aller comme un coupable sous la protection d'autrui: c'est ce que le devoir ni les circonstances ne m'obligent point de faire.

Avant de vous mettre en voyage il sera nécessaire que vous lisiez l'*Italiam & Siciliam* de Cluverius, & que vous en fassiez des extraits (1). Vous pouvez vous pas-

(1) M. le baron de Riedesel ne paroit pas être du sentiment de M. Winckelmann sur cet ouvrage de Cluverius. Voyez son *Voyage en Sicile & dans la grande Grece.*

ſer de tous les autres livres. *La Sicilia illuſtrata* du P. Pancraze eſt un *Feto frateſco*. La deſcription de la Sicile du Hollandois eſt un *in-folio* aſſez conſidérable, & contient tout ce qu'il eſt poſſible de dire. Cet ouvrage eſt d'une telle importance pour vous, que votre voyage ſeroit infructueux ſi vous l'entrepreniez ſans l'avoir lu.

Tâchez de voir à Palerme l'abbé Bandini de Siene, qui doit y être connu de tout le monde; c'eſt un ſubtil Florentin, qui étoit bibliothécaire du cardinal Archinto à Dreſde; ſi je ne l'oublie pas, je lui marquerai votre arrivée, parce qu'il peut vous être là-bas d'une grande utilité, & vous donner des inſtructions ſur toute la Sicile, car il ne manque pas de goût.

Il faut chercher parmi les ruines du temple de Jupiter, un petit morceau d'une colonne où le chapiteau dorique ſoit conſervé, parce que le P. Pancraze proteſte qu'il n'a pu trouver la moindre trace des énormes colonnes de ce temple. Il y a de moi une diſſertation particuliere ſur ce temple dans la *Bibliothéque des ſciences & des beaux-arts* (1), que vous

(1) La traduction de ce morceau ſe trouve à la fin de la premiere partie de ces lettres.

pourrez comparer dans la suite avec vos propres observations.

Je vous embrasse de tout mon cœur.

LETTRE XIX.

Au même.

Rome, le 2 Juin 1767.

Je me réjouis pour moi-même & pour notre patrie, de ce que vous venez de faire heureusement ce voyage difficile, car j'espere que vous communiquerez au public vos remarques, ainsi que vous l'avez fait à moi. Ce que vous me dites du temple de Girgenti, suffit seul pour me prouver que vous avez plus vu & mieux vu que d'autres, puisque ce court indice sert à expliquer le passage obscur de Diodore de Sicile; & je suis assuré que d'Orville n'a pas remarqué cela. Plût à Dieu que j'eusse pu vous accompagner! car votre relation m'a donné plus d'envie de faire ce voyage que tout ce qu'on m'en avoit dit de vive voix; & personne aussi n'étoit plus libre de prévention. Byres & son compagnon n'ont pas trouvé la même hospitalité que vous, dont je soupçonne facilement la raison, si cela est vrai. Car

un

un être auſſi taciturne, auſſi inquiet & auſſi foible ne m'engageroit pas beaucoup à lui offrir ma maiſon & ma table; & tous les deux, de même que tous les Anglois en général, conſerveront une averſion pour cette nation.

J'étois dans l'intention d'aller à Naples, car d'Hancarville m'en a tant dit, que pendant long-tems je n'ai eu rien d'autre dans l'eſprit; j'ai cependant été retenu par la réflexion de ſa réputation qui n'eſt pas encore bien rétablie; car je n'aurois pu m'empêcher de loger chez lui. Je vois néanmoins que ſon cœur n'eſt pas méchant, qu'il eſt ſenſible à l'amitié, qu'il y engage même. Je n'ai pu m'empêcher d'entrer en correſpondance avec lui, à cauſe du miniſtre d'Angleterre, & ſes lettres ſont ſi pleines de chaleur que le plus froid catholique Ecoſſois devroit y répondre avec amitié.

Si vous vouliez, mon cher ami, publier quelque choſe en allemand de votre voyage, je m'offre d'y faire une préface, laquelle, j'eſpere, ne vous ſeroit pas déſagréable.

Je ſuis maintenant occupé au troiſieme volume des *Monumenti*, lequel réuſſira pleinement à mon gré je crois. Je n'y mettrai cependant la derniere main qu'à

mon retour d'Allemagne. Je me suis entiérement dégagé du Vatican, & j'ai déclaré que je ne voulois plus recevoir les récompenses mesquines qu'on fait à Rome.

Mon plus grand desir aujourd'hui est de manger la soupe avec vous, & de vous faire des questions à l'infini, particuliérement sur les beautés d'Erycine (1). Si je n'avois pas résolu de faire le voyage d'Allemagne, je pourrois bien faire celui de la Grece; car je crois toujours en découvrir & en voir plus que les autres.

Un jeune négociant de Marseille (2), qui a passé quelques années à Constantinople, avec une bonne collection de livres, & qui a parcouru la Grece, s'offre de contribuer autant qu'il dépend de lui à ce voyage. Il ne cesse de me peindre les grandes beautés qu'il y a vues, & desire que je puisse les voir aussi pour les dé-

(1) M. le baron de Riedesel pense que le culte qu'on rendoit à Vénus sur le mont Erix, pourroit bien avoir tiré son origine de la beauté des femmes qui l'habitoient. Il ajoute que Trapani renferme encore aujourd'hui les plus belles personnes de la Sicile. Voyez son *Voyage en Sicile & dans la grande Grece*, *p.* 20.

(2) C'est sans doute M. Guys de qui nous avons quelques ouvrages littéraires estimés.

crire. Je dois néanmoins remettre ce projet jusqu'à mon retour. Mon malheur est que je suis de ces gens que les Grecs appelloient ὀψιμαθεῖς, *sero sapientes* : (*sapientes* n'est pris ici que comme le moindre degré de savoir); car je suis entré trop tard dans le monde & en Italie. J'aurois dû y venir à votre âge, si j'avois reçu une éducation convenable.

J'espere que nous passerons des jours plus agréables ensemble l'automne prochain; car alors, & même dès à présent je puis être entiérement à vous, comme je le serai aussi long-tems que je vivrai.

O qui amplexus & gaudia quanta futura!

LETTRE XX.

Au même.

Villa Albani, le 17 Juin 1767.

Si jamais lettre de votre part m'a été chere & agréable, c'est sans doute celle que je reçois dans ce moment; & à laquelle je vous réponds plein de joie, d'amour & de la plus vive amitié, mais en même-tems dans la plus grande confusion : car je me trouve partagé entre vous & mes amis éloignés, entre le ciel de la

Grece & celui de la patrie. Dans cette grande alternative, où mille idées agréables se présentent rapidement à mon imagination & laissent flotter mon cœur & mon esprit dans l'incertitude, l'espérance de jouir bientôt de vous sans réserve & avec toute l'effusion de cœur, est ma plus grande consolation, jointe à l'idée que je suis libre de vous suivre. Je suis maintenant convaincu que s'il y a un homme qui met son bonheur dans la balance de la raison, c'est sans doute moi; car je suis pleinement satisfait de mon sort, & je jouis du bonheur extraordinaire de posséder deux amis préférables à tous les biens & à toutes les grandeurs de la terre; & c'est sans doute avec l'un de vous deux que je finirai mes jours, sans autres soins, sans autres desirs & sans autre ambition. Je partirois sur le champ pour Naples, si nous n'étions pas si près des grandes chaleurs; & mon petit commerce ne permet pas d'être absent pendant tout l'été. Mais vous devez, mon cher ami, donner l'automne à Rome & à moi. Alors je jouirai de vous à toute heure, & nous nous promenerons ensemble dans ces lieux fortunés, fier de l'ami avec qui je goûterai ce plaisir. —

Je vous prie de jetter le plutôt qu'il

vous sera possible sur le papier la relation de votre voyage. Si vous le trouvez bon, j'y joindrai une préface avec une épitre dédicatoire à vous-même, par laquelle on pourra s'appercevoir que l'auteur de l'ouvrage est la même personne que celle qui veut bien en recevoir la dédicace.

Nocturnis te ego somniis
Jam captum teneo — HORACE.

LETTRE XXI.

Au même.

Rome, le 18 *Juin* 1767.

Si jamais j'ai soupiré après quelqu'un, c'est bien maintenant après vous; car dorénavant nos entretiens seront sans bornes & sans fin. En faisant nos tournées, je commencerai au Quirinal par des discours pleins d'enthousiasme; & quand nous arriverons fatigués à Castello, il nous restera à nous entretenir en continuant nos courses à Nemi, à Genzano, & ensuite à Tivoli & à Subiaco. C'est alors que je voudrois que plusieurs novices Allemands me vissent empressé autour de vous, pour ne m'occuper que de vous seul. Dès l'au-

be du jour j'irois vous trouver, pour aller enſemble à Villa Madona; & du pain & des herbages me ſeront plus agréables en votre compagnie que tous les mets de la table du cardinal. Je m'éleverai avec mon ami au-deſſus de tout ce qu'on eſtime de grand dans le monde, pour nous promener en imagination le long des bords de l'Iliſſus & de l'Eurotas. Ne ſeroit-il pas poſſible que vous revinſſiez au moins en Octobre? J'eſpere que les folies d'un mariage ne vous arrêteront pas.

La lettre du prince d'Anhalt, que je reçois dans ce moment, m'apprend que le jeune prince Henri de Pruſſe eſt mort de la petite verole. C'étoit un prince bien eſtimable, à ce qu'il me marque, & qui auroit fait honneur à l'humanité (1).

(1) Le diſcours de S. M. le roi de Pruſſe ſur la mort de cet aimable prince, qui eſt un vrai modele d'éloquence & d'une ſenſibilité ſentie, eſt ce qui peut ſervir le mieux à confirmer ce jugement de M. le prince d'Anhalt. N. de M. D.

LETTRE XXII.

Au même.

Rome, le 27 Juin 1767.

MILLE remercimens pour le Journal intéreſſant & inſtructif de votre voyage dont j'attends la ſuite, & au ſujet duquel j'ai écrit en Suiſſe pour le faire paroître ſans vous nommer. Il y a quelques années que j'ai reçu d'une perſonne de ma connoiſſance le premier volume de l'académie des ſciences de Palerme. Il y a dans ce volume un voyage en Sicile, relativement aux antiquités, fait par un homme conſidéré dans le pays, mais qui eſt auſſi décharné que la relation de Fourmont, inſérée dans les *Mémoires de l'académie des Inſcriptions*. Je voudrois bien avoir les deſſins de quelques-uns des plus beaux vaſes de terre cuite que vous y avez vus. Je comprends néanmoins que cela doit être difficile à obtenir, faute de deſſinateur.

J'ai demandé pluſieurs fois à d'Hancarville des nouvelles d'une urne funeraire qui eſt à Sainte Claire à Naples; mais il me répond qu'elle ne s'y trouve plus. Montfaucon en a donné un pitoyable deſſin dans ſon *Diario Italico*, & Mengs

dit l'avoir vue : elle ne peut donc pas être perdue.

Peut-être bien eſt-elle maintenant dans le cloître même, & alors il n'y a pas moyen d'en avoir le deſſin.

LETTRE XXIII.

Au même.

Rome, le 5 Juillet 1767.

M. le comte de Firmian a fait un grand éloge de mon ouvrage (*Monumenti inediti*), & le vieil & reſpectable Münchhauſen qui m'écrit toujours avec beaucoup de bonté, en a demandé trois exemplaires. Je ſuis très-content, cela ira peu-à-peu. Je voudrois bien ſavoir ſi M. Hamilton, qui a acheté les vaſes du ſénateur Porcinari, a auſſi obtenu en même tems une figure de Bachus en bronze ; ſi cela eſt, je vous prie de m'en dire la hauteur & le jugement que vous en portez. Car je veux indiquer toutes les ſtatues de bronze que je pourrai découvrir, excepté celles de Portici. On pourroit auſſi faire connoître les perſonnes qui poſſédent en Sicile des vaſes peints de terre cuite. Je ſuis,&c.

LETTRE XXIV.

Au même.

Rome, le 14 Juillet 1767.

M. Jenkins m'a remis hier matin, comme un préſent de votre part, quatre bouteilles de vin dans lequel j'ai trouvé & ſavouré le goût du terroir, & dont je vous remercie de tout mon cœur. Cet anglois parle avec une amitié & une eſtime ſinguliere de vous, & montre des ſentimens qui ne lui ſont pas communs pour d'autres —.

Mon cher ami! vous penſez bien ſans doute que je ſuis ſans ceſſe occupé de notre amitié. Ce livre eſt un préſent bien médiocre pour Myladi (Orford), & ne mérite pas qu'on en parle davantage. J'accepte avec plaiſir ſa protection auprès du miniſtre *a ciglia iſpide* (le marquis Tanucci), & cela ne contribuera pas peu à fortifier l'eſtime qu'il me montre. Il s'eſt déclaré en deux mots ſur l'animoſité des Pédans de Naples, dont je lui avois parlé légerement en paſſant dans ma lettre, en lui envoyant mon ouvrage. *Le inimicizie Ercolaneſi*, dit-il, *le laſcio eſſere; ma rieevo*, &c.; de ſorte que j'ai lieu de m'at-

tendre à une bonne réception. Je vous prie, en attendant, de témoigner ma tendre reconnoiſſance à cette obligeante dame, que je regarderai dorénavant comme ma protectrice, & à qui j'aurois écrit moi-même aujourd'hui, ſi le tems ne m'avoit pas manqué.

Mon voyage chez vous reſte toujours fixé pour le même-tems d'Hancarville que je mangerai chez lui, mais que je veux loger avec vous.

Si quelque choſe peut être regardé comme parfait, je crois que mon *Hiſtoire de l'art* le deviendra. Je ſuis moi même ſurpris des objets curieux qui ſe ſont préſentés à mon eſprit. Je vous parle le langage de l'amitié, parce que je ſais m'apprécier moi-même & que je n'oublie pas ce que dit Pindare : que nous ne ſommes qu'une ombre du néant.

Puiſque la figure de bronze du cabinet Porcinari n'a pas été achetée par M. Hamilton, on pourra ſavoir peut-être entre les mains de qui elle a paſſé. Je ſuis, &c.

I mei ſaluti all' Amico d' Hancarville.

LETTRE XXV.

Au même.

Rome, le 17 Juillet 1767.

MON vieil Albani vous salue de tout son cœur. Il croit que vous avez oublié de voir à Malthe quelque chose qui lui est connu. C'est un Hercule de pierre d'Egypte qui se trouve dans le jardin des Jésuites.

J'ai résolu de ne faire nulle part insérer votre voyage, afin qu'il ne paroisse pas par pieces & par morceaux; mais de le faire imprimer séparément. Comme ami, je prendrai quelques libertés permises là où il sera nécessaire.

Que cette vérité est grande, qu'un seul moment de satisfaction intérieure est préférable à toute l'immortalité des siecles futurs (1). Je suis plein d'impatience d'aller vous voir: les deux mois s'écouleront imperceptiblement, sur-tout pour

(1) Maxime admirable! Heureux celui qui comprend tout le prix de cette vérité, & qui ne la perd jamais de vue, tant comme homme que comme auteur. N. de M. D.

moi, & alors on préparera les valises.

Je suis tout à vous.

LETTRE XXVI.

Au même.

Rome, le 21 Juillet 1767.

J'AURAI soin, si vous voulez le permettre que votre voyage soit convenablement imprimé sous l'inspection de mes amis à Zuric ; & j'y ajouterai une préface, sans nous faire connoître ni vous ni moi. Mais je vous prie de me faire passer aussi votre relation de le grande Grece.

Mon voyage est comme le sort, infaillible, & je suis plus impatient de vous voir que vous ne pouvez l'être. Je pourrois quereller le ciel de ce que la saison n'y est maintenant pas propice. Je vous promets aussi de venir libre de tous soins & de tous soucis, pour ne me livrer qu'à l'amitié & à la joie.

Pour ce qui est de la figure de bronze, elle s'est trouvée dans le cabinet Porcinari, & l'on en demandoit mille écus.

Myladi badine. Je n'en fais pas le prix, & je ne vends pas ce qui ne m'a rien coûté. Mais Freemann auroit dû me payer

deux ſéquins, tandis qu'il ſoutient, dans une lettre à Jenkins, que je lui en ai fait préſent. Je voudrois pouvoir le donner à cette dame avec toutes les corrections & additions que j'y ai faites. Qu'elle daigne le recevoir tel qu'il eſt, comme une marque de mon attachement. —

J'ai reçu hier une lettre fort amicale de John Wilkes, datée de Paris, par laquelle il me marque que ſon *Hiſtoire d'Angleterre, depuis la derniere révolution*, pourra paroître l'année prochaine. Il n'a pas encore oublié ſa belle; il me dit qu'il croit qu'elle eſt à Gênes.

Je me réjouis de l'arrivée de M. Hamilton à Rome, & de voir quelqu'un avec qui je pourrai parler pertinemment de l'antiquité, & qui ne jette pas à la traverſe des ſcrupules de conſcience & des conſidérations théologiques, comme la perſonne que vous connoiſſez. Je ſuis, &c.

LETTRE XXVII.

Au même.

Rome, le 28 Juillet 1767.

JE ne puis vous cacher l'envie qui m'est venue de voir au moins une partie de la Sicile, & ce sera la partie orientale, si le prince Biscari veut me permettre de faire dessiner quelques-uns de ses vases (1); car je me flatte que les bénédictins de Catane m'accorderont cette permission. Si vous pouvez m'obtenir cette faveur de cet homme estimable, je ferai venir mon dessinateur de Rome, après m'être arrêté quelque tems à Naples, pour m'embarquer avec lui pour Messine. Je laisserai alors ce dessinateur à Catane, après lui avoir indiqué les vases qui peuvent servir à mon projet, & je retournerai à Naples. Si cette proposition vous convient, il ne faudra pas en parler au capitaine tempête (2), je le lui annoncerai moi-

(1) Le lecteur lira avec plaisir la description du cabinet ou Muséum du prince Biscari, dans le voyage de M. le baron de Riedesel en Sicile & dans la grande Grece, p. 113.

(2) C'est sans doute de M. d'Hancarville dont M. Winckelmann veut parler ici.

même ; & s'il avoit le même projet, je l'engagerois à s'en désister. Mais cela devra se faire sans délai, afin de pouvoir faire à tems les préparatifs nécessaires. Je pourrai ensuite faire passer à peu de frais mon dessinateur dans d'autres parties de l'isle. Car cet homme s'exposeroit aux plus grands dangers pour moi, comme j'en ai des preuves.

Faites, si l'occasion s'en présente, mes complimens à d'Hancarville, & demandez-lui, comme pour vous même, le prix de son crater du Vésuve & des trente vues de Naples.

Le célebre baron de Bielefeld de Berlin s'est offert de se charger du débit de mon ouvrage en Allemagne ; j'en ferai donc partir cinquante exemplaires. Il est avec Stosch chez le prince Ferdinand à sa maison de campagne proche de Berlin. Le ciel vous donne autant de joie & de plaisir que j'en goûte moi-même, & m'accorde à moi le bonheur de jouir de votre compagnie jusqu'à la fin de mes jours.

LETTRE XXVIII.

Au même.

Rome, le 4 Août 1767.

JE réponds sur le champ à votre chere lettre qui m'est parvenue aujourd'hui, car tout doit céder au plaisir de m'entretenir avec vous.

Mon départ est aussi infailliblement arrêté que les décrets du sort, pour les derniers jours de Septembre; voilà pourquoi je serai obligé de passer par les marais jusqu'à Mola di Gaetta, afin d'éviter Fondi, *il morboso aere di Fondi.*

Il sera néanmoins nécessaire d'être assuré de la permission de votre cher prince avant mon départ de Rome. Car s'il faisoit quelque difficulté, & si les bénédictins, à qui je ferai écrire aussi, ne vouloient pas non plus y acquiescer, il seroit inutile de traîner mon dessinateur avec moi. Je parlerai aussi au capitaine Tempête de mon projet, afin de suivre la droite route. Le grand voyage sera l'objet de nos entretiens de vive voix.

Il paroît un peu fâché de ce que j'ai préféré d'aller loger chez vous, quoique je le lui aie fait comprendre en riant.

J'ai donné votre voyage à lire à l'honnête Reifftein, qui a trouvé autant de plaisir à cette lecture que moi-même ; & comme deux bouches suffisent pour attester la vérité, nous pouvons compter sur l'approbation de tous les lecteurs,

Il me reste encore une inquiétude pour Naples, c'est de la part du colonel des ingenieurs Espagnols, qui ne peut pas être satisfait de ma *Lettre sur les découvertes d'Herculanum* (1), je pourrois bien recevoir une volée de coups de bâton, si je n'ai rien de pire à craindre ; dans le dernier cas le plaignant se tait, & dans le premier il garde les coups qu'il a reçus. De toute maniere je cours beaucoup de risque, & les trois royaumes de la Grande-Bretagne ne sauroient me rassurer contre cette crainte. Cela pourroit bien aussi m'arriver hors de Naples, car il y en aura plus d'un qui se tiendra en embuscade contre moi.

---

(1) L'ingénieur Espagnol, dont M. Winckelmann parle ici, se nommoit Don Roch-Joachim Alcubierre. Voyez la *Lettre à M. le comte de Brühl sur les découvertes d'Herculanum*, imprimé in-4°. à Paris chez Tilliard, page. 17 & 18.

LETTRE XXIX.

Au même.

Rome, le 24 Novembre 1767.

Je suis arrivé heureusement ici en bonne compagnie, & j'ai reçu, avec un extrême plaisir, la lettre dont vous m'avez honoré. Le cardinal Jenkins & Reifstein se sont informés avec beaucoup d'amitié de vous, & tous trois m'ont chargé de vous faire leurs complimens.

J'écris en même tems à mon hôte, & je lui fais de nouveau connoître ma répugnance, que je lui avois déja montrée à Naples, pour l'entreprise à laquelle je devois avoir part. Cet ouvrage qui contiendroit toutes les pierres gravées notables, m'occuperoit peut être une année entiere, & je serois obligé de travailler dans ma plus grande vieillesse à l'*Histoire de l'art* & au troisieme volume des *Monumenti*. Je crains d'ailleurs d'entreprendre ce travail pour lequel je serois sans cesse obsédé; car c'est sur cet ouvrage qu'on compte gagner les frais pour l'entreprise sur la Sicile. J'aurois à appréhender aussi que toute la machine ne vînt à s'écrouler & ne me tombât sur les bras. Il n'a pas à se plain-

dre de moi, puiſqu'il n'a pas encore mis la main à la plume.

J'envoye en préſent à Martorelli un exemplaire de mon ouvrage, ce que je lui fais ſavoir par d'Hancarville; mais je ne veux rien recevoir en retour de cet *avaro ſpilorcio*. J'ai écrit à d'Hancarville que s'il lui remet pour moi ce que je lui ai demandé, ce ſera vous qui le lui payerez; ce que je vous prie inſtamment de vouloir bien faire: je vous rembourſerai le tout.

Le roi de Pruſſe m'a fait écrire par M. Catt la réponſe ſuivante.

Monſieur,

„ S. M. a reçu les livres & la lettre
„ que vous lui avez envoyés. Elle m'a or-
„ donné de vous en faire ſes remercimens,
„ de vous dire combien étoit intéreſſant
„ un ouvrage de cette nature, & qu'elle
„ avoit de vos talens la meilleure idée
„ poſſible. Je ſuis bien enchanté en mon
„ particulier d'avoir cette occaſſion de
„ vous aſſurer, que rien n'égale l'eſtime
„ que j'ai reçue pour vous, par votre
„ cœur & par vos connoiſſances, que je
„ le ſerois ſi cet envoi me procuroit la
„ douce ſatisfaction de vous voir ici, de
„ vous entendre & de vous aſſurer, que

„ c'eſt avec l'eſtime la plus diſtinguée que „ j'ai l'honneur d'être, &c. "

Stoſch lui a fait remettre relié en maroquin rouge, non-ſeulement mes *Monumenti*, mais encore tout ce que j'ai griſonné. Le roi avoit déja beaucoup parlé de moi, il y a quelque tems, au prince d'Anhalt.

Reifſtein croit avoir remarqué que les ignares d'ici ſont de nouveau indiſpoſés contre moi, ce qu'il faut peut-être attribuer à J****; puiſqu'il a ſu prévenir contre moi un miniſtre étranger, ce qui eſt ſans doute cauſe de la froideur que M. Hamilton m'a témoignée. Tout cela ne m'inquiéte cependant pas, car je ſuis à l'abri du beſoin & du blâme, & c'eſt tout ce que je ſouhaite. J'écrirai néanmoins ſous peu à M. Hamilton, pour lui faire mes remerciemens, ainſi que je le dois.

Voulez vous rendre une perſonne bien ſatisfaite par deux lignes indifférentes, écrivez à Jenkins, qui ne ceſſe de parler de vous.

REMARQUES

Sur l'architecture de l'ancien Temple de Girgenti en Sicile.

PAR M. WINCKELMANN.

CES remarques ne paroîtront sans doute pas inutiles à ceux qui connoissent le grand ouvrage du P. Pancraze sur les antiquités de la Sicile ; puisque cet écrivain n'y entre, pour ainsi dire, dans aucun détail sur l'architecture de ce temple & des autres édifices dont il a donné les planches. Les savans n'aiment pas à s'écarter de la route qu'ils se sont tracée : voilà pourquoi M. le chanoine Mazocchi, un des hommes les plus instruits de notre tems, dans la savante dissertation sur la ville de Pestum, qui se trouve jointe à son explication des tables d'Herculanum, passe entierement sous silence, comme s'il n'avoit jamais existé, le temple de Pestum, dont je parlerai ici en passant.

Le P. Pancraze, de l'ordre des théatins, vit encore actuellement (en 1759) à Cortone en Toscane, sa patrie, hors de son ordre & retiré du monde, à cause de l'espece d'enfance dans laquelle il est

tombé, & qu'on attribue au chagrin qu'il a eu de n'avoir pu subvenir aux frais que demandoit son ouvrage; s'étant vu trompé dans ses espérances à cet égard, qu'il avoit principalement fondées sur la libéralité de l'anglois à qui il a dédié les planches de son ouvrage: parce que, faute de bien connoître la nation Britannique, il avoit pris pour une même chose l'idée qu'il s'en étoit formée & la générosité qu'il en attendoit.

Comme son projet étoit de faire un ouvrage considérable, il fit imprimer en entier la lettre de Phalaris, qu'il prit pour fondement de l'histoire de la ville d'Akragas, à laquelle les Romains ont donné le nom d'Agrigente, & qui est aujourd'hui connue sous celui de Girgenti. Il se fonde sur le témoignage de Dodwel qui, contre toute vraisemblance, regarde cette lettre comme authentique. Je ne crois pas que l'auteur ait lu la derniere dissertation que Bentley a écrite en anglois sur cette lettre; ce livre étant fort rare en Italie: car je ne pense pas qu'après des recherches aussi savantes il en reste encore d'autres à faire sur ce sujet.

Mon intention n'est pas de faire des observations critiques sur les antiquités de la Sicile, mais seulement de rassembler

quelques remarques sur l'architecture dorique des plus anciens tems; parce que ni Vitruve, ni ceux, qui sont venus après lui, ne nous disent rien de l'ancien style de cet ordre d'architecture. Ceux qui jusqu'à présent ont voulu écrire l'histoire de l'architecture grecque, ont été obligés de passer avec Vitruve tout d'un coup du tems où le besoin de se garantir des intempéries de l'air enseigna l'art de construire des cabanes & de bâtir des maisons, à celui où l'architecture se trouva à son plus haut degré de perfection. Je tâcherai donc de remplir l'intervalle de tems qui s'est écoulé entre ces deux périodes de l'art. Mais je devrai me borner à des recherches qui ne demandent aucune planche. Mes moyens ne m'ont pas encore permis de voir par moi-même les antiquités de Girgenti, & je n'établis mes remarques que sur les observations qui m'ont été communiquées par M. Robert Mylne, Ecossois, grand amateur de l'architecture, qui a vu & examiné avec beaucoup de soin les restes des anciens édifices de la Sicile, & qui vient de retourner depuis peu dans sa patrie.

Les dimensions dont je me servirai sont sur le pied d'Angleterre, qu'il sera difficile au lecteur de comparer à d'autres mesures.

Le pied anglois eſt plus petit que l'ancien pied grec, mais la différence ſe réduit à très-peu de choſe. Le pied anglois, qui a douze pouces, & d'un $\frac{875}{10000}$ de pouce plus petit que le pied grec. Le pied de Paris eſt plus grand que le pied anglois, & contient un $\frac{8160}{10000}$ de ſes pouces de plus que ce dernier. Si l'on diviſe le pied de Paris en dix mille parties, le pied grec n'aura que 9431 de ſes parties. Ce rapport exact m'a été donné par M. Henry, Ecuyer, Ecoſſois qui s'eſt rendu célebre par ſes voyages, & qui l'a tiré des remarques qu'il a faites ſur le rapport des meſures, pour rectifier les tables d'Arbuthnot. M. Henry demeure depuis quelque tems à Florence.

Le temple de la Concorde à Girgenti eſt ſans doute un des plus anciens édifices grecs qu'il y ait au monde, & la partie extérieure s'en eſt conſervée en entier. L'auteur des explications des antiquités de la Sicile en a donné le plan & l'élévation; mais il n'eſt entré dans aucune deſcription, parce que la perſonne qu'il avoit employée pour en faire le deſſin, s'étoit réſervé cette partie. Mais il eſt difficile de traiter cette matiere quand on n'a aucune connoiſſance de l'architecture.

Ce temple eſt de l'ordre dorique & hexaſtypériptérique, c'eſt-à-dire, dont le

le pourtour porte sur une suite de colonnes isolées, & qui en a six par devant & autant par derriere, qui forment le Pronaos & l'Opistodomos, ou deux portiques libres à l'entrée & par derriere. De chaque côté il y a onze colonnes, ou bien treize, en comptant deux fois celles des angles. Il y a deux temples à Pestum sur le bord du golfe de Salerne, dont l'extérieur ressemble parfaitement à ce temple de Girgenti & qui paroissent de la même antiquité. On avoit déja fait la description du temple de Girgenti; mais il n'y a que dix ans qu'on a parlé pour la premiere fois de ceux de Pestum (1); quoique ces derniers n'aient souffert aucun dommage, & qu'ils aient toujours été exposés librement à la vue dans une vaste plei-

(1) Grosley dit qu'un jeune éleve d'un peintre de Naples fut le premier qui, en 1755, réveilla l'attention des curieux sur les restes précieux d'architecture qu'on voit à Pestum. En 1767 M. Morghan les fit graver en six feuilles, dont M. de la Lande a donné un extrait dans une seule planche. Il n'y a pas long-tems qu'on a publié à Londres des belles gravures des monumens de *Pestum*. En 1769, le libraire Jombert à Paris a imprimé *les Ruines de Pestum*, avec dix-huit planches.

ne inhabitée, sur le bord de la mer. Le défaut de renseignemens sur ces édifices est cause qu'on n'a connu jusqu'à présent aucun autre ouvrage d'ordre dorique des Grecs, que les colonnes d'en bas du théatre de Marcellus, de l'amphithéatre de Vespasien à Rome, & celles d'une porche à Verone (1).

Les colonnes du temple de Girgenti n'ont pas tout-à-fait, y compris les chapiteaux, cinq diametres près de leur base de hauteur, comme celles de Pestum. Vitruve fixe la hauteur des colonnes doriques à sept diametres ou quatorze modules, ce qui revient au même : car un module fait la moitié d'un diametre. Cependant comme cet écrivain a voulu déterminer ses dimensions de l'architecture, comme celles du corps humain, en partie sur le mystere de certains nombres, & en partie sur l'harmonie, il n'a pu donner d'autre raison de ces sept diametres que son nombre mystérieux de sept; ce qu'il faut mettre au même rang du rêve des modernes touchant la septieme en musi-

(1) Chambray, dans sa comparaison de l'architecture ancienne & moderne, place par ignorance le théatre de Vicenze, bâti par Palladio, au rang des ouvrages anciens.

que. On pourroit trouver quelque fondement de ſix diametres des colonnes, dans la proportion du pied, que les plus anciens ſtatuaires ont regardé comme faiſant la ſixieme partie de la hauteur d'une figure. Quant à la hauteur des colonnes dont il eſt queſtion ici, il faut en chercher la raiſon dans le plan du temple, & non pas dans les colonnes mêmes; car leur proportion ne peut pas être déterminée par le diametre entier, puiſqu'il manque un pied & un pouce à ce qui eſt au-deſſus de quatre diametres. Je trouve que la hauteur des colonnes eſt égale à la largeur du temple, laquelle étoit toujours aux temples doriques de la moitié de la longueur de tout le temple ou de la nef ſeulement. Il ne falloit donc pas chercher ici la ſavante proportion dans quelque choſe d'étranger à l'édifice, puiſque cette proportion ſe trouvoit dans le temple même.

Si l'on pouvoit prendre à la lettre un paſſage de Pline, où il dit, que dans les tems les plus reculés la hauteur des colonnes étoit du tiers de la largeur du temple (1), les colonnes devoient être en-

(1) *Antiqua ratio erat columnarum altitudinis tertia pars latitudinem delubri.* Hiſt. Nat. L. XXXVI. C. 56. N. de T.

core plus courtes que celles dont nous parlons ; car ſi nous portons à 50 pieds la longueur d'un temple, & par conſéquent ſa largeur à 25, les colonnes auront environ 8 pieds de hauteur. Si maintenant nous prenons deux pieds pour le diametre des colonnes, elles n'auront que quatre diametres d'élévation.

Ces colonnes ſont d'une forme conique dont il faut moins attribuer la cauſe à la proportion de ces colonnes qu'aux vues de l'architecte ; car une forme cylindrique avec des diametres égaux par le haut & par le bas auroit expoſé les pierres dont les colonnes ſont faites, à ſe fendre & à ſe crévaſſer ; parce que le poids de l'entablement auroit principalement porté ſur l'axe du cylindre ; mais la diminution conique raſſemble davantage le point d'appui. Ces colonnes ont des cannelures doriques, c'eſt-à-dire, que deux canaux ſe joignent par un angle aigu ; au lieu que les cannelures joniques & corinthiennes ont des angles plats.

L'entablement de ce temple, comme celui des autres, conſiſte en trois parties : l'architrave qui poſe directement ſur le chapiteau des colonnes, la friſe & la corniche. Vitruve veut que la hauteur des parties de l'entablement ſoit proportion-

née à la longueur des colonnes ; & quelques architectes modernes prétendent que l'architrave ne doit pas avoir beaucoup au-delà de la moitié de la frise : cependant on ne trouve pas que l'une & l'autre de ces regles aient été connues de la haute antiquité. Car au temple de Girgenti, ainsi qu'à ceux de Pestum, l'entablement est grand & magnifique, & plus fort que la hauteur des colonnes ne l'exigeoit. Et à vue d'œil l'architrave & la frise paroissent avoir la même hauteur ; & que cela est sans doute ainsi, comme il le paroit, pourra se conclure de la mesure de l'entablement du temple de Jupiter Olympien ; la corniche a a-peu-près les trois quarts de la hauteur de la frise.

La proportion des triglyphes & des métopes, ou de l'intervalle quarré entre ces triglyphes ou boſſage, est la même qu'aux autres édifices d'ordre dorique que nous connoissons. Mais comme il n'y a pas à Rome d'édifice entier de cet ordre, on ne peut voir qu'à ces temples la distribution des anciens dans la symétrie, relativement aux triglyphes sur les colonnes à l'angle, qui ne portent pas sur le milieu de ces colonnes, mais qui sont jettés contre l'angle des frises, pour ne pas laisser cet angle à découvert. Les triglyphes de

ces temples ne ſont pas travaillés ſur la friſe même, mais ils y ſont encaſtrés; & à l'un des temples de Peſtum ils manquent tous à un ſeul près, en ayant ſans doute été enlevés dans les tems barbares.

Comme les triglyphes ſur les quatre colonnes des angles ſont portés contre le tranchant des friſes, leurs métopes doivent être un peu plus grands que ceux des autres; ce qui ne s'apperçoit néanmoins pas à la ſimple vue, parce que les colonnes les plus voiſines de l'angle ſont plus ſerrées que celles du milieu; de ſorte que l'entrecolonnement des trois colonnes de chaque angle eſt plus petit que les ſuivans; avec cette différence cependant que le premier intervalle eſt plus petit que le ſecond, & celui-ci plus petit que le troiſieme: différence qu'on ne peut néanmoins pas appercevoir à la ſimple vue, mais ſeulement par le compas. Ces colonnes rapprochées des angles n'ont pour objet que la plus grande ſolidité de l'édifice, comme il eſt facile de s'en appercevoir.

Les cinq grandes ouvertures circulaires par le haut, qui ſervent de fenêtres au temple du Girgenti, ont été percées, comme on le voit diſtinctement, dans des tems poſtérieurs, & probablement par les Sarraſins, qui ſe ſont ſervis de ce temple,

comme on le fait : car les temples quarrés des anciens ne tiroient, en général, le jour que par la porte d'entrée.

La fermeture des portes du temple de Girgenti a été enlevée, ainſi qu'à celles des temples de Peſtum ; mais il eſt à croire qu'elle aura été plus étroite par le haut que par le bas, dans le goût des portes doriques décrites par Vitruve ; & comme on le voit dans un autre petit temple de Girgenti, auquel les habitans ont donné le nom de chapelle de Phalaris, dont la porte a cette eſpece de fermeture. Le deſſinateur du P. Pancraze a, je ne ſais pourquoi, caché cette porte par un arbre ſur ſa planche (*Tom. II, tab.* 14), de ſorte qu'on n'en peut pas voir la forme. Cette porte a été murée par les moines, qui en ont fait percer une autre du côté oppoſé où il n'y en avoit point. Pourquoi ? parce que l'autel devoit être expoſé vers un certain point du ciel.

Cette eſpece de portes n'étoit pas particuliere à l'ordre dorique ſeul, comme on pourroit le croire d'après Vitruve; mais il paroît que dans la haute antiquité on leur donnoit ſouvent cette forme : du moins eſt-il certain qu'elles étoient en uſage chez les Egyptiens, comme on peut s'en convaincre par les portes qu'on voit

ſur la table Iſiaque & ſur pluſieurs pierres égyptiennes gravées. La ſolidité étoit le motif qui leur faiſoit donner cette forme ; car le poids & le fardeau de l'édifice ne portent pas ſeulement ſur l'architrave de la porte, mais encore ſur les deux montans des côtés, placés de biais.

Les ornemens du temple de Girgenti & de ceux de Peſtum ſont, comme l'étoient en général ceux des plus anciens tems, ſimples & maſſifs. Les anciens cherchoient la grandeur dans laquelle conſiſte la vraie magnificence ; c'eſt pourquoi les parties de ce temple ſont fort ſaillantes & beaucoup plus que du tems de Vitruve, ou que cet architecte ne l'enſeignoit lui-même. Un goût diamétralement oppoſé à celui des anciens ſe remarque à ces édifices de Florence & de Naples, bâtis peu de tems après le renouvellement de l'art ; car comme on a toujours plus conſervé en Italie qu'ailleurs l'idée de l'architecture ancienne, il ſe forma de cette eſpece de réminiſcence & du goût de ce tems-là, une certaine pratique mixte. On laiſſa à peine appercevoir les corniches & les avant toits, parce qu'on chercha la beauté dans les petites choſes. La ſimplicité conſiſte entr'autres dans le peu de ſaillie ou de cambrure ; voilà pourquoi il n'y a à

nos temples ni cannelures ni cimaise convexes ; mais tout y est en ligne presque droite, excepté la seule partie du chapiteau, laquelle est en général ornée de ce qu'on appelle goûtes, qui aux temples de Pestum, sort en une rondeur, pour ainsi dire, imperceptible, & qui n'a point les goûtes en question. C'est dans ce même goût que sont faits les plus anciens autels & cénotaphes. (*Conf. Fabretti inscr. c.* 111, *p.* 239, *c.* x, *p.* 696, *n°.* 172); & c'est ce qui nous en prouve la haute antiquité.

Les principales recherches du P. Pancraze se sont bornées à trouver parmi les ruines de l'ancienne ville d'Agrigente, le temple de Jupiter Olympien, dont les amas de pierres & la tradition du nom, qui s'est conservé parmi les habitans du pays, lui firent découvrir l'emplacement. On n'y voit rien d'autre, dit-il, & il n'est pas possible de se former la moindre idée d'un plan ou de l'espace du terrein qu'occupoit ce temple. Tout ce qu'il trouva fut un seul triglyphe qui servoit à prouver qu'il étoit de l'ordre dorique ; & des entailles en forme de fer à cheval dans quelques pierres qui, suivant lui, ont servi à élever ces pierres avec plus de facilité. Il cite le passage de Diodore de

Sicile touchant ce temple, ſans rien ajouter de plus. Fazelli n'en dit pas davantage.

Suivant Diodore de Sicile ce temple de Jupiter étoit le plus grand de tous ceux de la Sicile, & pouvoit être comparé de ce côté-là aux plus beaux temples qui ſe trouvoient par-tout ailleurs. Il donne la meſure de ſa longueur, de ſa largeur, de ſa hauteur, ainſi que du diametre des colonnes.

On voit encore aujourd'hui le plan entier des fondemens de ce temple, qui eſt expoſé aux regards de tout le monde; mais entouré à la vérité des ruines entaſſées les unes ſur les autres, & par deſſus leſquelles l'auteur des antiquités de la Sicile & ſon compagnon ne ſe ſont pas aviſés de regarder. Ces ruines renferment un eſpace de terrein libre, couvert d'herbe, qui fait ſi bien connoître le plan du temple, que dans quelques endroits on voit les marches qui régnoient tout autour de cet édifice. On remarque auſſi un endroit où l'on a fouillé à une aune de profondeur dans les fondemens.

L'étendue de cette place s'accorde avec la meſure que Diodore de Sicile a donnée de ce temple, qui porte ſa longueur à 340 pieds. Suivant la meſure angloiſe elle eſt de 345 pieds; parce que le pied anglois

eſt un peu plus petit que le pied grec, ainſi que je l'ai dit plus haut. La largeur de la place eſt de 165 pieds; ce qui differe beaucoup de la meſure de 60 pieds que Diodore donne pour la largeur de ce temple.

Mais ſi la largeur d'un temple doit être de la moitié de ſa longueur, & 170 étant la moitié de 340, la meſure de la largeur actuelle, qui ne peut pas être ſi exacte ſous les ruines, approcheroit aſſez de cette dimenſion. Par conſéquent la meſure de 60 pieds de Diodore ne peut pas être juſte, & il manque certainement une centaine devant le nombre ſoixante. La moindre réflexion ſur les dimenſions que les anciens donnoient à leurs temples auroit dû faire douter de l'exactitude du texte grec de Diodore : cependant perſonne n'y avoit penſé juſqu'à préſent. Les manuſcrits de Diodore de Sicile que j'ai vu à Rome & à Florence, ainſi que ceux de la bibliothéque Chigi à Rome, qui ſont les plus anciens, s'accordent tous avec la leçon imprimée. Il ne faut pas s'imaginer que les Grecs ayent bâti leurs temples ſuivant le plan d'une certaine cathédrale réformée, conſtruite depuis peu en Allemagne, en leur donnant une façade de la ſixieme partie de leur longueur.

La hauteur de ce temple, ſans comp-

ter l'élévation des marches du pourtour (χωρὶς τῦ χρηπιδώματος) étoit de 120 pieds. Κρηπίδωμα n'a pas été entendu par les traducteurs; car on a cru que ce mot signifioit les fondemens. Le nouveau traducteur françois a voulu épiloguer sur ce passage, & n'a fait que prouver son ignorance (1). Il pense qu'il y est question de la corniche. Pourquoi? parce que δῶμα signifie aussi le haut d'une maison; ce qu'il auroit du moins dû chercher à prouver. D'ailleurs personne n'ignore que la corniche ne sert pas à couvrir la voûte, autant qu'on le sait.

Les colonnes en dehors étoient arrondies & quarrées en dedans, suivant l'expression de Diodore, à laquelle se tient le traducteur latin avec le même laconisme.

---

(1) Voici la note de M. l'abbé Terrasson dont M. Winckelmann veut parler: il y a dans le grec χωρὶς τῦν χρηπιδώματος que Rhodoman traduit par *fundamento tamen excepto*. Mais on n'a jamais fait entrer les fondemens qu'on ne voit point dans la description d'un édifice. Δωμὰ signifie d'ailleurs le haut d'une maison, d'où nous vient dôme. Ainsi χρηπιδωμα doit être ici la corniche, l'imposte de la voûte ou du comble, dont on ne pouvoit pas donner la hauteur puisqu'il n'étoit pas fait.

Par quarrées en dedans on peut entendre que ces colonnes étoient taillées quarrément dans le mur. Il y a à Volsena une partie d'une colonne de porphire semi-circulaire, dont l'autre moitié est quarrée. Je crois néanmoins plutôt que Diodore a voulu dire: que ce temple avoit extérieurement des colonnes semi-circulaires, & que l'intérieur en étoit décoré de pilastres (1).

Ces colonnes semi-circulaires avoient 20 pieds de circonférence. L'*intérieur* (mot que le traducteur n'a de même pas compris), l'intérieur de ces colonnes, dis-je, étoit de 12 pieds (2). Si le diametre d'une colonne pris trois fois en fait toute la circonférence qui seroit ici de 36 pieds, la moitié de cette circonférence auroit été de 18 pieds; mais comme elle

(1) M. l'abbé Terrasson a traduit: On a employé dans ce temple deux pratiques d'architecture jointes ensemble; car d'espace en espace on a placé dans les murs des piliers qui s'avancent en dehors en forme de colonnes arrondies, & en dedans en forme de pilastres taillés quarrément".

(2) Le texte de M. l'abbé Terrasson porte: „ Les pilastres du dedans ont douze pieds de „ largeur".

étoit de 20 pieds, il faut que ces colonnes ayent décrit plus d'un demi cercle. Quelques morceaux de ces colonnes nous ont prouvé auſſi que cette dimenſion étoit exacte : car le diametre étoit d'un peu plus de 11 pieds anglois, comme on a pu le déterminer par pluſieurs morceaux tronqués. Le diametre des huit colonnes ſemi-circulaires de la façade de l'égliſe de St. Pierre à Rome, qui ſont les plus grandes colonnes connues des tems modernes, doit être à-peu-près de 9 pieds anglois, ce qui peut ſervir à ſe faire une idée de la grandeur des colonnes du temple de Jupiter.

Vitruve, en parlant de différentes eſpeces de temples, ne fait aucune mention de celles à colonnes ſemi-circulaires. On ne trouve pas non plus chez aucun autre écrivain la moindre choſe d'un édifice grec auſſi ancien. Le temple de la Fortune Virile, qui eſt aujourd'hui l'égliſe de Ste Marie Egyptienne à Rome, le plus mauvais de tous les anciens édifices, eſt décoré de pareilles colonnes; il y a auſſi des colonnes ſemi-circulaires au théatre de Marcellus & à l'amphithéatre de Veſpaſien.

Diodore nous donne une idée ſenſible de la grandeur des colonnes du temple de

Jupiter, quand il dit qu'un homme pouvoit ſe placer dans une ſeule des cannelures (διάξυσμα) dont il doit y en avoir 20 à une colonne dorique. La largeur des cannelures des morceaux qui en reſtent eſt de deux palmes romains ou deux empans & trois pouces & demi d'une arrête à l'autre : eſpace ſuffiſant pour contenir un homme. Le pere Pancraze ſe plaint de n'avoir pu trouver aucune trace des colonnes de ce temple. Les plus grandes colonnes cannelées antiques qu'on voit à Rome, ſont trois colonnes iſolées avec leur entablement au Campo Vaccino. Elles ont 41 pieds 5 pouces romains de hauteur ; leur diametre eſt de 4 pieds 14 pouces ; mais leurs cannelures n'ont que la moitié de la largeur de celles du temple de Jupiter, car elles ne ſont que d'un grand empan. Les plus grandes colonnes des temples grecs, après celui d'Agrigente, étoient celles d'un temple de Cizicum, dont la circonférence étoit de Ὀργυιαὶ ou braſſes, (la Ὀργυιαὶ compté à 6 pieds grecs) ; & l'on prétend que ces colonnes étoient faites d'une ſeule pierre. (*Strab. L. XIV. p.* 941).

Les colonnes du temple d'Agrigente n'étoient pas faites ainſi d'un ſeul bloc, mais de différens petits morceaux iné-

gaux, disposés suivant la dimension du tout; voilà ce qui fait qu'on n'en peut pas reconnoître les restes au premier coup-d'œil.

L'entablement au-dessus des colonnes consistoit en trois grandes masses de pierre posées l'une sur l'autre, & composant un tout. Les architraves & les frises étoient, comme celles du temple dont nous avons parlé, d'une égale hauteur; c'est-à-dire, que chacune de ces parties avoit 10 pieds anglois d'élévation. Les corniches, dont il ne s'est rien conservé, doivent avoir eu environ 8 pieds de hauteur. Les triglyphes, ainsi que je l'ai remarqué, étoient de même encastrés dans les frises & d'un seul bloc de 10 pieds de haut. On en a trouvé deux dans les ruines. Il ne s'est conservé qu'un seul chapiteau entier: il étoit d'une seule pierre qu'on ne pouvoit mesurer que par le moyen d'une échelle.

Les dimensions que nous avons indiquées peuvent être accordées avec la hauteur du temple donnée par Diodore de Sicile; & le diametre des colonnes, ainsi que les dimensions de l'entablement, comparés à la hauteur de 120 pieds (hauteur du temple), nous conduisent à la connoissance de la hauteur des colonnes. Celles-ci ne peuvent pas avoir été aussi écra-

ſées que celles du temple de la Concorde & de ceux de Peſtum. Elles ne peuvent pas non plus avoir eu la hauteur que Vitruve donne aux colonnes doriques; c'eſt-à-dire, de ſept fois leur diametre; car pour faire accorder la dimenſion indiquée avec la hauteur du temple, on ne peut donner à ces colonnes ni plus ni moins de ſix diametres. Suivant Diodore le diametre des colonnes étoit de 12 pieds; or, ſix fois douze fait ſoixante-douze. Les architraves & les friſes étoient de 20 pieds anglois, & les corniches d'environ 8. L'élévation des colonnes & de l'entablement pris enſemble alloit à 100 pieds. Les 20 autres pieds de toute la hauteur juſqu'à la pointe du frontiſpice reſtent donc pour cette derniere partie. Car le frontiſpice ou la cime du portail étoit, dans les anciens tems, fort écraſé, ainſi qu'il paroît par l'autre temple de Girgenti, & par l'un de ceux de Peſtum, auquel cette partie a été conſervée.

Il ſembleroit, par ce que nous venons de dire, qu'on a paſſé par degrés dans la proportion de la hauteur des colonnes ſur la largeur du temple, comme nous l'avons obſervé plus haut, à celle de ſix diametres & enfin à celle de ſept. Il paroît donc que la hauteur de ſix diametres a été la propor-

tion des colonnes doriques dans les beaux tems de la Grece. Car pendant la quatre-vingt-treizieme Olympiade les Carthaginois vinrent pour la seconde fois en Sicile, & c'est alors qu'Agrigente fut saccagée par ces Conquérans : c'est cette guerre, dit Diodore, qui fit suspendre la construction de ce temple.

Comme je crois avoir prouvé que les colonnes de ce temple ne peuvent avoir eu ni plus ni moins de six diametres de haut, le temple de Thésée à Athenes, qui est plus ancien & qui a été bâti immédiatement après la bataille de Marathon, ne peut donc pas avoir eu des colonnes dont le fût seul étoit de sept diametres, que Pococke donne à ces colonnes ainsi qu'à toutes celles des autres édifices doriques à Athenes.

Le temple dont nous parlons doit avoir été hexastyle, c'est-à-dire, qu'il avoit six colonnes de front : car six colonnes de 12 pieds de diametre font déja 72 pieds ; & cinq entre-colonnemens, chacun de trois modules ou d'un diametre & demi des colonnes, font 90 pieds ; par conséquent le tout ensemble va à 162 pieds ; ce qui, à 2 pieds près, s'accorde avec la largeur de 160 pieds.

On trouve encore dans quelques gros-

ſes pierres de l'entablement des marques du méchaniſme dont on s'eſt ſervi pour la bâtiſſe de ce temple. Ce ſont des entailles en forme d'une demi élipſe aux deux petits côtés de la pierre. Dans ces entailles on paſſoit un cable ou une chaîne, qui en élevant ces grandes maſſes de pierres alloient ſe joindre enſemble par le haut.

Par ce moyen on plaçoit les pierres les unes à côté des autres ſans le ſecours d'aucun levier; & lorſque ces pierres ſe trouvoient à leur place, on en ôtoit le cable ou la chaîne, & l'on bouchoit enſuite avec du bois l'entrée de l'entaille qui étoit en haut, afin qu'il n'y pénétrât aucune humidité. On a trouvé dans l'une de ces entailles un peu de bois qui depuis plus de deux mille ans s'y eſt bien conſervé. Parmi les deſſins d'anciens édifices du célebre architecte San Gallo, qui ſont dans la bibliothéque Barberin, j'ai vu dans les ruines du temple de Vénus à Epidaure en Grece une pareille entaille aux pierres; mais elle y eſt angulaire. Cette méthode d'élever de grandes maſſes de pierre & de les poſer en même tems à leur place, eſt ſans doute beaucoup préférable à celle qu'indique Vitruve (LX. C. 5.); & les ſacs de ſable dont Pline parle, ſuivant l'explication de Poleni (*Diſſ. ſopra al*

tempio di Diana d'Efeſo. §. *XIX.*), paroiſſent ridicules en les comparant à cette méchanique des Grecs.

On voit par là combien la maniere d'opérer des anciens étoit ſimple ; & il paroît que malgré leurs arts & le ſecours de l'algebre, les modernes n'ont pas encore pu parvenir à la perfection des forces mouvantes des anciens. Qu'on ſe rappelle la grandeur énorme des obéliſques. Tout l'univers a retenti des préparatifs de Fontana pour dreſſer un obéliſque ſous le pontificat de Sixte V ; tandis qu'on ne trouve rien ſur la maniere dont les anciens s'y prenoient pour les élever. De nos jours Zobaglia nous a montré à Rome, combien la voie la plus naturelle & la plus facile eſt préférable dans la méchanique à toutes les forces compliquées des roues & des poulies, quand la nature des choſes ne l'exige point. Cet homme admirable qui n'avoit jamais reçu aucune inſtruction, & qui même ne ſavoit ni lire ni écrire, a inventé, par la ſeule force de ſon génie, des machines qui ne paroiſſent rien en elles-mêmes, mais dont les effets ſont ſurprenans, & avec leſquelles il a opéré des choſes qui étoient reſtées inconnûes aux autres architectes.

Comme le temple de Jupiter dont il eſt

ici queſtion n'a pas été achevé ; il eſt arrivé qu'avec le tems on a bâti tout à côté de ce temple des maiſons, juſqu'à ce qu'enfin cet édifice en a été tout-à-fait entourré. Voilà ce qu'il faut entendre par ce paſſage de Diodore, dont perſonne, à ce que je crois, n'a compris le ſens. Τῶν ἀλλων, ἡ μέχρι τοιχων τὰς νεὼς οἰκοδομουντων, ἡ κυκλωσι τὰς οἴκους περιλαμβανόντων. La traduction latine du premier Comma eſt: *cum alii ad parietes uſque templa educant.* Mais il faut lire : τοὺς νεὼς, τοῦ νεώ, ce qu'on doit traduire : *cum alii ad parietes uſque templi ædificiis fabricandis accederent.* Dans le ſecond Comma Henri Etienne & Rhodoman ont lu, au lieu de κυκλώσι, *in circuitu*, κίοσι, *columnis.* Weſſeling cherche à conſerver ces deux mots, & croit qu'il faut lire : κυκλῳ κίοσι, ou bien κυκλὼσι κιόνων.

Je me tiens ici à la leçon imprimée, & le lecteur inſtruit dans la langue grecque verra, ſans qu'il ſoit néceſſaire de faire une longue diſſertation académique, ſi ces ſavans ont compris le texte & laquelle de ces explications eſt à préférer. Le traducteur françois a paſſé cela ſous ſilence.

Cette courte diſſertation pourra peut-être engager quelque ſavant à faire des re-

cherches plus exactes sur les lieux même touchant les anciens temples de la Grece, tel, par exemple, que celui de Simium sur le promontoire attique, qui porte sur dix-sept colonnes entieres, & qui mérite une description plus exacte que celle qu'on en trouve dans la relation du voyage de M. Fourmont en Grece (*Mém. de l'académie des inscript. Tom. VII. p. 344, éd. de Paris* 4.) Tout dépend de la maniere dont on voit les choses. Spon & les voyageurs les plus érudits se sont bornés à chercher des inscriptions & des livres anciens. Cluverius & Holstein se sont occupés de la géographie ancienne, & d'autres ont eu pour but quelqu'autre objet; mais jusqu'ici personne n'a pensé à l'art. Il y a encore beaucoup de choses à dire des ouvrages de l'architecture des anciens qui sont à Rome & aux environs de cette ville. Desgodes a mesuré: il reste donc à un autre à nous donner des observations & des regles générales sur cet art.

Ἀλλὰ τι τοῖσδ' ἐπικειμ', ὡσεὶ μεγα χρῆμα τι πράσσων.

Empedocl. Agrigentini, ex Laertio.

Fin du premier Tome.

CONTENU.

TOME PREMIER.

PRÉFACE du traducteur, page v
Éloge de M. Winckelmann par M. Heyne. 1
Lettres à M. le comte de Bunau, 33
Lettres à M. Franken, 85
Lettres à M. le conseiller Heyne, 192
Lettre à M. L. R. V. H. 241
Lettres à M. le conseiller intime de M. 254
Lettres à M. le baron de Riedesel, 270
Remarques sur l'architecture de l'ancien Temple de Girgenti en Sicile. 233

FIN de la Table du Tome premier.